

Sang & Encre

DU MÊME AUTEUR

L'HARMATTAN

. *Vivre en couple mixte. Quand les religions s'emmêlent...*, 2011.

PRESSES DE LA RENAISSANCE

. *La religion à l'hôpital*, 2004 (épuisé).

. *Vivre en couple mixte. Quand les religions s'emmêlent...*, 2007 (épuisé).

. *La femme, la République et le bon Dieu*, avec Olivia Cattan, 2008.

. *Pour comprendre les pratiques religieuses des juifs, des chrétiens et des musulmans*, 2^e édition revue et augmentée, 2010 ; Pocket 2011.

. *Français et musulman : est-ce possible ?* avec Khalil Merroun, 2010.

. *Menaces religieuses sur l'hôpital*, 2011.

ÉDITIONS ESTEM

. *Rites et religions* (collectif), 1996.

. *Soins et croyances*, 1999.

. *Croyances & laïcité*, 2002.

. *Mémento pratique des rites et des religions à l'usage des soignants*, 2006.

. *Soins, cultures et croyances*, 2^e édition revue et augmentée, 2008.

. *Les soignants face au décès*, 2009.

ÉDITIONS JOSETTE LYON

. *Histoire anecdotique des instruments médicaux. De l'abaisse-langue aux ventouses*, 1995.

. *D'Hippocrate aux pères de la génétique. Portraits de chercheurs*. Coédité avec les éd. de Santé, 1996.

. *Le Dictionnaire des prix Nobel*, coédité avec la Ville de Sevrans, 1996.

. *Nobel. 100 ans de prix. 100 ans d'histoires*, coédité avec la Ville de Sevrans, 2001.

SETES ÉDITIONS

. *Le guide des acteurs d'urgence face aux pratiques culturelles et religieuses* avec Loïc Cadiou, 2009.

© 2019, Fauves Éditions

9, rue de l'École-Polytechnique – 75005 Paris

www.fauves-editions.fr

ISBN : 979-10-302-0303-5

Isabelle Lévy

Sang & Encre

Témoignage



Avant-propos

Après dix-huit mois de pertes de sang permanentes en raison de nombreux fibromes, j'ai été opérée d'une hystérectomie totale inter-annexielle (ablation du col et du corps de l'utérus avec conservation des ovaires). Cette ablation chirurgicale n'est pas sans conséquence majeure : absence définitive de règles, impossibilité irréversible de grossesse, ménopause post-chirurgicale¹ et nombreux effets collatéraux - dont détresse psychologique.

Ma prise en charge a été longue et difficile en raison de la désorganisation de notre système de santé : absence d'écoute des personnels médicaux soit par manque de disponibilité, soit par manque d'intérêt ; rendez-vous à plusieurs mois ; manque cruel d'effectifs médicaux et soignants ; résultats d'examen égarés ; absence de prise en charge psychologique... et j'en passe.

1. Si associée à l'ablation des ovaires.

Au-delà de mon témoignage et du long chemin que j'ai dû parcourir en raison d'une prise en charge déplorable, je voudrai dénoncer les nombreux manquements auxquels j'ai dû me confronter tout en me battant contre la maladie, dans le but d'améliorer le sort de toutes celles qui devront traverser un jour prochain cette épreuve dans les larmes et le sang.

En France, plus de 70 000 femmes sont concernées chaque année. L'hystérectomie est la deuxième intervention chirurgicale chez la femme après la césarienne.

Ambre et Sacha

Voici mes deux prénoms préférés.

Ambre et Sacha. Ambre et Sacha. Ambre et Sacha...

J'aurais aimé prononcer ces deux prénoms sur tous les tons, en toutes circonstances, avec fierté, assurance, inquiétude parfois, tendresse toujours.

– « Quels sont les prénoms de vos enfants ?

– Ambre et Sacha. »

Peut-être, aurais-je répondu « Sacha et Ambre ». De l'ordre de leur naissance, l'énoncé de leurs prénoms aurait découlé. « Ambre et Sacha », si Ambre était l'aîné et Sacha le cadet. « Sacha et Ambre », si Sacha était l'aîné et Ambre la cadette.

Ambre et Sacha... Sacha et Ambre... J'aurais révélé leurs prénoms avec fierté, précisé leurs âges, la couleur de leurs cheveux et de leurs yeux, leurs caractères, leurs jeux, leurs mots d'enfants... J'aurais aimé montrer leurs photographies. J'aurais adoré raconter leurs moindres faits et gestes... Avec un amour maternel immense, intense, incommensurable.

Ambre et Sacha... Sacha et Ambre... Peut-être auraient-ils été jumeaux. De faux jumeaux plus précisément. J'aurais tant aimé donner la vie à un enfant, à des enfants, à des filles ou à des garçons, à des filles et à des garçons. Naissance unique ou gémellaire. Jumeaux ou faux jumeaux, il y en a dans ma famille, autant du côté de mon père que de ma mère, et cela depuis plusieurs générations. Moi, j'ai toujours rêvé d'avoir des triplés. « Pourquoi mettre vingt-sept mois à réaliser ce que l'on peut façonner en neuf mois? », aimais-je répondre fièrement à mon adolescence à qui m'interrogeait sur ce désir peu ordinaire.

Toutefois, s'il m'avait fallu attendre vingt-sept mois pour donner la vie à un seul enfant, j'aurais patienté volontiers.

– « Ambre. Sacha. Pourquoi? »

Quoi de plus naturel que de connaître l'origine du choix du prénom de mes enfants pour ma famille et mes amis. Le choix d'un prénom pour son enfant n'est jamais neutre. Soit il a été porté par un ancien de la famille ou un prophète issu d'un livre sacré, il a été pioché parmi les saints du calendrier grégorien, il nous rappelle le personnage de ce roman qui nous a fait vibrer... à moins qu'il soit une pure création sortie de l'imaginaire de ses parents.

Alors, pourquoi Ambre? Pourquoi Sacha?

Ambre, pour l'héroïne du roman de Kathleen Winsor adapté pour le cinéma par Otto Preminger. Si aujourd'hui, le charme de cette grande fresque historique

n'opérerait plus autant sur moi, à l'âge de l'adolescence j'aimais Ambre, ses aventures comme son prénom. Ambre sera le prénom de ma fille. Ainsi en avais-je décidé à quinze ou seize ans.

Sacha, pour Sacha Guitry, une évidence pour une passionnée de théâtre comme moi. Cela aurait pu être Jean-Baptiste pour Jean-Baptiste Poquelin dit Molière, Pierre pour Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais, Jean pour Jean Anouilh, Edmond pour Edmond Rostand, Eugène pour Eugène Labiche, Georges pour Georges Feydeau... Ce sera Sacha. Comment ne pas être conquise par Sacha Guitry, dramaturge français à l'élégance et au charisme irrésistibles, amoureux de la langue française autant que des femmes? Son œuvre théâtrale prolixe comme ses répliques percutantes me fascinent tout autant qu'elles me charment. Sacha sera le prénom de mon fils.

Ainsi furent élus les prénoms d'Ambre et Sacha... Mais leur père en aurait sans doute préféré d'autres pour nos enfants. Alors, nous aurions fait un choix différent: Léa et Yoann? Emma et Nathan? Amandine et Romain?... Nous nous serions aimés et nous aurions eu des enfants. J'aurais été une femme radieuse et une maman comblée.

– « Quand je serai grande, j'aurai des enfants. »

Quelle petite fille, en jouant avec ses poupées, n'a-t-elle pas prononcée cette sentence comme une évidence? Son éducation la prépare à être épouse comme à être maman. La continuité de soi. Aussi la mère ap-

prend à sa petite fille à cuisiner, à coudre, à laver, à repasser, à balayer... à entretenir un intérieur pour servir l'homme (le père, le frère, l'époux, le fils, le beau-fils) et cela dès son plus jeune âge. Là encore, comme une évidence, comme si la femme était née pour servir les hommes de tous âges, de tous statuts et de toutes conditions. Déjà ses jouets déterminent le rôle qu'elle devra tenir lorsqu'elle partagera la vie d'un homme, petit ami, amant, fiancé, époux. On lui offre comme une aubaine les ustensiles en taille miniature qui seront les instruments de sa condition de femme : une cuisinière, une table à repasser, un balai, une poupée... Car la petite fille doit se projeter dans son futur rôle d'épouse et de mère, comme de bonne ménagère.

Si la petite fille ne transmet pas le nom de son père à la future génération, elle donnera chair et esprit à ceux qui la composeront. Ne pas avoir d'enfant n'est pas prévu dans le programme de la vie d'une femme en devenir. Bien sûr, des femmes ne veulent pas d'enfant mais c'est une minorité (grandissante au fil des dernières décennies, avouons-le). D'autres en auraient bien eu si elles avaient rencontré le père idéal avant la limite accordée par l'horloge biologique. D'autres encore ne peuvent pas en avoir et auraient tant aimé être mères. Une femme peut être sœur, épouse, fille, belle-fille. Dans l'inconscient social et familial, elle doit avant tout être mère, qu'elle le veuille ou non, qu'elle le puisse ou pas.

Nul ne m'a jamais posé la question – « Quels sont les prénoms de vos enfants? » – car aucun de mes enfants n'a été déclaré à un service d'État civil.

Jamais je n'ai contemplé avec fierté le carnet de ma famille. Jamais n'a été bouleversée mon existence par une naissance – Ambre et Sacha, mes amours – Léa et Yoann, mon travail – Emma et Nathan, mes projets d'avenir – Amandine et Romain, mes regrets. Et pourtant, j'aurais voulu rire aux larmes à l'annonce d'une grossesse comme Sarah la matriarche apprenant sa grossesse tardive. J'aurais voulu rire de la joie d'être épouse et maman. Mais je ne suis ni épouse, ni maman.

– « Vous n'avez pas d'enfant!?! »

Expression exclamatoire blessante, bien intrusive dans la vie intime d'une femme nullipare rêvant d'être primipare et même multipare... Que ces mots sont barbares en sonorité pour exprimer les joies de la maternité!

– « Pourquoi n'avez-vous pas d'enfant? »

Question qui attend des justifications admissibles par tous. Mais peu importe vos réponses, elles restent irrecevables par l'entourage, l'administration fiscale, la pression sociale et toutes les mères avec lesquelles vous ne partagerez pas les mêmes conversations, préoccupations, loisirs, voyages... Les journées, les nuits, les vacances n'ont pas des saveurs analogues que l'on soit maman ou solo.

– « Pour s'épanouir, une femme doit avoir des enfants. »

Mais lorsque le corps se défend contre le sang qui coule en quasi permanence, doit-il penser à survivre ou à donner la vie? Épreuve psychologique intime alliée d'une injustice, d'une blessure, d'un deuil. Et puis, il ne suffit pas de le vouloir pour le pouvoir!

Faire le deuil d'être mère n'est pas ma réponse à la pression sociale, l'éducation, la culture, la religion mais parce que j'aurais voulu être mère même si porter un enfant n'est pas le seul mode d'épanouissement d'une femme du XXI^e siècle.

18 décembre 2008

Ce n'est ni ma date de naissance, ni la date anniversaire de mes enfants. C'est la date d'une renaissance. La date qui marque un avant et un après. Une date inscrite dans ma mémoire par le sang et l'angoisse, la douleur et les cris, le deuil et les larmes.

Pourquoi écrire aujourd'hui ce qui s'est passé ce 18 décembre 2008? Dix ans après, pourquoi l'encre après le sang? Pourquoi ce besoin d'encre après le sang? Pourquoi écrire le sang?

L'écrire parce que je n'en ai pas parlé. Ou si peu. Peur de n'oser prononcer des mots qui font mal. Ne pas les prononcer peut faire encore plus mal. S'abstenir de la parole pour ne pas inquiéter ceux que l'on aime, pour ne pas leur faire revivre cette période. Surtout, ne plus jamais raviver la douleur qui vous a transpercé le corps et le cœur. Taire votre douleur pour ne pas attiser celle d'autrui. Mais de l'implacable silence peut-il naître l'oubli d'une tragédie de toute une vie?

Hébergée dans un bâtiment jouxtant une authentique fabrique à bébés, je suis allongée dans mon lit aux draps immaculés. Je suis épuisée, teint blanc, sans ressenti, sans émotion. Par la fenêtre, j'aperçois un nouveau couffin toutes les dix minutes. Plus rarement, deux couffins. Parfois un couple, parfois une femme seule porte le couffin. Je ne vois que des linges qui passent au-devant de ma fenêtre. J'imagine un nouveau-né. Fille ou garçon ? Impossible de le savoir. Tous ces jeunes parents ont le pas alerte comme le souci de quitter les lieux au plus vite, un pas de fuite pour dissimuler le petit être chéri, fruit de leur bonheur tout neuf, fruit de leurs amours, fruit de leurs entrailles. Ils ne me laissent pas le temps de voir leurs petits que j'aurais aimé miens.

Je regarde par la fenêtre. Je suis si fatiguée que je ne peux ni lire, ni penser, ni rêver, ni téléphoner. Je regarde par la fenêtre et j'attends que le temps s'écoule en claquant des dents. Mes pieds comme mes mains sont glacés. Non, gelés. Mes pieds et mes mains sont gelés depuis des mois. Impossible de les réchauffer, comme l'intérieur et l'extérieur de mon corps. Recroquevillée sous les draps, je claque des dents depuis trop longtemps. De la tête aux pieds, je grelotte, dans cette chambre d'hôpital surchauffée. Buée sur les vitres, ciel bas, fond de l'air glacial. Nous sommes le 17 décembre 2008, veille d'une date qui marquera mon histoire de vie.

Sang & Encre

Je n'ai plus aucune force vive. Mon corps est exsangue, mon esprit est paralysé, mon cœur est transi. Mes larmes se sont tariées. Je m'abandonne à la médecine. J'attends le lendemain. Que puis-je faire d'autre ?

Depuis des années, du sang sur mes cuisses, mes jambes, mes pieds. Pendant plusieurs printemps, étés, automnes et hivers, du sang sur les parquets, les carrelages, les tapis, les moquettes, les matelas. Peu importe où je suis et avec qui je suis, peu importe ce que je fais et avec qui je le fais, cette source rouge vermillon perle, goutte, coule de mon intimité et inonde mon quotidien.

Des règles abondantes dans les premiers temps. Suivront des règles diluviennes. Puis des flux plus longs, opulents, débordants. Cinq jours, six jours, sept jours, huit jours... Des jours innombrables. Et puis des jours rouges sans fin ou presque. Quinze jours, quarante jours... Source inépuisable. Depuis des mois et des trimestres, le flux est excessif. À quand les jours blancs ?

Planning de mes changes de protection...

Aux premières règles : au lever, le midi, le soir.

À l'adolescence, ils sont plus nombreux : au lever, en milieu de matinée, le midi, le soir, avant le coucher, à l'aube.

À l'âge de la maturité, ils rythment mon quasi-quotidien. Lever / une ou deux fois dans la matinée / midi / après-midi / début de soirée / soir / coucher / une ou deux fois dans la nuit jusqu'au bouquet final de l'hiver 2008 : plus de vingt changes en vingt-quatre heures. L'apothéose couleur rouge sang.

Parfois une pause inaccoutumée de quelques jours. Rarement d'une semaine, jamais de deux. Se protéger même si le sang ne coule pas. On l'attend. Son absence inquiète, il fait partie de vous depuis des années. Et surviennent de nouveau les gouttelettes, les gouttes, l'épanchement jusqu'à l'écoulement sans fin. Continuellement, le sang. Le sang. Constamment, le sang. Le sang. Imperturbablement, le sang. Le sang. Le sang. Le sang. Toujours le sang. Je nourris la Terre de mon sang, la Terre dont Adam le premier homme serait né. Je nourris la Terre de mon sang et je suis stérile. Pas d'enfant, ni fille, ni garçon. Le sang, le sang, toujours le sang qui coule pour ôter ma vie sans jamais la donner.

Comme tout un chacun, je respire, je mange, je dors... Comme rares, je saigne et je claque des dents. Je vis ma vie faite de sang et de froid. Chaud le sang. Froid le corps.

Au fil des mois, ce ruissellement devient familier. La norme. Ma norme. Quasiment pas un jour sans le sang. Je saigne impassiblement. Mille précautions à prendre pour ne pas salir, ne pas tacher, ne laisser au-

cun stigmate derrière moi. Quitte à rester debout, refuser de s'asseoir sur un canapé ou une chaise pour ne pas risquer de laisser de traces sur les lourds et riches tissus d'ameublement. Ne rien dire et fuir, fautive, lorsque le sang a marqué l'étoffe malgré les inimaginables circonspections prises préalablement. Je glisse des serviettes en éponge sur tous les fauteuils et les chaises où je m'assois. J'apprête tous les matelas d'une housse imperméable des lits des hôtels où je dors lors de mes déplacements professionnels. Je protège, je me protège. Régulièrement, je souille. Imperturbablement, je saigne.

Bien évidemment, inquiète de voir couler la vie par mon intimité, je consulte des médecins spécialistes. Examen clinique. Interrogatoire élémentaire. Conclusion : « Quoi de plus normal qu'avoir des règles abondantes à votre âge ! »

Pas d'examen complémentaire prescrit. Pas de traitement autre que du Spasfon®. Je n'en prendrai pas alors le moindre comprimé. À ce stade, je n'ai pas des règles douloureuses mais abondantes. Ah, si les médecins prenaient le temps d'écouter leurs patient(e)s ! Certains se satisfont de les entendre, seulement de les entendre sans chercher ni à les écouter, ni à les comprendre.

Je saigne encore et encore. Je consulte de nouveau, d'autres blouses blanches. Jamais aucun examen complémentaire ne m'est prescrit, assurément inutile selon le corps médical pour confirmer son inébranlable dia-

gnostic. Je saigne encore et encore pendant des mois. Je réitère, autre praticien, nouvelle consultation. La phrase exclamative tombe une fois encore telle une évidence: « Quoi de plus normal qu'avoir des règles abondantes à votre âge! » La norme. Ma norme. À accepter sans discussion. Sans opposition. Sans modération.

Mais que signifie avoir des règles abondantes, messieurs les gynécologues, pour vous qui n'aurez jamais de règles? Et vous, mesdames les gynécologues, c'est quoi la limite à ne pas dépasser pour que vous réagissiez enfin à ma requête de faire cesser ce flux qui étouffe l'essence même de ma vie? Parfois, une seconde phrase suit comme pour amadouer le sens inéluctable de la précédente: « Après votre première grossesse, tout rentrera dans l'ordre. Question d'hormones. »

Faire un enfant, la belle affaire. Pour cela, il faudrait que le sang cesse de couler à flot. Et si le sang cessait de couler, je pourrai imaginer d'avoir l'esquisse d'une vie intime. Mais comme rien n'est fait pour que le sang cesse de couler, j'éponge le sang qui coule et j'efface l'amour du même coup de mon existence. Alors, pendant que d'autres vivent leur vie de femme – une vraie vie faite d'amour, de tendresse et d'avenir – dans l'attente improbable d'une normalité imminente, je me traîne avec mon trop plein d'hormones et de globules rouges dans une vie qui n'en est pas une.

« Je saigne donc je vis » sera ma devise, malgré moi. Et plus je vis, plus je saigne.

Avril 2007. Je consulte une nouvelle fois ma gynécologue du moment. J'insiste sur mes saignements surabondants et inopportuns. Elle refuse de me prescrire une échographie. Inutile selon elle dans le cadre de règles douloureuses. Je réplique d'un ton assuré : « Mes règles ne sont pas douloureuses, elles sont hémorragiques ! » Aucune réaction de sa part, aucune ordonnance n'est dressée.

Juillet 2007. Je consulte une fois encore ma gynécologue. Saignements de plus en plus abondants. Survenue de douleurs pelviennes lancinantes. Elle me refuse toute prescription autre que du Spasfon®. J'abandonne le combat.

Je traînerai ainsi, saignante et douloureuse, pendant plus d'un semestre. J'ai bien pensé à changer de nouveau de gynécologue. Pourquoi le faire ? Je ne serais pas plus entendue par un autre.

Mi-janvier 2008. Nouvelle consultation. Je lui explique mon état physique par des mots clairs et concis : saignements de plus en plus abondants, douleurs pelviennes XXL, masse à la palpation en bas à droite.

Elle m'ausculte. Examen clinique normal.

Incroyable ! Comment est-ce possible au vu de mon état de santé si affaibli ? Je la supplie de me prescrire

une échographie pelvienne ou tout autre examen complémentaire. Je ne lâcherai pas sans qu'elle ait abdicué.

Elle accepte. Par disgrâce.

Ouf! Exploit du jour accompli.

30 janvier 2008. Enfin, l'écho-doppler pelvien si attendu est réalisé. Cet examen permettra de visualiser, grâce aux ultrasons, mes ovaires, mon utérus et ma vessie, sans oublier artères et veines iliaques. Le but : cerner l'origine pathologique de mes saignements inexplicables.

Allongée sur le dos en position gynécologique à moitié nue, ventre découvert jusqu'aux cuisses. Le préservatif protégeant la sonde endovaginale est enduit d'un gel conducteur pour faciliter le passage des ultrasons. De même sur ma peau, au niveau du pelvis et du pubis, pour un meilleur glissement de la sonde émettrice reliée à l'appareil captant les images. La sonde est introduite dans mon vagin. Aucune douleur perceptible. Tout est prêt pour découvrir la forme et les contours de mon utérus et de mon endomètre. La présence de polypes y est suspectée. À moins que ce soient des fibromes utérins.

La radiologue est tout à son affaire, son assistante aussi. Elles sont professionnelles dans leurs observations alors que j'entrevois pour la première fois les mystères de mon anatomie. Des bribes d'explications me sont données en fin d'examen. En salle d'attente, j'attends fébrilement que me soit remis en mains propres

le compte-rendu pour me faire une idée plus précise de mon état pelvien.

Les conclusions du radiologue sont sans appel. Extraits. “Fibromatose utérine avec un élément sous-muqueux pouvant expliquer les ménorragies². L'endomètre reste fin. Il existe une formation liquide ovarienne gauche de 27 par 23 millimètres, remaniée, probablement fonctionnelle. Présence également d'un minime kyste à l'ovaire droit.”

À la vue des images et après la lecture du compte-rendu, aucun commentaire, pas de prescription médicamenteuse de ma gynécologue. J'insiste : « Que fait-on ? Les saignements abondants perdurent. » Pas de réaction. J'insiste encore : il faut agir (sous-entendu, il lui faut réagir absolument), je suis foncièrement épuisée. Je me traîne...

Aucun argument ne semble la faire fléchir. Toute à la rédaction de la feuille de maladie pour la Sécurité sociale, elle m'accorde être inquiète pour la formation liquide ovarienne d'origine fonctionnelle. Quant aux saignements... elle me fait un signe que cela lui passe au-dessus de la tête, comme quoi cela ne la préoccupe le moins du monde. Elle me remet avec la feuille de soins une ordonnance pour Spasfon® pour les éventuelles douleurs. Toujours ce foutu Spasfon® et rien, absolument rien pour limiter l'écoulement sanguin quasipermanent.

2. Des règles anormalement abondantes.

Je quitte son cabinet de consultation absolument interloquée, assurément révoltée et parfaitement incomprise. Si la formation liquide ovarienne est d'origine fonctionnelle, il n'y a pas de quoi s'alarmer : elle provient des cycles menstruels et ne devance aucun signe d'aggravation de type cancéreux ou autre. Par contre, ma gynécologue ne montre pas la moindre inquiétude par l'état de mon utérus totalement fibromateux et hémorragique. Et cela, je ne peux l'admettre parce que cela me tue goutte-à-goutte. Plus d'un litre de sang perdu chaque jour ! Des médecins me diront : « C'est impossible ! » Et pourtant, comme la Terre tourne autour du soleil, je suis assurée que si j'avais pris la peine de peser mes serviettes hygiéniques et mes tampons, j'aurais atteint plus d'un kilogramme par jour... Mais une fois encore, cela ne se fait pas, cela ne se dit pas. Alors, je saigne encore et encore. Un silence de mort m'envahit. Il paralyse ma vie... Est-ce une vie que de saigner tout ce sang chaque jour ?

Souillés de sang les slips, les bas, les chaussettes, les jupes, les pantalons, les chaussures, les tapis de bain, les serviettes de toilette, les carrelages, les moquettes, les draps... Tiède le sang épais qui dégouline sur mon corps. Sensation incroyablement douce et pourtant fétide, angoissante, effroyable même. Je débite des caillots de sang si flasques et si énormes qu'ils ressemblent à des morceaux de foie de bœuf noirâtres, putréfiés, funestes.

Mon calvaire se poursuit encore des semaines et des mois. Exsangue, blême, épuisée. Je saigne donc je vis. Mon quotidien est ensanglanté. Je saigne et je survis. Jusqu'à quand vais-je pouvoir rester debout? Donner le change à mon entourage personnel et professionnel? Et rester en vie? Rester en vie, là est tout l'enjeu.

Ma consommation de tampons et de serviettes hygiéniques s'accroît au fil des trimestres. Un budget exponentiel, c'est-à-dire de "croissance rapide et continue" selon les termes du Dictionnaire Larousse. Mon budget dépensé au rayon "Hygiène féminine" augmente de manière continue, parallèlement à mes pertes sanguines. Je deviens une véritable *addict fashion* des produits de protection féminine, imbattable sur les marques de tampons, leur degré d'absorption, leur qualité d'imprégnation. Je suis à l'affût de la dernière nouveauté mise sur le marché, avec ou sans ailettes, en pochettes individuelles ou en lot. Idem pour les promotions m'offrant à titre gracieux non pas un mois supplémentaire de protection par unité achetée mais deux ou trois jours seulement. À chacune sa vie. Moi : je saigne donc je vis.

Sans aucun doute, les caissières des supermarchés, où mes déplacements professionnels me destinent aux quatre coins de France, devaient imaginer que j'effectuais mon réassort annuel lors de mes passages en caisse. En fait, ma consommation personnelle frôlait à elle seule celle d'un pensionnat de jeunes filles.

Me soigner de cette addiction d'acheteuse compulsive de protections féminines, je le désirais fermement mais impossible de consommer moins, je saigne comme je respire. Le tampon Super Plus et la protection "Maternité" (la plus absorbante sur le marché) sont renouvelés régulièrement: le plus souvent toutes les deux heures, voire toutes les demi-heures, parfois bien moins. À peine au sec, il me faut déjà procéder à un nouveau change en extrême urgence: les protections à peine mises en place sont en quelques minutes gorgées de sang. Selon les dires des médecins consultés, je serais dans la norme hormonale. J'ai dû mal à l'admettre. Je n'ai pas l'impression que les femmes fréquentent avec autant d'assiduité que moi le rayon d'"Hygiène féminine". Désormais, je garde le silence et je saigne.

Lorsque je révèle ma réalité quotidienne à des personnes que je crois attentives à mon vécu, elles me répondent que j'exagère, que cela va se normaliser avec le temps, que toutes les femmes utilisent une boîte de tampons tous les uns ou deux mois. Je réponds: « Pour moi, c'est une tous les deux ou trois jours. Sans compter les protections hygiéniques qui les accompagnent! » Et là, étonnamment, changement à 180 degrés de la conversation, plus d'écoute sans un brin de compassion.

Mes propos révélant mon intimité dérangeant. Je ne devrais pas deviser à propos de mes pertes sanguines à tout un chacun, uniquement à des médecins. Mais

les blouses blanches, hommes ou femmes, ne prennent pas en compte l'ampleur du cataclysme de mes flots couleur rouge sang qui augmentent au fil des trimestres. Devrai-je exhiber mes tampons et mes protections souillés pour preuve de ma bonne foi ? Cela ne se montre pas. Cela ne se sent pas non plus, l'odeur qui s'en dégage est abominablement infecte (ce mot est si loin de décrire la réalité). Et puis tout cela ne se dit pas, ne se raconte pas, ne s'exhibe pas, ne se pèse pas. Alors je me tais puisque mes mots ne convainquent pas. Je saigne et je vis. Pendant combien de temps encore ?

Je déverse mes paquets de sang dans l'anonymat et le silence des lieux d'aisance des établissements où je transite pour mes obligations professionnelles. Car la vie continue : celle des autres et la mienne en parallèle. Je dois gagner ma vie même si elle ne m'apporte rien d'autre qu'un sang qui coule inexorablement : je dois payer mon pain quotidien sans oublier toujours plus de paquets de protections féminines et de tampons au pouvoir d'absorption maximale.

J'organise mon semblant d'existence autour de ces temps indispensables passés aux toilettes. Je les fréquente tant et tant que je pourrai publier le *Guide des toilettes de France*. J'y préciserai celles qui sont publiques ou privées, gratuites ou payantes, propres ou infectes, luxueuses ou primaires, celles réservées strictement à la clientèle des lieux mais avec quels subterfuges on peut les emprunter, celles au style moderne ou

vintage, celles originales ou sans cachet, celles qui ont opté pour des toilettes suspendues ou les plus élémentaires, les différentes formes des verrous, les couleurs dominantes, les décors originaux, les revêtements des sols... Pas certaine que mes droits d'auteur couvrent les droits d'entrée versés pour accéder à ces lieux d'aisance.

Peu importe où je vais et d'où je viens, le sang coule, inexorablement et sans pause, plus abondamment au fil des mois, plus malodorant aussi. La putréfaction me saisirait-elle de l'intérieur ?

Mes parcours en voiture ou en transport en commun sont ponctués de pauses préprogrammées pour mes changes urgentissimes. Pendant mes trajets en train, je ne regarde plus le paysage défilé mais je me change une, deux, trois fois et plus. Ce n'est ni une lubie, ni un toc ; c'est une obligation souveraine, une nécessité absolue. Dans le métro parisien, tous mes trajets sont rythmés de pause dans les toilettes des gares de la SNCF qui se trouvent sur mon chemin. Si je prends un RER, cela se complique, les toilettes des voyageurs étant souvent condamnées. Je me suis vue implorer des agents du réseau pour m'accorder de me changer dans les toilettes professionnelles, suppliques rarement couronnées de succès pour des raisons de sécurité. En voiture pour un déplacement en Ile-de-France : une heure de route, une à deux pauses nécessaires dans les toilettes d'un hôtel ou d'un centre commercial situé

en bord de route. Un calvaire sanglant et vécu dans le silence des latrines.

Si je dois assurer une conférence de trois heures sans pause, les précautions prises vont au-delà de tout irréalisme inimaginable. Et quand un entracte arrive enfin, je file... Non, je me précipite jusqu'aux toilettes pour éviter le pire – la tache de sang sur mes vêtements – quand elle n'est pas déjà survenue, fraîche et prégnante, grenat et chaude. Alors change et débrouille. Faire vite et ne rien laisser paraître. Ni sur le visage, ni dans la voix, ni dans la concentration, ni sur les vêtements. Et je me rhabille chaudement, de plus en plus de couches de tissus s'accumulent sur mon corps qui saigne. Je claque des dents dans des salles surchauffées comme sous les couettes des lits d'hôtels. J'y ajoute des couvertures, ma veste, mon manteau d'astrakan (que je trouve de plus en plus lourd et de moins en moins chaud). Je m'enroule le cou et la tête dans mon étole. Rien n'y fait : plus je saigne, plus je gèle à l'intérieur de moi. C'est ma norme, c'est ma vie. En silence et en sang.

Évidemment, fréquenter autant de toilettes publiques ne protège pas des infections urinaires à répétition et des inconditionnelles cystites qui s'ensuivent, c'est une évidence sanitaire. Des millions de germes me sont offerts en cascade. 10 puissance 7 précisément. Quand on saigne, on ne compte plus. Cela fait combien d'exams bactériologiques des urines suivis d'antibiogrammes établis dans les règles de l'art ? Combien

de traitements antibiotiques à avaler de toute urgence par maux et par vaux? Combien d'heures passées dans les toilettes publiques? Et le cercle infernal et imper-turbable recommence, encore et encore. À l'horizon, jamais le dénouement si espéré.

Des multitudes de déplacements professionnels en province, des pertes sanguines démesurées, des envies irrépressibles d'uriner, je fréquente plus encore les toilettes publiques et je multiplie à foison infection sur infection. Un cercle infernal sans fin et sans soif. J'en arrive à ne plus vouloir boire tout le jour pour tenter de limiter mes escapades génito-urinaires diurnes. Résultat: le soir, je compense mes apports hydriques et la nuit, j'élimine et je saigne au lieu de dormir; le jour, je travaille, je me traîne et je saigne. Et cela continue encore et encore, jour après jour, nuit après nuit, pendant des mois et des mois...

À tout un chacun, je donne apparemment le change puisque nul ne m'interroge sur mon état de santé. Pourtant, lorsque j'ose me regarder dans le miroir, je suis littéralement effrayée par le reflet de mon image. Mes traits sont marqués, mes cernes noirs, mes cheveux sans éclat, mes ongles cassants, mon teint terne, ma peau sèche, mon corps glacé. Toujours ce froid glacial qui accompagne la vie qui s'en va. J'ai des maux de tête, des étourdissements et des vertiges. Je m'essouffle à l'effort. Je suis littéralement épuisée. Comment le dire pour être entendue et comprise ?

Tension artérielle dans les chaussettes. Cœur au ralenti. Taux de fer en chute libre. Pour survivre, il faut de l'essence de vie. Je n'en ai plus, ou presque. La survie reste encore mon seul moteur. Pour combien de temps ?

Mon corps meurt, mon cœur est meurtri.

Un événement personnel vient de me fracasser tout entière.

Mon cœur comme mon avenir sont assassinés.

En donnant la vie, Il m'a assassinée.
En parler ? Impossible de mettre encore des mots sur
l'ineffable...

Le corps résiste, l'esprit s'évapore, les réflexes assurent le quotidien. Les contrats tombent sans avoir le besoin de prospecter. "Connaître et comprendre les rites culturels et religieux pour une meilleure prise en charge du patient et de l'usager dans les limites légales et réglementaires". Et on demande à entendre ce programme. Pour ce faire, je cours aux quatre coins de la France pour donner des conférences, animer des formations, écrire des livres et des articles, parler sur les ondes radiophoniques et dans les postes de télévision. Je ne m'en plains pas, cela m'empêche de m'épancher sur mon sort.

Quant aux nécessités de "respecter la laïcité dans les établissements sanitaires et sociaux", chacun semble les redécouvrir au regard des sombres événements de ces dernières années qui bousculent les démocraties et anéantissent des vies innocentes.

Je suis une passionnée mais j'ai de moins en moins de force intérieure comme de résistance physique pour me galvaniser devant l'ouvrage à abattre toujours plus ample.

Je n'ai plus envie de rien. Maquillage, mode, tourisme, théâtre, curiosité. Rien. Rien de ce qui faisait ma personnalité ne me fait envie. Plus la force. Traîner une valise est devenue un véritable exploit. Un escalier

à monter, une montagne à escalader au point d'exiger des chambres d'hôtel dont l'étage est accessible par ascenseur. Les escalators, une absolue nécessité pour moi. Il n'y a pas si longtemps je gravissais les escaliers des métros, des gares et des centres commerciaux que je trouvais sur mon chemin au pas de course et sans fléchir!

J'aurai bientôt 48 ans et je me ménage comme si j'étais centenaire. De passage à Avignon, impossible de monter en haut des jardins qui juxtaposent la Cité des Papes. J'y suis venue plusieurs fois avec un ami, aujourd'hui disparu. Je voulais m'y rendre comme en pèlerinage en sa mémoire. J'ai abandonné à mi-chemin, essoufflée. Tout vide le peu de vitalité qui me reste encore.

Je travaille, je mange, je dors... Mon quotidien est un non-sens, sans désir et sans avenir. Comblé strictement mes besoins vitaux est de plus en plus insurmontable.

Pour me changer les idées, j'accepte une sortie avec une amie. À peine débutons-nous notre après-midi de lèche-vitrines, mon pantalon est trempé en quelques minutes. J'éponge le sang qui coule entre mes jambes. Ma pochette de mouchoirs ne suffit pas, celle de mon amie prend la relève. Elle ne comprend pas ce qui m'arrive, m'accuse presque de ne pas avoir pris suffisamment de précautions, c'est la moindre des choses lorsqu'on a ses règles. J'explique mais elle ne m'écoute pas comme elle n'a pas voulu le faire quand je lui avais

déjà dit que je saignais ainsi chaque jour depuis des mois. Elle se détourne, s'éloigne de moi comme si je lui faisais honte. J'enrage en silence.

J'écourte notre expédition. J'ai une urgence qui ne s'éponge pas avec des paroles. Je file au plus vite jusqu'à mon domicile pour disparaître de la vue de tous ceux qui peuvent me suivre à la trace : telles les pierres du Petit Poucet, des gouttes puis des flaques marquent derrière moi le triste chemin qui mène à mon repaire, puis ma salle de bains immaculée de sang frais comme l'entrée et le couloir que j'emprunte pour y accéder. Non ! Ce n'est pas la scène d'un assassinat. C'est bien moi qui ai inondé de sang ma salle de bains. Carrelage. Tapis. Baignoire. Serviettes. Partout du sang. Sur mes mains. Sur mes jambes. Sur mes pieds. Partout du sang. Mon sang qui coule encore et encore.

Le lendemain, la responsable du pressing du centre commercial m'invectivera comme jamais personne n'a osé le faire parce que le pantalon que je lui confie est totalement imprégné de sang. « Il faut faire attention, madame. Comment voulez-vous que je le récupère ? » J'explique ma situation, elle me sermonne, bien haut pour que tous les clients puissent entendre le bien-fondé de ses propos. De la fibre tissulaire, elle a toute la connaissance. Aussi elle s'octroie tous les pouvoirs sur ma personne, moi qui voudrais le temps de cet incendie verbal explosif me faire plus petite qu'une grenouille. Dans un relent de colère, je lui arrache vigoureusement des mains le pantalon qu'elle refuse de me rendre et file

hors de cette boutique transformée pour l'occasion en tribunal.

C'est décidé: dorénavant, je ne porterai strictement que des vêtements lavables en machine afin que mon intimité ne soit plus déballée sur la place publique. Et voilà comment je suis devenue imbattable sur les détachants des taches de sang! Quant aux coloris de ma garde-robe et de ma lingerie, depuis des mois, seulement des couleurs sombres. Bye-bye le blanc, les pastels, les coloris clairs... Toutes les couleurs que j'apprécie me sont désormais proscrites. Mais quelle que soit la teinte du vêtement, les taches de sang sont toujours plus prégnantes sur le tissu. Déprimée je suis. On le serait à moins, non?

Selon moi, il fallait la preuve par l'image de l'aggravation de la situation pour que le corps médical me propose enfin un soin. Lequel? Je ne sais pas. Je ne suis pas médecin mais une femme qui saigne. Il fallait mettre un point final à cet état. Sinon la femme que je suis allait vers une mort certaine.

22 avril 2008

Quatre mois après, nouvelle écho-doppler pelvienne. Prescription pour ce nouvel examen de ma paroi utérine obtenue à l'arraché auprès de ma gynécologue. Je ne sais comment j'ai pu l'obtenir. Sans doute, me l'a-t-elle accordée lasse d'entendre comme en litanie mes propos sur mes coulées de sang.

Elle, pour les arrêter, quelques secondes lui ont suffi, une ordonnance rédigée et l'affaire était jouée. Moi, voila des mois et des mois que j'épongeais les flaques, que je frottais les taches, sans répit, sans trêve, sans espoir qu'elles cessent un jour à venir.

Le sang est aussi difficile à détacher sur les tissus qu'à éponger sur le sol. Visqueux, gluant, poisseux, sirupeux sur le carrelage, le parquet ou la moquette. Le tout est immonde. Le sang. L'éponge. L'odeur. L'aspect. Le vécu. Le ressenti.

Conclusion du compte-rendu du second examen: "La fibromatose utérine est stable. L'aspect à gauche s'est modifié car il existe aujourd'hui deux petits kystes

accolés au contenu remaniés toujours compatibles avec une origine fonctionnelle. L'endomètre reste fin.”

Le contexte de l'examen précise “Antécédent de kystes ovariens”. Pas un mot sur les saignements surabondants. Incroyable! Et dire que c'était le point d'orgue de la demande de ce second examen pour faire le point sur l'évolution de l'endomètre quatre mois après le précédent. Quant au descriptif du radiologue, il est sibyllin: s'il souligne des dimensions stables de l'utérus, il énonce que sa structure est hétérogène de type fibromyomateux avec la présence d'un myome³ de 42 millimètres de diamètre et de plusieurs fibromes⁴ de 15 millimètres chacun environ.

Aucune prescription médicale du radiologue comme de la gynécologue ne suivra. Aussi, je me résous à ne plus consulter. Je continue à saigner et à survivre comme je peux. Lentement, je commence à lâcher prise à la vie...

Dans les transports, je ne demande pas de place assise (il existe une carte prioritaire pour les femmes enceintes, les handicapés... Pas pour les femmes qui saignent), nul ne m'en propose. On se lève volontiers devant la vie en devenir, pas devant la mort imminente. On détourne le regard de ma personne, je suis

3. Tumeurs bénignes (non cancéreuses) du tissu musculaire de l'utérus.

4. Tumeurs bénignes (non cancéreuses) situées sur la paroi de l'utérus, elles peuvent être isolées ou en groupe.

le néant personnifié. Je laisse aller la vie, lasse de ce flux de sang incessant. Le sang sortira vainqueur de cette partie perdue d'avance.

Les mois passent sans consultation, sans traitement. Spasfon® et Doliprane® 1000 n'ont plus aucun effet sur mes douleurs pelviennes. Aussi, j'abandonne les derniers blisters dont je dispose dans la grande boîte en métal qui recèle ma pharmacie personnelle. Sans aucun état d'âme réactionnel, j'assure quotidien et activité professionnelle comme je peux. Impossible de me faire remplacer. Sinon pas de salaire et d'éventuelles pénalités à verser. Surtout, les organisateurs de colloques, congrès et conférences désirent que j'assure personnellement la prestation. Alors les contrats défilent avec leurs lots de déplacements en train, de chambres d'hôtels impersonnelles, de salles de conférence à la climatisation outrancière. Sans oublier les fameux changes. Toujours ces changes de plus en plus nombreux qui se succèdent de nuit comme de jour, de jour comme de nuit. *Ad vitae aeternam.*

Début juin 2008, sursaut de survie. Inexplicable. Irrépressible. Violent. Je ne veux plus rester sur le bord du chemin de la vie. Dans quelques jours, j'aurai 48 ans. Moi qui me suis toujours promis d'atteindre les cent vingt ans, je ne peux pas abandonner la partie sans combattre encore et encore.

Il est tard dans la nuit. Je téléphone, elle décroche. Non, je ne la réveille pas. Pourquoi nous sommes nous perdues de vue depuis si longtemps? Le travail. Les enfants. Le quotidien... Peu importe. Sans laisser le temps aux préliminaires d'usage dans une conversation entre deux amies de longue date qui n'ont pas conversé ensemble depuis trop longtemps, je lui déverse ma réalité. Pourquoi ne lui en ai-je pas fait part bien avant? Elle est infirmière de métier, au fait de toutes les avancées médicales. Je n'attends pas d'elle une écoute mais une orientation professionnelle.

Mes larmes coulent. Elles ne les voient pas mais les perçoit. En fait, je n'y prends plus garde mais depuis des mois, elles coulent sans même m'en apercevoir.

Des larmes amères. Abondantes comme le sang. Transparentes comme mon existence. Sont-elles dues au dérèglement hormonal qui bouleverse mon monde intérieur? Au constat inconscient de mon triste sort, j'ai essuyé mes larmes comme j'ai épongé mon sang sans faux dire depuis des mois. Aujourd'hui, je demande de l'aide.

Elle le sait : si je recherche à consulter en urgence un gynécologue digne de son diplôme, mon état de santé l'exige. Je n'ai pas l'habitude de m'inquiéter à l'apparition du moindre symptôme. Si je la sollicite à cette heure si tardive, c'est que mon sort frôle l'état d'urgence depuis longtemps. Elle sait tout cela de moi et bien plus.

Elle me propose de consulter son gynécologue : professionnel, il est très à l'écoute de ses patientes, il me préconisera ce qu'il faudra sans aucune hésitation, sans perte de temps.

Malgré moi, je mets tous mes espoirs dans la perspective de cette consultation pour sortir enfin de cette ornière morbide.

Le lendemain matin, aux premières heures du jour, je téléphone pour obtenir un rendez-vous le plus rapidement possible avec ce praticien. Son planning est chargé, le mien aussi. Nos plages de disponibilités communes sont rares : il me faudra patienter plusieurs semaines pour le consulter. Plus précisément jusqu'au 10 juillet. Entretemps, j'épongerai au quotidien, nuit et jour, sang et larmes.

Arrive enfin le jour tant attendu de la consultation avec ce gynécologue. Viscéralement, j'espère un traitement miraculeux, qu'une intervention chirurgicale sera inutile. Au fond de moi, je sais que je ne pourrai pas y échapper. Chaque été, je n'ai aucun contrat à assurer, vacances scolaires obligent. Je me résous à accepter ce qu'il me proposera en espérant recouvrer la santé et le tourbillon de la vie d'ici peu. Et s'il faut passer pour cela par le bloc opératoire, j'accepterai.

Sur le chemin, je me remémore toutes les informations que je dois lui transmettre pour que son diagnostic soit le plus conforme à mon état. J'ai emporté mes écho-doppler pelviennes et leurs comptes-rendus sans oublier mes analyses biologiques. Je suis aussi confiante qu'impatiente à l'envie de connaître ses conclusions.

À la sortie du métro Tolbiac, je redécouvre une partie du 13^e arrondissement de Paris, le quartier où ma famille a trouvé refuge en 1961 après leur départ d'Algérie, bien avant son indépendance. Nous habitons la rue du Château-des-Rentiers : dans les premiers temps, un minuscule studio au rez-de-chaussée du numéro 47 ; par la suite, un deux-pièces au cinquième étage sous les toits très perméables du 65. Une bien jolie adresse la rue du Château-des-Rentiers pour un habitat insalubre, des fissures sur les murs, chauffé avec une salamandre alimentée aux galets de charbon, des toilettes sur le palier, des rats dans les caves et des clo-

chards avinés à notre porte croisés dès 8 h du matin lorsque nous prenions le chemin de l'école.

Les souvenirs d'enfance s'entrechoquent dans mon l'esprit. L'école maternelle Baudricourt où j'ai appris à chanter, à danser, à dessiner et à créer de si jolies choses pour les fêtes des mères et des pères. L'école primaire du même nom où j'ai appris à mettre plus d'encre sur mes doigts et sur mon beau tablier que sur mon cahier avec une couverture rose. Le parc attenant avec son manège de petits cochons en bois...

Rue Poscarme. La clinique est devant moi. Coup du hasard, maman y a donné la vie par deux fois voilà un peu plus de quatre décennies dans ces murs... Plus exactement à quelques mètres de là car l'établissement a dû déménager pour pouvoir s'agrandir. Les fils de l'obstétricien de maman y exercent encore.

Maman m'a conté par les deux bouts ses souvenirs de cette maternité: son médecin, sa charmante épouse, ses fils – des jumeaux, quelle chance! – la naissance circonstanciée de ses deux plus jeunes enfants, leur sortie de la clinique... J'avais quelques souvenirs de l'arrivée parmi nous de notre petite sœur, mais aucun de notre petit frère né quinze mois avant.

Je pénètre dans la clinique moderne, propre et clinique. Je me présente à la réception. Je suis les indications de l'hôtesse: des flèches et des couloirs à parcourir pour me rendre jusqu'à la salle d'attente. Des

tableaux sur les murs signés par le gynécologue que je dois consulter. Artiste à ses heures, il aime la peinture. S'il pouvait remettre un peu de vie à mes jours et de la couleur à ma garde-robe, j'en serai heureuse. Je m'assois en prenant de nombreuses précautions pour ne pas tacher le tissu bleu lavande du siège. Seule, je peux prendre toutes mes aises sans appréhension de regards inquisiteurs extérieurs. De longues minutes s'écoulent. J'ai des pincements au cœur et au corps : je ne serai pas maman ni ici, ni ailleurs. Je balaye rapidement ces pensées de mon esprit. J'efface mes larmes d'un geste si machinal que je n'y prête plus aucune attention. Assise, je patiente, je pleure et je saigne. Encore et encore.

La porte s'ouvre enfin. Souriant, grand et avenant, il m'accueille chaleureusement. Il est quasi ponctuel, je lui accorde un bon point. Je déteste les praticiens qui aiment laisser des personnes souffrantes à attendre pendant des heures dans leurs locaux alors qu'ils prennent le temps de boire un café, de téléphoner à un confrère et d'appeler un nouveau patient tous les trois quarts d'heure alors que leur secrétaire a planifié un rendez-vous toutes les vingt minutes.

Après la notation des renseignements d'usage (nom, prénom, adresse, date de naissance), la raison de cette consultation est abordée. Sans détour, je déballe les informations remémorées sur mon chemin et les examens complémentaires de leurs enveloppes respectives. Je n'hésite pas, sans même en occulter les points les plus

sordides, à dérouler mon quotidien sanglant depuis des mois. Il écoute, m'observe, acquiesce d'un signe de tête entendu. La situation lui semble limpide. L'examen gynécologique confirme son diagnostic. Fibromes, il faut en faire l'exérèse. Il ne peut pas s'en charger : il est médecin gynécologue, pas chirurgien. Je blêmis plus que je le suis déjà : vais-je encore devoir patienter des semaines pour consulter le confrère auquel il me confie ? Attente fébrile pendant qu'il se renseigne auprès de son secrétariat. Par chance, il est dans les murs. Il me consultera entre deux patientes. Je le salue, je le remercie, je le tiendrai informé des suites opératoires.

De nouveau, une réceptionniste, des flèches et des couloirs à suivre. De longs quarts d'heure s'étirent alors que le peu de sang qui me coule dans mes veines et mes artères se liquéfie d'angoisse et d'appréhension. Le reste s'écoule dans mes protections déjà très souillées.

J'entends une voix assurée. Une porte s'ouvre. Un homme et une femme se saluent. Lui m'invite à entrer dans son cabinet médical. Grand, brun, plein de charisme et d'assurance, mon avenir est entre ses mains. Il ne peut pas me décevoir, il n'en a pas le droit, je n'en ai pas les moyens de survie. Il étudie mon dossier. D'une voix résolument séduisante, il m'assure qu'il réglera mon "petit problème" (petit pour lui, immense pour moi) en quelques incisions. Un séjour en ambulatoire suffira : entrée le matin à 7 h, sortie accompagnée vers 16 h. Deux-trois jours de repos et l'affaire sera réglée.

Si c'était vrai, ce serait merveilleux... mais je ne m'enthousiasme pas, je n'ai pas le sentiment d'avoir frappé à la bonne porte. Mais à quelle autre m'adresser ? Et puis laissons mon fameux sixième sens de côté et faisons confiance à la providence.

– « Quand voulez-vous ? », me demande-t-il.

– « Le plus tôt possible », lui répondis-je sans même prendre le temps de la réflexion.

Pourquoi attendre ? Impossible d'y échapper pour connaître enfin la délivrance. Le plus tôt en ce mois de juillet sera le mieux. J'aurai ainsi plus de temps pour prendre soin de moi pour réattaquer en pleine forme la rentrée avec ses déplacements, ses écrits et ses interviews... En somme, reprendre le cours de ma vie comme je l'aime.

Bientôt le soulagement, enfin presque... Il feuillette son agenda. Les pages défilent. Une. Deux. Et encore une. Chaque page égale une semaine. Ah, finalement, il semble avoir trouvé un créneau qui le satisfait. Va-t-il en être autant pour moi?... Le 30 juillet... Quoi : le 30 juillet ! J'enrage : vingt longs jours à patienter. Comment endurer mon calvaire pendant encore vingt longs jours?... Le 30 juillet, nous sommes seulement le 10 du mois.

– « Impossible avant », me répète-t-il.

Il semble satisfait de sa proposition de date calendaire. Il ne prend même pas la peine de revoir son planning, une opportunité aurait pu lui échapper.

– « Mon programme est très chargé », me lance-t-il comme si je n'avais strictement rien à faire de mes journées. « Dix jours minimum sont nécessaires entre la consultation d'anesthésie et une intervention programmée », ajoute-t-il comme pour se dédouaner...

Je ne l'entends plus. Je suis autant désespérée qu'épuisée. Je voudrais que tout cela cesse au plus tôt, est-ce si difficile à saisir, à concevoir, à accomplir ? Si cela ne tenait qu'à moi, je serais passée sur le billard dans l'heure, demain au plus tard. Cela m'aurait évité le stress de l'attente et des litres de sang à fabriquer pour tout aussi vite les éponger sur les sols, en frotter les taches sur mes vêtements, mes draps de lit, mes serviettes de toilette...

– « 30 juillet. 7 h du matin. Rien avant. »

J'admets, je consens. Que puis-je faire d'autre ? Nul ne peut imaginer le supplice que je vis depuis une éternité. Pour lui, trois semaines à patienter ; pour moi, un véritable calvaire à endurer pendant vingt fois vingt-quatre heures, de nuit comme de jour. Ce sera le 30 juillet, pas un jour de moins puisque le chirurgien en a décidé ainsi.

Avant de reprendre le chemin du retour, j'effectue les démarches liées à l'admission et je me change (comme je l'avais fait à mon arrivée à la clinique) dans l'intimité plaisante de toilettes étincelantes de propreté. Je lave aussi mon visage des larmes, par habitude. Métro. Maison. Salle de bains. Je saigne, je pleure. Etc.

Ces trois semaines d'été s'écouleront comme les semaines du printemps, de l'hiver et de l'automne. Des changes encore, des changes toujours, des changes continus. Les changes ponctuent toutes mes activités. En fait, ce sont mes activités qui sont rythmées par mes changes. Comme mes déplacements. Comme mon vestiaire. Comme mes repas (souvent ils sont entrecoupés car je ne peux même pas patienter jusqu'au dessert pour pallier à l'acte tant il y a urgence). Comme mes nuits. Comme ma vie. Je saignerai trois semaines de plus en raison du planning chargé du chirurgien et du week-end prolongé du 14 juillet. À chacun ses feux d'artifices. Pour tous, ils seront multicolores ; pour moi, ils seront rouge sang et pas seulement le jour de la Fête nationale.

Je saigne et je pleure. Je pleure et je saigne. Je saigne et je pleure. Je pleure et je saigne. Je saigne et je pleure. Je pleure et je saigne. Il en fut ainsi encore et encore pendant vingt longs jours. Ah, j'oubliais : j'ai froid. Un froid glacial pénètre mes os et mes chairs alors que la France entière suffoque sous le soleil d'été. Je saigne et je pleure et je grelotte.

Pour tenter de me réchauffer, je bois régulièrement au quotidien des décoctions ou des tisanes, parfois du thé à la menthe. Sans résultat probant. À cela, j'ajoute des bains ou des douches, matin et soir, mais aussi dès que cela m'est possible en journée afin de stopper très temporairement le flux. Quelques minutes gagnées sur son inéluctable retour bien avant ma sortie de la salle de bains.

Sang & Encre

Je grelotte, je pleure, je saigne. Nuit et jour, jour et nuit. Vingt jours de plus, la belle affaire. Patientons puisque nous sommes une “patiente”.

L'aube du 30 juillet 2008
se pointe enfin dans
mon horizon

7 h. Je passe le porche de la clinique. Le temps est agréable en ce jour d'été. J'espère qu'il augure ma renaissance. Accueil administratif. Flèches et couloirs à suivre. Au fond, une jeune infirmière souriante. Je me rapproche d'elle. Rondement, elle confirme mon identité. Elle me demande de la suivre tout en prenant à la volée du haut d'une pile brimbalante un sac plastique transparent. À y réfléchir, "m'ordonne" serait plus exact.

D'un pas quasi militaire, dans un silence de plomb, nous enfilons un couloir pour nous arrêter devant une chambre. Son numéro? Je ne m'en souviens plus. J'additionne tant de numéros de chambre d'hôtel (parfois deux à trois par semaine) depuis plus de vingt ans de carrière que je défends à ma mémoire de s'en encom-

brer. Inconsciemment, bien évidemment. Parfois, je suis tentée de les jouer au Loto. Sans succès. Jamais je n'ai décroché le gros lot, ni les cinq numéros, ni les quatre, ni les trois. Trois fois tout au plus les deux numéros. "Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front" selon la Genèse (3, 17-19)... Gagner sa pitance par le travail et non par les jeux de hasard, voilà l'ordinaire de la plupart d'entre nous.

Nous voilà dans ma chambre. Blanche. Immaculée. Fonctionnelle. Inhospitalière. Comme à l'accoutumée de toutes les chambres hospitalières. Un comble, non ? Moi qui aime les couleurs, ici le blanc à toutes les faveurs. À regret.

L'infirmière me colle dans les mains sans préambule le fameux sac plastique dont elle s'était prémunie il y a peu. Puis, après avoir pris une grande inspiration, dans un phrasé cadencé, elle me balance son discours calibré, lubrifié, chronométré. Propos nets, concis et impeccables. Voix blanche et tranchante.

Je résume (si peu) :

- enlever vêtements, bijoux et prothèses amovibles (s'il y a lieu) ;
- prendre une douche avec la dose de Bétadine® ;
- enfiler blouse américaine, charlotte et sur-chausures.

Et tout cela sans une respiration, ni l'ombre d'un quelconque sentiment de compassion. Cette infirmière est là pour faire son travail de soignante et non

comme une bonne âme pleine de bienveillance à partager. Pourtant, un sourire, un mot de réconfort, cela prend un temps infime. Cela n'aurait rien coûté ni à la Sécurité sociale, ni à son employeur. Cela lui aurait donné le plaisir de connaître la joie d'offrir un petit rayon de soleil à son prochain. Ce semblant de commisération aurait quelque peu apaisé mon rythme cardiaque fougueusement emballé par l'appréhension du geste chirurgical à venir. Le chirurgien a été si avare d'explications, je ne sais pas trop à quoi m'attendre ni pendant l'intervention (sous anesthésie générale, ce qui est tout aussi bien), ni lors des suites opératoires.

Dans un tourbillon soudain, sur ses derniers mots, elle se détourne de moi et quitte la pièce, le sentiment du devoir accompli. Je préfère être seule que mal accompagnée comme le dit si justement l'adage populaire. Je me prépare, suivant à la lettre ses prescriptions, appréhendant la moindre réprimande éventuelle de sa part. Ceci fait, je m'allonge et j'attends. J'ai apporté un livre mais je n'ai aucune envie de m'y plonger. Mon esprit est brumeux, je suis à jeun. Surtout, je suis si exténuée que tout effort, même intellectuel, m'épuise. Donc j'attends, les yeux mi-clos, la venue du brancardier du bloc opératoire. Les heures passeront à attendre. À se demander pourquoi une convocation à 7 h pour un passage au bloc vers 11h30 ? Le planning du chirurgien est chargé et pour lui je n'ai qu'un "petit" problème à inciser. Mon tour viendra finalement. Le couloir. Un ascenseur. Un autre couloir. Des portes battantes. Je

claque des dents. Un mot? Une couverture? Un sourire? Aucune attention particulière ne m'est donnée. Je suis tel un paquet de linge aseptisé que l'on trimballe d'un point à l'autre et que l'on dépose enfin contre un mur en attendant son sort... Après? Je ne me souviens plus. Absolument rien. Le trou noir. Le trou béant. Ma mémoire refuse de s'encombrer de toute blessure.

Des cris dans le couloir me réveillent. J'ouvre à peine les yeux que ma belle-sœur entre comme une furie dans ma chambre. Je ne l'avais jamais vue ainsi, elle qui est d'un tempérament plutôt calme et réservé. Elle vient de passer un savon à la charmante infirmière qui m'avait reçue ce matin... Que s'est-il passé? Elle me donne son téléphone portable dans les mains et me somme d'appeler ma mère sur le champ, elle est morte d'inquiétude comme toute la famille. Je n'y comprends rien... Pas le temps de m'expliquer, maman décroche, elle a imaginé le pire, d'entendre ma voix l'apaise. J'abrège assez vite notre échange, je suis encore dans les brumes de l'anesthésie... Mais que s'est-il passé? J'aimerais comprendre... Ma belle-sœur me demande de patienter. Un bref appel à mon frère aîné pour le raser à son tour, il transmettra la nouvelle au reste de ma famille. Enfin, elle peut me dire pourquoi chacun se fait un sang d'encre: voilà plusieurs heures que tous cherchent à joindre le service pour avoir des nouvelles et que nul ne répond... Aussi, ils ont eu tout le temps d'imaginer le pire. En fait, le téléphone du Service Ambulatoire était mal raccroché. La jeune infirmière

s'était bien étonnée de n'avoir pas eu un seul appel téléphonique de la journée mais ne s'en était pas plus préoccupée. Quant à la standardiste, malgré les sollicitations familiales, n'avait pas cru bon de faire sonner un autre poste pour tenter de savoir pourquoi personne ne répondait à ce numéro. À chacun son travail et les patients seront-ils bien pris en charge ? Et peu importe les angoisses des familles restées sans nouvelle pendant ces longues heures d'effroi. La venue de ma belle-sœur sur place permit de découvrir le pot aux roses. Cris de l'infirmière en réponse. Aucune excuse ne s'ensuivit de quiconque pour le triste méfait.

Comme tout est enfin rentré dans l'ordre et que ma famille est à présent rassurée, ma belle-sœur et moi discutons tranquillement de choses et d'autres le temps d'obtenir l'autorisation de sortie signée par le chirurgien que je ne verrai pas de la journée. Je passerai la nuit chez maman, je n'ai pas le droit de rester seule.

Les jours suivants s'écoulent. Je me remets de l'intervention au fil des jours. Une quinzaine au lieu des deux ou trois annoncés. Les saignements s'étiolent, disparaissent enfin pour ne plus surgir. Je suis pleinement heureuse. Je ressors des robes et des pantalons de couleurs claires. Je me fais des petits plats. Je me promène. Je ne pense plus aux changes. Je reviens à la vie. Une vie simple et sans tracas. Je me projette dans l'avenir. Tout est parfait. Je profite pleinement de ce moment de grâce jusqu'aux derniers jours du mois d'août.

Début septembre, consultation avec le chirurgien pour faire le point sur les suites opératoires. Il rentre de vacances. Il est fringant, élégant, bronzé. Très plaisant à regarder, j'avoue. Pour lui, tout est en ordre, le « polype de 13 millimètres de diamètre est excisé ». Il est satisfait de sa prestation. Moi, pas!... Je n'ai pas eu de vraies vacances mais une convalescence et cette révélation me met hors de moi.

– « Mais il n'a jamais été question d'un petit polype à exciser mais des nombreux fibromes. Pourquoi ne pas les avoir excisés comme prévu ?

– Poser la question à votre médecin, il vous expliquera. »

Sa réponse me laisse littéralement bouche bée. Mon chirurgien, c'est lui. Pourquoi ne m'explique-t-il pas son geste opératoire ? Son silence m'est réellement insupportable car mes saignements ont repris de plus belle depuis quelques jours. L'accalmie a été de courte durée, trois semaines tout au plus. La source ne semble plus se tarir. Au contraire, de jour en jour, elle abonde, immodérée, excessive, démesurée. Je n'ai jamais autant saigné. Et pleuré. Et claqué des dents. Et je me change, encore et encore.

J'insiste. Je désire des explications. J'ai le droit de comprendre. Je suis la première concernée...

– « Posez la question à votre médecin, il vous expliquera », me répète-t-il d'un ton condescendant, avec un beau sourire charmeur, tout en me dirigeant diligemment vers la sortie.

Je n'aurai aucune autre réponse de sa part. Ce médecin ne tenait pas à s'abaisser à expliquer ses choix chirurgicaux à sa patiente... Par contre, il n'a pas hésité la semaine suivante à me réclamer par voie postale ses honoraires pour son travail non accompli.

En salle d'attente, debout, je reste statufiée. Pendant ma brève carrière de secrétaire médicale dans un réputé service parisien de chirurgie plastique et reconstructive, je n'ai jamais vu un seul praticien se comporter de la sorte avec un patient ou se décharger sur un confrère pour expliquer un acte qu'il avait effectué. Même les plus distants n'ont jamais été aussi odieux que lui a osé l'être avec moi!

Une telle attitude est absolument inadmissible et violente, non professionnelle et sans éthique. Être à l'écoute de ses patients et répondre à leurs questionnements est la moindre des choses, "le minimum syndical" pour certains, "question de déontologie" pour d'autres. Je n'attendais pas de lui qu'il me donne la Lune mais qu'il me précise quel était le devenir de ma santé en état de décomposition très avancé. Voilà quelques semaines, j'ai célébré mon 48^e anniversaire et je me traîne dans la vie comme une vieille femme.

Les larmes me coulent sur mes joues, mon décolleté, mes vêtements. Elles se confondent avec les autres, celles d'origine du surplus hormonal. Ces dernières sont réapparues depuis plusieurs jours. Toujours plus abondantes, les hormones, les pertes sanguines, les

larmes. Elles se confondent dans mon corps et hors de mon corps. Ces larmes de colère et d'exaspération ont la profusion analogue mais pas le même goût. Elles sont plus amères et ont la couleur du ressentiment. J'ai la rage, rien que de la rage, envers lui et lui seul. Il n'a pas le droit de traiter de la sorte ses patientes au nom du serment d'Hippocrate qu'il a prêté.

Indignée, je le suis. Je ne peux quitter les locaux de cette clinique sans plus d'éclaircissement. Par chance, le médecin qui m'avait envoyé à lui consulte ce jour. Je patiente. Bien plus attentionné envers ses patientes, il va me recevoir. Dix minutes après, je suis dans son cabinet, assise, impatiente de l'entendre. Sa mine est bien dubitative. Il ne peut cacher sa perplexité à la lecture du compte-rendu d'histopathologie. Il me précise un point positif: le polype excisé ne présente aucun signe de malignité négative. Un sourire en retour se dessine derrière mes larmes. Pas de cancer, c'est déjà un bon point.

Je n'ai pas le cœur à me réjouir pour une angoisse que mon esprit n'avait jamais effleurée auparavant. Les saignements d'origine gynécologique sont rarement la cause d'un carcinome. Tel est mon savoir médical sur la chose, peut-être que je me trompe.

Néanmoins, ce point étant écarté, que fait-on pour mes excessifs saignements? Mes déplacements professionnels sur toute la France ont repris de plus belle depuis quelques jours. Je me dois de les assurer abso-

lument. Je suis irremplaçable... Non pas que nul ne pourrait assurer mes prestations mais les organisateurs tiennent à ce que je les assure en personne parce qu'ils connaissent mes travaux de recherches, mes ouvrages, mon mode sans pareil d'exposer mes thématiques favorites avec tous les publics... Et puis, soyons pragmatique: pas de travail, pas de règlement financier. Comme tout un chacun, j'ai besoin de travailler pour régler mes factures, mes impôts, etc.

Sa réponse tient en une prescription médicamenteuse: Exacyl®. Deux à six comprimés par jour, deux comprimés par prise, si besoin. Ce traitement est délivré strictement sur prescription médicale en cas de ménorragies⁵ et de métrorragies⁶ pour favoriser l'hémostase, c'est-à-dire l'arrêt des saignements et la coagulation.

Pendant plusieurs jours, je ne décollerai pas avec une envie folle d'écrire au directeur de la clinique, voire même au président du Conseil de l'Ordre national des médecins et pourquoi pas des gynécologues pour les informer de l'attitude inqualifiable de ce chirurgien. Trop épuisée, je m'en suis abstenue, préférant préserver le peu de force qui me restait pour me battre encore de manière que la vie remporte ce combat inégal contre la maladie.

Je viens d'affronter une intervention chirurgicale pour rien, des semaines d'attente inutiles. Mes der-

5. Plusieurs cycles menstruels successifs, de durée anormalement longue et d'abondance anormalement excessive.

6 Des saignements en dehors des règles.

niers espoirs de recouvrer la santé ont été totalement avortés, anéantis, exterminés. La situation sera telle que la dose maximale d'Exacyl® quotidienne sera très vite atteinte... Elle sera amplement dépassée lors des semaines à venir. Je renouvelle l'ordonnance au maximum que cela m'est autorisé. Les boîtes de vingt comprimés défilent. Comme je ne peux m'en procurer sans prescription médicale, je me débrouille pour obtenir des boîtes en supplément en faisant appel à de bonnes volontés... Des effets indésirables suivent: diarrhée, malaise avec hypotension, aphtes, etc. Si au début du traitement, la source diminuait quelque peu; au fil des semaines, elle ne se tarissait pas, bien au contraire.

Fin septembre 2008

Le sang. Toujours le sang. Le sang et les larmes. Les larmes et le sang. Et le froid. Ce froid qui me fige. Si on me frôle, on sursaute tant je suis glacée.

– « On croirait toucher une morte! » Cette exclamation d'une caissière de supermarché n'a pas réchauffé mon cœur. Gelé lui aussi. Et pourtant que de couches de vêtements sur mes épaules. Rien ne me réchauffe. Ni les pulls en laine. Ni mes dessous en soie. Ni mon manteau d'astrakan. Ni mon étole en cashmere. Ni... Je sais, les fourrures d'animaux... Mais je pensais que c'était le bon remède pour avoir moins froid. Alors, je me le suis offert (manteau de seconde main qui sera donné à une association caritative lorsque la fin de mon supplice aura enfin sonné). Mes espérances furent bien déçues.

Moi qui déteste être engoncée dans des vêtements, je touche le summum de jour. La nuit, c'est tout comme. Je croule sous deux couvertures de laine et une couette, je suis engoncée dans un pyjama en flanelle, un tee-

shirt manches longues Thermolactyl®, des chaussettes en laine, une écharpe... et je reste totalement transi par le froid.

Dépitée. Épuisée. Exsangue. Que faire ? Je me confie à mon frère aîné, médecin spécialiste dans un tout autre domaine que la gynécologie. Il m'écoute avec beaucoup d'attention et de compassion. Pourquoi ne lui ai-je pas décrit la situation plus tôt ? Par pudeur, sans doute. Impossible de revenir sur le temps perdu. Par contre, il me recommande de consulter le gynécologue de son épouse. Il exerce dans le Groupe Hospitalier Pitié-Salpêtrière à Paris. Sa réputation professionnelle est telle que je ne pourrai pas être déçue par sa prise en charge. Il saura quoi faire pour améliorer mon état, c'est certain. Il comprend par mon attitude que je réfléchis, il le conçoit mais me conseille vivement de ne pas trop attendre. Ma description de ma situation l'a quelque peu alerté. Il me certifie que je risque le malaise, pire l'hémorragie interne ou le coma au cours d'un de mes déplacements professionnels en Province, voire dans un TGV. Le train devra être arrêté – peut-être en pleine campagne – comme le recommande la réglementation de la SNCF. Le temps que le SAMU intervienne, le risque de pertes d'une multitude de neurones et par conséquent de nombreuses fonctions cognitives est immense. Plus j'attends, plus je mets ma vie en danger. J'en suis consciente mais j'appréhende cette consultation. Je sais que je ne pourrai pas échapper à une nouvelle intervention chirurgicale. Encore

une. J'en ai plus la force ni morale, ni physique. Et comment l'intégrer à mon planning de conférences et de formations plein à craquer jusqu'à la mi-décembre 2008...? Je réfléchis encore et encore. Toute la soirée et au-delà.

Je ne dors pas de la nuit. Je saigne. Je pleure. Je claque des dents. Je me retourne dans mon lit comme je retourne dans mon esprit mes conditions de vie déplorables. Comment ai-je pu supporter jusqu'à ce jour l'intolérable, de nuit comme de jour, et cela depuis des mois? Et dans tous les sens, les faits, les ressentis et les souffrances tournent et se retournent dans mon lit et dans mon esprit. Je ne dors pas et je saigne. Je me change. Je pleure. Je claque des dents. Je le sais: je ne peux échapper à cette nouvelle consultation, je ne peux échapper à cette nouvelle intervention, je ne peux échapper à cette nouvelle épreuve. Et je réfléchis et je saigne. Je réfléchis et je saigne et je pleure et je claque des dents. Je réfléchis, je me change, je saigne et je pleure tout ce sang perdu depuis plus d'une année.

À la première heure du jour, je contacte ma belle-sœur. À priori, mon frère lui avait fait part de ma probable demande. Sans perte de temps, elle me donne les prénom, nom, adresse, numéro de téléphone et les jours et horaires de consultation de son médecin. Surtout, elle me rassure, il me faut avoir pleinement confiance dans ses compétences professionnelles: « Il est au top des dernières techniques chirurgicales. » Par

contre, elle me met en garde sur son mode relationnel: « Il est froid, voire distant avec ses patientes. » Quelques mots de réconfort qui font chaud au cœur suivent. Je la remercie pour tous ses renseignements... Évidemment, je les tiendrai tous deux informés des suites données à cette prochaine consultation.

Sans perdre un instant, j'appelle la secrétaire de ce médecin. J'ai sa ligne directe, une chance qui me permet d'éviter l'attente et les complexités du standard de l'établissement hospitalier, sans doute le plus grand d'Europe.

– « Consultation en public? », me demande t'elle.

Elle me précise que si je fais ce choix, il me faudra patienter plusieurs semaines. L'impossible m'est une nouvelle fois demandé! J'en pleure, je craque.

– « En privé, quel est le délai?

– Une dizaine de jours environ.

– Ce sera en privé », répondis-je quasiment sans hésitation.

Je n'ai pas franchement le choix au vu de ma situation sanitaire. Et me voilà bien obligée de faire face à un supplément d'honoraires pour la consultation, avec l'appui financier de ma mutuelle, convenons-en.

– « Pour une consultation en gynécologie ou en obstétrique?

– Gynécologie »...

J'aurais tant aimé lui répondre "Obstétrique". Un chérubin passe dans mon esprit: l'attente d'un enfant, ce ne sera jamais pour moi... J'efface de mon esprit

cette pensée au plus vite avant que les larmes m'envahissent et que je perde toute dignité. Je respire un bon coup et, d'un trait, je lui décris par le détail mon état de santé.

– « J'ai de nombreux fibromes... Mon état général est déplorable... »

– Ne vous inquiétez pas, madame. Le docteur est très compétent dans son domaine. »

J'insiste. Je sais, c'est inutile, mais je n'ai plus la capacité physique, je n'ai plus l'aptitude morale de m'égarer à consulter pour me retrouver au final sans soins ajustés à mon état. D'autres mots d'apaisement concluront notre bref échange téléphonique. Rendez-vous est pris.

La dizaine de jours du début du mois d'octobre s'égrène un à un. Chacun d'eux s'étire avec ses éternels flots sanguins et ses changes périodiques de plus en plus rapprochés; ses tremblements dus au froid qui me traversent les os et les chairs; ses larmes chaudes et amères qui m'échappent malgré moi; ses douleurs démesurées nouvellement naissantes dans le bas ventre à droite, comme une masse énorme sertie dans le creux de mes entrailles.

Arrive enfin l'après-midi du jour tant attendu. Je me rends en métro à mon rendez-vous. Il y a des mois que je ne conduis plus, ma voiture reste immobilisée dans son parking. Mon état ne me permet plus d'être vigilante pour prendre le volant. À 48 ans, ce constat m'est difficile à admettre comme de me voir

m'éteindre, doucement, au fil des jours. Toutes mes forces m'abandonnent... Et pourtant, je ne sais où je puise l'énergie suffisante pour effectuer mes allers et venues en Province pour assurer mes contrats professionnels? Pourquoi ne pas se mettre en arrêt maladie? Sans doute pour ne pas admettre consciemment dans quel état je suis. Alors je me ménage dans mon quotidien personnel. Mon corps me fait mal. Dans mon sac à main comme dans ma valise, le strict minimum. Je ne peux plus rien porter. Tout me paraît trop lourd. Je minimise les distances à pied à parcourir. Tout me paraît trop loin. Les escaliers à monter, des montagnes à escalader. Je tiens les rampes comme d'autres tiennent la barre. Je flanche, perds l'équilibre et trébuche. Je tombe et je me relève. Désormais, que des talons plats. Tout m'emporte vers un ailleurs sombre et incertain. Combien de temps encore donnerai-je le change?

Autour de moi, les gens marchent hâtivement. Nul ne semble souffrir de la température basse. Pourtant, malgré un beau soleil hivernal sur Paris, la température me semble polaire. Je claque des dents. Mes yeux pleurent. Le froid qui glace ou le sang qui coule: à qui la faute? Je ne les essuie plus. Depuis des jours, la peau de mon visage est rougie par l'amertume, desséchée par le sel. Mes yeux comme mes cils sont pleins de cristaux, ils me brouillent la vue. Et pourtant, il me faut avancer...

Pas à pas, je chemine sur la ligne bleue tracée à la peinture sur les trottoirs. Elle me mènera de l'entrée

de l'hôpital jusqu'au rez-de-chaussée du bâtiment des consultations du service de gynécologie. Une distance de deux ou trois cent mètres bien modeste pour moi qui, fille de la Ville Lumière, aimait marcher à grandes enjambées bien cadencées des heures durant sur le bitume. Désormais, le moindre déplacement m'éreinte. Je me fige à mi-parcours, transie. La froidure me transperce malgré mes couches de vêtements, mes gants, mes bas, mes chaussettes, mes écharpes, mon chapeau. J'ai l'impression d'avoir une grande partie de mon dressing sur le dos. En vain, je grelotte. Mes toutes dernières forces sont épuisées. Mes pas sont incertains. Mon équilibre est frêle. Le but à atteindre me semble inaccessible.

J'atteins enfin mon Everest du jour. Je referme la grande porte en bois derrière moi. Je m'accorde un temps pour reprendre mon souffle, réchauffer mon corps et mon esprit. Je tape des pieds et des mains pour que la circulation sanguine reprenne ses droits. Je ne sens plus les extrémités de mon corps. Je m'approche d'un grand et long radiateur. Je promène au-dessus mes mains, mes bras. J'avance mon corps au plus près. Lorsqu'enfin le sang repasse dans mes veines et mes artères, les douleurs sont violentes aux pieds comme aux mains. Je bouge mes doigts en grimaçant. J'hésite à enlever mes gants. Je tape toujours des pieds. Pourvu que personne ne me voit, ni ne m'entende... J'essuie d'un geste machinal mon visage avec mes gants, toujours enfilés aux mains. La peau de mon visage me tire, elle

est brûlée par la froidure et les larmes. Je resterai transie pendant de très longues minutes devant ce radiateur brûlant. Dix ou quinze minutes. Sans exagération.

Comme désormais à mon accoutumée depuis des mois, dès que je pénètre dans un nouveau lieu, je repère les toilettes pour m'y rendre séance tenante. Changer les protections intimes et vider la vessie sont une nécessité première en tout lieu et à toute heure. Dix? Douze? Quinze fois par jour? Plus encore? Je ne compte plus depuis longtemps. J'ai l'impression de ne faire que cela, de nuit comme de jour, à domicile ou en extérieur. Alors pause: vidange, change... Je ne m'attarde pas sur le reflet de mon visage dans le miroir. Il est ravagé par l'épreuve: teint livide, cernes marqués, ridules naissantes, peau sèche, cheveux cassants... Un maquillage même léger n'arrangerait rien. J'ai bien essayé. Impossible de camoufler l'horreur d'un visage dont les traits se décomposent. Je ne me regarde plus, nul ne me voit. Depuis trop longtemps, les jours s'égrènent, sans vie.

Comme à mon habitude, je suis arrivée bien en avance pour mon rendez-vous. Je n'aime pas être en retard comme je n'apprécie pas d'attendre. Je me dirige vers le secrétariat privé du médecin. Je reconnais sa voix, celle que j'ai entendue il y a déjà plusieurs jours au téléphone.

Son visage est souriant, son expression accueillante, son attitude professionnelle. Elle me dirige vers la salle

d'attente, chaude et cosy. J'y pénètre, elle est désertée. Nulle patiente n'y croise la précédente, ni la suivante. Le secret médical est ainsi préservé. J'apprécie. Être seule me permet de prendre mes précautions d'usage pour ne pas laisser de traces de sang derrière moi sans risquer un regard inquisiteur... Je devrais m'y être habituée, laisser faire sans les voir mais je n'y arrive pas. Sitôt fait, je m'assois et j'attends. Rester debout devient un martyre. Je recherche où m'asseoir partout où je suis. La faiblesse. Les vertiges... Un magazine de la presse féminine à feuilleter? Non, je n'en ai pas l'envie. Tous les articles évoqués sur la page de couverture n'inspirent rien de mon quotidien : l'amour, le maquillage, la mode... Je suis bien trop lasse pour tout cela et quoi que ce soit d'autre. Je suis perpétuellement glacée, à l'intérieur comme à l'extérieur. Impossible de me défaire de quelques vêtements. Pourtant, la salle d'attente de ce service hospitalier est surchauffée et je reste pétrifiée de froid comme une morte. À la différence, je suis vivante. Une morte vivante. Je m'enveloppe dans mon habillement disproportionné en nombre comme en épaisseur, je me recroqueville et je patiente...

Je pense à mon imminente consultation médicale. J'espère... J'ose espérer qu'elle me délivrera de mes souffrances, qu'elle me redonnera la vie, que j'échapperai à une nouvelle intervention chirurgicale, que... Mon esprit se fige. Ma situation médicale est si dégradée, inutile que je me raconte des histoires. Je suis certaine que je ne pourrai pas échapper à la chirurgie pour

me sortir du gouffre. À l'ablation de mon utérus... Et si je n'en avais plus la force? La force physique. La force morale. Si les médecins précédemment consultés m'avaient fait perdre trop de temps? S'il était trop tard? Si mon existence arrivait à son épilogue? Je ne suis pas pessimiste de nature mais réaliste, assurément. Si je n'entreprends aucun soin, que m'advient-il? Arriverai-je un jour à recouvrer l'appétit de la vie, les petits bonheurs d'un quotidien sans faille? La porte s'ouvre sur ma toute prochaine destinée...

Brève présentation. Je lui expose mon état de santé, mon éternelle sensation de température interne absolument glaciale, mes sensations de lourdeurs au niveau du pelvis et son lot de douleurs qui les accompagnent, mes ultra-fréquentes envies d'uriner de moins en moins irrépissibles. Il m'écoute d'une oreille très attentive tout en étudiant le dossier que je lui ai remis.

– « Bien. Je vais vous examiner. »

Avec la maladie, s'envole tout brin de pudeur. Être examinée par un homme ou une femme, quelle importance si le médecin auquel je remets mon sort est compétent et à toute ma confiance.

Il m'ausculte. Ses gestes sont assurés, prévenants, professionnels. Il retrouve par la palpation ce que les images des échographies lui ont déjà révélé : les épaisseurs de la paroi utérine, la présence de plusieurs fibromes dont un plus volumineux – « de la grosseur d'une petite pomme », précise-t-il – sur le côté droit. Sa

présence explique mes douleurs, le fait que je peux difficilement supporter de me coucher sur le côté gauche : il vient s'écraser sur mes entrailles. En quelques minutes, son diagnostic est posé. Je le vois à sa mine mais il ne m'en divulgue aucun point. Il m'invite à me rhabiller. J'apprécie de ne pas avoir à débattre les détails de ma prise en charge médicale et de sa cohorte d'examens complémentaires en tenue d'Ève.

Pendant que je réenfile le plus rapidement possible une à une les couches de mes vêtements, il se rassoit à son bureau et prend des notes dans son dossier. Je me dépêche autant que je le peux pour le rejoindre. Je m'assois face à lui, silencieuse. Je l'attends, il écrit. Il lève enfin la tête et débrieife autour de son auscultation.

Je l'écoute, il me confirme ce que je sais déjà. J'attends patiemment la suite, ce qu'il va pouvoir me proposer pour me sortir de mon état sanguinolent. Mais il lui faut d'abord refaire le point sur mon état, sur ce qui à déjà été mis en lumière par les examens radiologiques, ce que la palpation a révélé (la situation s'est détériorée depuis les derniers clichés) et ce qui a été effectué précédemment par ses confrères. Le constat de l'incompétence du dernier chirurgien tombe comme une hache sur mon utérus : croire que l'exérèse d'un polype pouvait stopper les saignements était utopiste au vu de l'état de mon utérus. De plus, jamais les fibromes n'auraient pu être excisés avec la technique employée...

J'ai l'impression qu'il me parle d'un morceau de viande rouge et non d'un des organes qui fait partie de mon intimité, un organe qui aurait pu donner la vie à un enfant, à mon enfant. Dans ses propos, de la technique, rien que de la technique. Ils sont dénués de tout sentiment. Sans doute, une manière de prendre du recul sur la multitude de cas cliniques rencontrés au quotidien afin de ne pas perdre tous ses moyens intellectuels d'analyse et de décision. Surtout, un mode d'action pour ne pas finir complètement meurtri chacune de ses journées passées à côtoyer la maladie et la mort. Aussi nous poursuivons la consultation avec de la technique, rien que de la technique et sans aucune émotion. Tant que le fond me satisfait, qu'il en soit ainsi.

Il entrevoit alors toutes les possibilités que nous offrent les avancées de la chirurgie gynécologique moderne pour me soulager. Il me les expose avec un calme olympien, dans un phrasé aisé, un vocabulaire concis, s'accommodant des pauses de langage pour me permettre d'assimiler le tout, de peser les avantages et les inconvénients de chacune de ses propositions. J'écoute, attentive, pendant que mon cœur se délite. Un dilemme s'offre à moi. Comment choisir entre la peste et le choléra? Je n'ai toutefois aucune autre possibilité.

Une myomectomie, soit l'ablation chirurgicale des fibromes, me permettrait de gagner quelques mois, voire un semestre, un an tout au plus mais rien n'en est moins sûr.

S'il n'est pas avéré que cette intervention conservatoire annihile tout saignement – mais pas avéré du tout du tout – un jour ou l'autre, il faudra procéder à une hystérectomie. Il me précise la définition de ce terme – « C'est l'ablation de l'utérus, dans son entier, col y compris » – à moi, secrétaire médicale de formation. Mais cela, il l'ignorait.

Les ovaires semblent de bonne composition. Si lors de l'intervention, à l'examen à l'œil nu, ils ne lui suscitent aucun doute en faveur d'une quelconque atteinte pathologique, il les laissera en place. Ils pourront fonctionner jusqu'à la ménopause qui surviendra naturellement d'ici quelques années. C'est mieux pour la préservation de la peau, du squelette, du moral... et de la libido! Donc aucun effet secondaire, telles que bouffées de chaleur et prise de poids par exemple, ne seront à appréhender après l'intervention.

Bien entendu, plus question d'envisager une grossesse. Sans utérus, c'est impossible... Mais à 48 ans, est-ce qu'un état gréviste était encore envisageable?

D'un signe de tête, j'acquiesce tout en réfutant sa question insensée. Dans le même élan, je lui déclare refuser sans même un soupçon d'hésitation la myomectomie. Je ne me sens absolument pas prête de vivre plusieurs mois avec cette épée de Damoclès sur mon bas-ventre. Le risque premier: qu'il faille programmer l'intervention en extrême urgence. Avec ma chance, l'urgence absolue tombera en haute saison, en période où j'enfile les contrats professionnels comme d'autres

enfilent des perles... Et puis gagner quelques mois avec un utérus sanguinolent, dans quel but? Encore des litres de sang à perdre. Encore des jours vécus à la lisière de la vie. J'ai déjà perdu trop de mois à vivre dans le sang épanché. Si je ne peux échapper à l'hystérectomie, qu'elle soit exécutée dans les meilleurs délais et passons à autre chose. Je lui ai énoncé toutes mes pensées comme si je m'apprêtais à passer au poteau d'exécution mais sans laisser poindre la moindre émotion. Comme à mon accoutumée.

Inconsciemment, j'ai une brève pensée pour ma gynéco, si effrayée pour l'état de mes ovaires pourtant absolument indemnes à ce jour de toute pathologie mais n'ayant strictement aucune inquiétude par mon utérus qui lui est dans un état fibromateux si avancé que son ablation est programmée séance tenante. J'efface au plus vite de mon esprit son souvenir, son incompetence professionnelle m'ayant fait perdre un temps si précieux. De même pour le précédent chirurgien qui espérait régler mon affaire avec la seule exérèse d'un polype.

De nouveau, me voilà à l'écoute des propos de ce médecin. J'en conviens, il semble très assuré et compétent dans sa spécialité. De plus, il est particulièrement clair et laconique dans l'exposition des faits pour traiter mon cas clinique. Je comprends intellectuellement son propos mais je ne l'entends plus. Je m'effondre intérieurement. Je ne suis pas un cas clinique, je suis une

femme de chair et de sang. Certes, à l'âge de 48 ans, mon horloge biologique ne me permet plus d'envisager de donner la vie mais je ne peux, je ne veux imaginer ce que je redoutais depuis des mois. Et pourtant, je sais au plus profond de moi que je ne peux reculer devant la triste réalité. Je vais devoir accepter l'inconcevable : accepter l'exérèse des organes qui me font femme.

Bien entendu, j'ai déjà été opérée une multitude de fois et m'ont été enlevées amygdales, végétations, appendicite, dents de sagesse et j'en passe. Mais aucun d'eux ne me distinguait des hommes. Est-ce que je serai moins femme sans utérus ? Et quel devenir pour mes ovaires ? Serai-je ménopausée à la suite à cette intervention ? Quid de ma sexualité ; de mes relations avec les hommes ; de mes rapports avec les femmes : futures mamans, mamans, grand-mères, arrière-grand-mères. Pas un mot sur mon moral, mon approche psychologique de l'intervention... Il est chirurgien, il n'est pas psychologue. Certes. Mais ni lui, ni nulle autre personne de son équipe ne m'a, à un moment donné, interrogée sur mon vécu, mon ressenti, mon besoin de mettre des mots sur l'indicible. Jamais.

En Chine, une femme sans enfant est considérée comme une branche morte ; en Inde, comme de la boue ; en Afrique sub-saharienne, pareille à un homme. Serai-je encore une femme sans utérus ? Pour moi-même ? Si je pouvais le lire dans les yeux d'un homme... mais l'homme que je croyais être celui de

ma vie en a choisi une autre. À qui la faute? Lui, Elle ou moi?

Voilà des mois que je ne peux approcher un rayon de puériculture ou de vêtements de maternité sans que mes yeux deviennent instantanément fontaines. Je détourne mon regard des ventres arrondis, des poussettes, des jeux d'enfants. Mes yeux voudraient être aveugles, mes oreilles sourdes. Je suis meurtrie dans mon cœur. Dois-je l'être encore dans mon corps?

J'aurais adoré, au moins une seule fois dans ma vie, faire un test de grossesse, vivre les émotions d'en connaître le résultat. J'aurais adoré porter des vêtements amples. J'aurais adoré ressentir ma poitrine s'affermir. J'aurais adoré les nausées. J'aurais adoré les échographies. J'aurais adoré les douleurs de l'accouchement. J'aurais adoré les nuits blanches à protéger cette petite vie. Tout cela aux côtés de mon âme sœur. Mais mon ventre est resté sans vie. Sans même le début d'une grossesse sans fin.

Rien ne semble transparaitre de mon chaos intérieur puisque, imperturbable, il poursuit ses sombres éclaircissements si explicites. Depuis des mois que perdue mon calvaire, j'ai appris à dissimuler mes sentiments comme mes inimitiés, mes douleurs comme mes souffrances. Je prends une belle inspiration et je récupère le fil de son propos, toujours aussi technique et clair. Dépourvu de la moindre once de sentiment, cela va de soi.

– « L'hystérectomie consiste en l'ablation chirurgicale de l'utérus. Lorsque le col de l'utérus est laissé en place, c'est une hystérectomie subtotale; lorsqu'il est soustrait, une hystérectomie totale.

Différentes voies d'abord sont possibles :

. Hystérectomie par voie abdominale: ouverture de l'abdomen par une incision soit horizontale, soit verticale infra-ombilicale.

. Hystérectomie vaginale: par les voies naturelles, sans incision de la paroi abdominale.

. Hystérectomie par laparoscopie: quatre à cinq incisions infra centimétriques au niveau de l'ombilic et du pubis.

– Sans hésitation, par voie naturelle.

– Pourquoi?

– Aucune cicatrice visible ne me rappellera chaque jour de ma vie cette épreuve à laquelle je ne peux échapper. Pour aussi ne devoir en expliquer l'origine à personne qui pourrait l'entrevoir à la piscine, sur une plage... ou dans l'intimité. »

Me voilà a priori rassurée: elle sera possible puisque je n'ai jamais eu aucune intervention à ce niveau... Une infime aubaine dans ces temps barbares que je traverse en solitaire... Aïe, il met un petit bémol à son propos:

– « Je ne peux m'engager totalement à pouvoir faire une intervention par les voies naturelles. Pour pouvoir emprunter cette voie d'abord chirurgicale, l'utérus doit bouger aisément et ne pas être de taille trop volumineuse. »

Je développe mon désir pour une intervention sans

cicatrice visible sur la peau... J'insiste... J'implore...

– « Je vous promets de faire au mieux si votre anatomie me le permet. Mais sachez qu'au cours de l'intervention, la voie d'abord chirurgicale peut être modifiée en fonction des constatations faites de visu. La voie abdominale peut parfois s'avérer nécessaire. Et là, pas question de vous réveiller pour vous demander votre avis, me dit-il avec un bref sourire qui me réchauffe brièvement le cœur. Néanmoins, promis, je ferai le maximum pour vous opérer par les voies naturelles. »

Il m'a entendu mais reste ferme sur ses contingences professionnelles : le déroulé prévu antérieurement peut être modifié au cours de l'intervention chirurgicale. Je le concède, comme le risque zéro n'existe pas en médecine, la voie d'abord chirurgicale varie selon de nombreux facteurs indépendants de la volonté du praticien.

Suivent diverses questions pratiques. En fait, elles ont bien peu d'importance au vu du geste envisagé. Je les pose néanmoins pour m'accorder une pause psychique, un temps nécessaire pour me permettre de mieux encaisser le coup suivant. Car j'imagine que je ne suis pas arrivée au bout de mon épreuve. J'en suis certaine : un nouveau se prépare et il me faudra l'esquiver au mieux. Je pourrai m'écrouler moralement lorsque je serai seule, de retour dans mon repaire, face-à-face avec moi-même. Pour le second coup à encaisser, j'ai besoin de quelques minutes en sus pour me permettre de ne rien laisser deviner. Se montrer plus forte que je le suis et cela en toutes circonstances.

Absolument rien. Comme ce dimanche d'été 2006, sur les bords de la Seine. Paris Plage. Parisiens et touristes se prélassent, se baladent, bronzent, jouent, rient. Ils sont heureux. Avec un ami, j'y passe l'après-midi. Il m'a gentiment proposé de me changer les idées, de profiter du soleil...

Ces dernières semaines, l'homme pour lequel mon cœur bat s'éloigne de moi. Je n'en comprends pas les raisons. Il y avait bien eu des signes avant-coureurs : un cheveu long brun (alors que mes cheveux poivre et sel sont courts) – un cheveu de sa fille, a-t-il prétendu – dans sa salle de bains, des week-ends sans rendez-vous en restant injoignable par téléphone alors que ses enfants étaient en garde chez leur mère... L'amour m'a rendue aveugle, sourde, muette et complètement incrédule.

Et puis, il y a eu ce dîner lors duquel je lui ai présenté un de mes amis au don de médiumnité exceptionnel. Un regard, un long silence et patatras, il lui déballe les grands pans de son existence. Un nouveau long silence et petit supplément offert pour la route :

– « Tu as deux enfants... Non, trois. Oui, trois. Pas encore, mais trois. »

Il acquiesce.

– « Tu es incroyable. Oui, j'ai deux enfants et bientôt un troisième... »

Petit rire en cape. Son regard me fuit. Je ne réagis pas. Mes oreilles ont bien entendu ces mots simples – « bientôt un troisième... » – mais mon esprit les a gommés de ma mémoire vive à l'instant même où ils ont été prononcés. Tous deux discutent. Il demande des compléments d'informations sur son avenir professionnel, l'autre répond. Moi, je suis là sans y être. Je ne sais plus si j'existe. Mon cœur bat en accéléré mais mon cerveau s'est mis en *stand by*. Il pourrait déflager. Pourquoi ne pas avoir eu envie de comprendre la dissimulation, d'intégrer l'enfant à naître, d'hurler ma souffrance... et de le quitter séance tenante. Comment vivre sans Lui ?

Ce fameux dimanche d'août 2006, mon ami veut que je prenne un peu l'air. Il faut dire que mon discours est en boucle depuis des jours. Nous sommes sur les quais de la Seine. Paris Plage est en liesse. Le soleil est magnifique. Musiciens, mimes et comédiens font leur numéro. Aucun ne me sort de mon mal être alors que je suis fan des spectacles de rue.

Pourquoi n'ai-je aucune nouvelle de Lui ? Il ne prend plus aucun de mes appels. Il ne répond à aucun de mes messages laissés sur son répondeur ou à son secrétariat. Je sais que notre relation est en pente douce. Je sais que notre amour va bientôt se fracasser sur les rocs de la réalité. Le couperet va tomber, dans quelques minutes

ou dans quelques jours. Le couperet va s'abattre et va m'ouvrir les yeux car mon cerveau dénie ce que mes oreilles ont entendu voici deux ou trois semaines lors de cet échange.

Mon ami est mal à l'aise. Je sais qu'il sait. Il me promet que non. Je ne le crois pas. Il me dit qu'il a un coup de fil à passer. C'est important, cela ne peut attendre. Il s'éloigne: que veut-il me cacher? Il parle doucement, ce n'est pas son habitude. Mon ouïe extrêmement fine entend. Il l'a appelé, Lui. Il a décroché alors qu'il refuse de le faire lorsque mon prénom s'affiche sur l'écran de son téléphone portable. L'échange est bref. Mon ami revient vers moi. Une phrase lui échappe aussi laconique qu'incompréhensible:

– « C'est bien. Il va assumer. »

Il me manquait plusieurs éléments pour en comprendre le sens. Aussi, je lui demande des éclaircissements. Il ne peut pas, ces mots lui ont échappé. Virage sec de la conversation. J'insiste. Je sais que le sujet autour duquel ils ont échangé me concerne. C'est mon intime conviction. Aussi, j'ai le droit de savoir. Il s'éloigne de moi, il veut m'échapper. Il ne peut pas m'avouer l'inénarrable. Je le somme de me dire la vérité. Encore et encore. La vérité, rien que la vérité. Je veux entendre la vérité de sa bouche. Il perçoit mon malaise. Il comprend. Mais ce n'est pas à lui de me dire ce qui se passe... Sa cuirasse s'endommage, il se décompose. Je m'infiltrer dans la brèche. Il ne tarde pas à me balancer sans aucune précaution de langage :

– « Il va avoir un enfant. Il va le reconnaître et verser une pension à sa mère. Il assume, c'est bien... Il réagit bien. »

Des mots encore sortent de sa bouche. Je ne les entends pas. Mon esprit est figé. J'encaisse. Stoïque. Majestueuse. Pas une larme.

Après quelques minutes de silence, sans doute bien plus :

– « Te rends-tu compte de ce que tu viens de me dire ? Tu te rappelles qui je suis pour Lui ? Un enfant avec une autre que moi... »

Il est maladroit. Il ne sait pas comment sortir de ce mauvais pas. Ce n'était pas à lui de me révéler l'abrupte vérité... Je veux rentrer, je vais prendre le métro. Il veut me raccompagner en voiture. Je refuse, il insiste. J'accepte histoire de me retrouver seule à mon domicile au plus tôt. Sur le chemin, des mots, encore et encore. Aucune parole ne vient à mon esprit pour lui répondre quoi que ce soit. Il faut que je me retrouve, seule, pour crier ma douleur. Pour hurler mon cœur écorché, écartelé, lacéré. Comme une bête blessée.

Enfin, mon immeuble. Il veut rester avec moi. Je décline sa compagnie, j'ai besoin d'être seule. Avant de descendre de sa voiture, il me demande de ne jamais Lui avouer qui m'a révélé l'enfant à naître. J'évite toute réponse en refermant derrière moi précipitamment la porte de son véhicule.

Bouton de l'ascenseur. Attente. Seule dans la cabine. Mon image opaque dans le miroir. Huitième étage. La

clef tourne dans la serrure. La porte s'ouvre sur mon antre. Mon sac tombe au sol. Mon corps s'écroule dans mon fauteuil.

Je reste là, immobile, muette, sans vie, un temps. Infini ou non, comment savoir? Le temps s'est arrêté pour moi. J'ai mal. Au cœur. À la tête. À l'âme. À ma vie. Aux tripes. Je comprends tout. Je comprends ses absences. Je comprends ses silences. Je comprends les incohérences de ses paroles. Je comprends le chaos de ses attitudes. Je déroule des soirées entrecoupées de SMS inopportuns. Je me remémore des appels téléphoniques nocturnes. Et puis, le cri. Le cri du tréfonds. Le cœur qui jaillit. Les larmes et les pleurs qui surgissent.

Mon cœur explose. Je ne peux respecter la supplique de mon ami. Je l'appelle. Je ne peux taire ma douleur. Je dois lui révéler que je sais, lui crier le mal qu'il me fait... Extérioriser. Il décroche. Ma voix hurle des mots, vocifère une ou deux phrases. Il ne veut pas m'entendre. Il raccroche, il me fuit, une fois encore.

Plus tard, j'apprendrai qu'un de nos amis communs lui avait conseillé de m'avouer l'insensé. Il réfutera son conseil par un argument imparable :

- « Si Isabelle l'apprend, je la perds.
- Mais si tu ne lui dis rien, elle l'apprendra un jour et tu la perdras à jamais. »

Il choisira de se taire. Et il me perdra comme je me suis perdue dans les remous de ses inconstances et de ses mensonges.

Notre rencontre me semble si loin. Le coup de foudre était mien, unilatéral. Il voulait une histoire d'un soir, je pressentais une histoire au plus long terme. Aussi, j'ai volontairement patienté pour chercher à mieux le séduire. Neuf mois après, ses prémices débiteront. Neuf mois, le temps de porter un enfant.

Pour nous, un enfant dans le ventre d'une autre.

Domage, j'aimais lorsqu'il disait "nous". Tout un programme.

Baisser de rideau. La représentation n'aura pas lieu.

Comment la vie peut-elle continuer après ça? Les matins succèdent aux nuits. Le Soleil comme les étoiles brillent. Les oiseaux chantent... Et mon cœur bat.

À se demander pourquoi?

Tout est comme avant mais je ne suis plus la même. Jamais plus, je ne redeviendrai celle que j'étais.

Le sang a déjà coulé hors de moi. Par intermittence. Parfois en abondance. Bientôt les flots quasi continus viendront. Sans cause commune avec l'enfant d'une autre? Qui sait?...

Pour m'aménager ces quelques minutes nécessaires pour souffler psychiquement, je pose au chirurgien des questions banales liées au temps... Le temps qui passe. Ses épreuves et ses larmes. Son sang et son amertume.

– « Quel est le temps de l'intervention ?

– Une à trois heures selon la technique employée.

– Quel temps d'hospitalisation est à prévoir ?

– Trois à dix jours. Une fois encore : selon la technique employée. »

En somme, je n'en saurai pas plus avant le fatidique passage au bloc opératoire. Pour répondre à toutes mes éventuelles autres questions, il me remet une documentation. Il m'invite à en prendre connaissance et reste à ma disposition pour tout complément d'information.

Nous feuilletons nos plannings respectifs. Il me propose le 15 octobre, je ne suis pas disponible avant le 20 décembre 2008. J'ai des contrats à assurer, impossible de les annuler, de les reporter ou de les confier à d'autres conférenciers. Ma spécialité est trop pointue pour ce faire. Les villes de plusieurs régions défilent au

fil des pages de mon agenda : Aix-en-Provence, Nice, Avignon, Marseille, Soissons, Marseille, Avignon, Rouen, Lille, etc., etc., etc. Avec des retours obligés sur Paris pour chacune d'entre elles. Sans compter plusieurs séjours renouvelés dans la plupart de ces municipalités. Suivra la "trêve des confiseurs" jusqu'au 10 janvier 2009 environ.

Pour le chirurgien, le jeudi 18 décembre sera le dernier carat. Il me précise que pendant les fêtes de fin d'année, le service n'assurera aucune intervention chirurgicale programmée, seulement les urgences. Il me demande de penser à moi avant tout, mon état de santé ne me permet pas de reporter l'intervention à deux mois. Je lui réplique :

– « Impossible, financièrement. Si je ne travaille pas, mes indemnités reversées par la Sécurité sociale seront maigres. Sans compter le risque de perdre des prestataires pour l'avenir. Je ne peux pas me le permettre. »

C'est le dur tribut à verser lorsqu'on n'a pas le statut de salariée. Aussi, je dois patienter, que cela me convienne ou non, jusqu'à la mi-décembre 2008 pour cette opération que je redoute, à laquelle j'aurais tant voulu pouvoir échapper et non pas seulement reporter à deux mois. Bien obligé, il me note pour le 18 décembre 2008. De mon côté, je m'arrangerai avec le dernier contrat qui n'est pas encore signé.

Après quelques mots d'usage, il me rapproche de sa secrétaire pour les démarches administratives, les rendez-vous à prendre et les informations pratiques. Sur-tout, il insiste, les yeux dans les yeux : que je revienne

vers lui au plus tôt pour me faire opérer sans délai. Poignée de mains. Dehors : le froid, les larmes, le sang, la traversée de l'hôpital...

Maman m'a demandé de la tenir informée dès ma sortie de consultation. Je m'exécute. Sans aucun ménagement, je lui déballe les conclusions de mon rendez-vous.

– « Je n'ai pas le choix. »

Elle aurait voulu entendre que l'on pouvait me soigner en prenant un traitement quelconque par voie buccale...

– « J'ai dépassé depuis bien longtemps le stade de traitement médicamenteux. »

Elle insiste. Une nouvelle intervention chirurgicale en moins de six mois, c'est trop lourd à supporter pour un corps déjà si fatigué... Et puis, l'ablation de l'utérus pour une femme ce n'est pas sans conséquence physique et morale...

Il m'aurait fallu la reconforter mais je ne trouve pas les mots, trop éprouvée par le cataclysme auquel je dois faire face. J'ai conscience que le chemin sera rude jusqu'à l'épreuve à braver de front. Je ravale mes larmes, elle ne doit pas m'entendre craquer. Elle me passe une de mes nièces, des gentilles paroles échangées, elle est bien trop jeune pour réaliser mon drame. Maman reprend l'appareil, me propose de passer à la maison...

– « Non, c'est gentil mais j'ai besoin de marcher, de prendre l'air... J'ai envie d'aller m'offrir un cadeau....

Quoi? Je ne sais pas. J'ai envie de me faire une surprise! »

Elle m'encourage dans ce sens, de me faire plaisir, d'avoir aussi du courage, beaucoup de courage. Une règle de la *Michna* me traverse l'esprit que je féminise à vue: "Là où il n'y a pas de femmes, efforce-toi d'être une femme." Alors je vais être une femme, robuste, face à l'épreuve envoyée par le divin ou par la destinée. Peu importe. D'où qu'elle vienne, l'affliction est effroyable. Et je vais la vivre seule. On reste toujours seule face à l'épreuve, que l'on soit entourée ou non. Mais ce n'est pas le plus rude: si je ne la traverse pas avec succès, je mourrai d'ici peu.

À peine 18 h, la nuit commence à poindre. Dans mon existence, elle est déjà sombre. Je reprends le métro pour me rendre dans ma boutique favorite. Je n'ai vraiment pas la forme pour faire les magasins pendant des heures. Mon choix se porte sur des gants et un béret en laine pour me protéger de cette température glaciale qui me transperce les chairs. L'ensemble est de couleur marron – sombre comme mon cœur, mon avenir, ma lignée – mais parsemé d'une multitude de brillants pour qu'étincelle de nouveau de mille éclats mon existence.

Dès le lendemain, aux aurores, je prendrai un train, je parlerai devant le public d'un jour, je dormirai dans une chambre d'hôtel. Je saignerai, je me changerai et je prendrai mille précautions pour ne pas laisser de traces

de sang derrière moi. Il en sera ainsi pendant les semaines et les mois qui me séparent du 16 décembre 2008, veille de mon hospitalisation.

Livrées en vrac, sans ordre ni saison, voici les villes que j'ai parcourues à plusieurs reprises pendant la seule année 2008. Pour ne froisser aucune municipalité, j'opte pour l'ordre alphabétique. Je commence. Aix-en-Provence. Angers. Argenteuil. Armentières. Aulnay-sous-Bois. Avignon. Besançon. Bouffémont. Corbeil-Essonnes. Coulommiers... Je continue. Je sais, cette liste ne semble pas avoir de fin tout comme les kilomètres parcourus sur les rails de France. Étampes. Lille. Marseille. Nice. Paris. Puteaux. Rouen. Saint-Denis-la-Plaine. Sevrans... On va conclure, ne vous impatientez pas. Très souvent, en une année, je parcours plus de la moitié du tour de la Terre en train, preuve avancée par les chiffres communiqués comme un trophée par la SNCF, c'est une des délicates attentions offertes pour les porteurs de la carte Voyageur Club Plus... Soissons. Suresnes. Valence. Villejuif... Oups! J'ai dû omettre quelques communes. Désolée, ma mémoire s'effrite.

Pour compenser, voici quelques précisions: dans l'année, je suis allée trois à quatre fois à Armentières,

Aulnay-sous-Bois, Avignon, Bouffémont, Corbeil-Essonnes, Coulommiers, Étampes, Puteaux, Rouen, Sevran, Soissons, Villejuif. Sans oublier au moins six fois à Lille, Marseille, Nice. Quant aux gares parisiennes, j'y suis repassée systématiquement quasiment dans l'une d'elles tous les vendredis soir, tard dans la nuit, pour atteindre ma ville de résidence principale d'alors, Créteil (station Créteil-Préfecture, terminus à l'époque de la ligne 8), pour mieux en repartir dès le dimanche après-midi pour une autre ville de province, une autre gare, une autre chambre d'hôtel, une autre salle de formation ou de conférence... et d'autres toilettes publiques pour renouveler mes changes.

Comme je ne suis ni maillot jaune, ni maillot à pois, ni maillot rose, j'ai fait le tour de France une multitude de fois au cours de ma carrière sur les rails mais sans jamais prendre le chemin le plus court. Comme j'ai le statut de multi-employeurs pour les services fiscaux, mes contrats se suivent sans aucune logique logistique. Aussi, je parcours chaque année depuis 1996, nos belles régions de long en large, parfois en triangle, le plus souvent en zigzag, et ordinairement d'un opposé à l'autre sans oublier de mentionner les passages obligés par la capitale avec un changement de gare pour prendre un nouveau train.

Généralement, je n'interviens pas en centre-ville. Après le train, à moi les métros, les trams, les bus, les cars. Lorsque aucun transport en commun n'existe, et

seulement dans ce cas, les taxis me sont autorisés. Tout cela ne fait qu'augmenter les temps de trajet et les attentes comme les probabilités de devoir faire face à des incidents sur les voies, les matériels ou les personnes qui là encore rallonge de quart d'heure à plusieurs heures le moindre déplacement. Bref, des galères à foison avec le stress en prime ! Il me faut toujours arriver à l'heure quoi qu'il arrive, fraîche et au top, ne disposant d'aucun mode de rattrapage. C'est tel jour et à telle heure que je dois intervenir, ni avant, ni après. Et je me dois d'être au mieux de ma forme pour conquérir l'auditoire du jour pour que d'autres contrats suivent. La majorité de mon planning se remplit depuis des années par le bouche-à-oreilles. Aussi, je ne dois jamais ni décevoir, ni être absente. Et cela quelles que soient les contingences de ma vie privée et de mon état de santé. Quant à mon humeur, elle n'a jamais le droit de cité. J'apprécie mon indépendance professionnelle mais je la paie chère. Très chère.

Certains s'émerveillent tant devant la vie de saltimbanque que je mène qu'ils aimeraient en faire autant. Ils s'imaginent que tous mes séjours en province sont consacrés au tourisme, à visiter, se balader, aller au restaurant, des chambres d'hôtel de palace, des petits-déjeuners en terrasse... Désolée de les décevoir : mes déplacements professionnels ne me laissent guère le loisir de découvrir d'autres lieux que les gares, les hôtels et les hôpitaux où j'exerce.

Le plus souvent, dans les hôtels, je suis la seule femme non accompagnée. Je m'en rends compte aisément dans les salles des petits-déjeuners. Aucune femme seule. Aux différentes tables, soient des hommes seuls, soient des hommes en groupe, soient des hommes et des femmes en couple ou entre collaborateurs. Entre collègues, ils partagent déplacements, repas, préparations d'intervention, débriefings, etc. Moi, je fais tout toute seule, comme une grande, alors que j'apprécie pourtant la convivialité.

Depuis des années, j'esquive les restaurants en solitaire préférant acheter dans une épicerie de quoi grignoter devant la télé de ma chambre d'hôtel ou l'écran de mon ordinateur. Des repas toujours froids, en hiver comme au printemps, midi et soir. Dans ma valise, une bouilloire, un bol, des couverts, de la tisane, du café lyophilisé, et bien d'autres choses. Et puis mes indemnités de déplacement ne me permettent pas le plus souvent de me nourrir de manière équilibrée à la table d'un restaurant. À 25 euros le plat de poisson, qui peut se le permettre ? Pas moi. Aussi, si c'est pour se nourrir de pizzas et de sandwiches et de frites, je préfère manger mes salades, mes poissons en conserve ou fumés, mes fruits et légumes, mes yaourts, mes petits pains, etc. en tête-à-tête avec un écran. C'est bien plus équilibré et dans les limites du budget qui m'est alloué.

Bien entendu, de temps à autre, je me balade une heure ou deux, lorsque mes disponibilités me le per-

mettent (avant une conférence ou dans l'attente d'un train) et que je me trouve dans un centre-ville. Combien de fois me suis-je retrouvée en pleine campagne, loin de tout, sans wifi, sans trottoir et sans aucun transport? Alors, impossible de visiter un musée, une exposition, un lieu d'exception. Et musarder seule en pleine campagne, par grand froid ou grand vent, très peu pour moi.

Et parfois même pas une épicerie ou une boulangerie à moins de deux kilomètres, fermées les dimanches et lundis! Régulièrement, j'arrive le dimanche après-midi sur mon lieu d'exercice du début de semaine. Aussi, j'ai pris l'habitude d'emporter avec moi de quoi m'hydrater et me nourrir. Cela m'a été très salutaire bien des fois. De même pour mes trajets en train. De nombreuses fois, le bar était fermé sans crier gare ou ne disposait pas de ce que je désirais. Sans compter, les accidents ferroviaires qui charrient des retards de plusieurs heures. Avoir la faim au ventre ne permet pas de patienter dans les meilleures conditions. Il est vrai, la SNCF vous offre un plateau-repas et de l'eau... à l'arrivée et non pendant votre très longue attente.

J'ai aussi toujours avec moi des stocks de lecture d'avance! Là aussi, franchement très utile. Particulièrement en cas de pannes techniques diverses, les grèves, les attaques de sangliers, les suicidés, les promenades sur les rails de personnes désocialisées... Et sur papier la lecture, svp, parce que les TGV sans prise électrique ou pas en état de marche, cela n'arrive pas qu'aux autres.

Bref, on n'est jamais mieux servi que par soi même et une personne avertie en vaut deux. Aussi, tout prévoir même ce qui est imprévisible est le meilleur des atouts pour ceux qui passent le plus strict de leur temps en déplacement et en solitaire.

Je reviens parfois dans une ville, le temps d'un week-end, pour la découvrir. Ainsi, j'ai pu apprécier mille merveilles architecturales et artistiques du patrimoine français.

. Le Mans : le centre-ville médiéval est magnifique comme l'étonnant espace égyptien du musée de Tessé...

. Marseille: Notre-Dame-de-la-Garde, Vieux-Port, palais du Pharo, musée de la Charité...

. Nice: la Promenade des Anglais mais aussi ses musées dévolus à Matisse, Chagall, les peintres naïfs, les arts asiatiques...

. Bordeaux: Place de la Bourse, Grand Théâtre, Port de la Lune...

. Roubaix: musée La Piscine, le Parc Barbieux, le patrimoine industriel et ses belles bâtisses...

Mais aussi Lille, Beauvais, Rouen, Dijon, Avignon, Toulouse... Que de belles villes visitées.

C'était avant, lorsque j'avais la forme d'additionner des kilomètres à pied pour le plaisir de la marche et la curiosité de la découverte. Cela me semble si loin. Quatorze mois tout au plus.

Dès le lendemain de ma consultation avec le chirurgien, je prendrai un train aux aurores, je parlerai devant le public d'un jour, je dormirai dans une chambre d'hôtel. Et il en sera ainsi pendant des semaines et des mois, jusqu'au 16 décembre 2008, veille de mon hospitalisation.

Ces deux longs mois vont me sembler interminables, leur terme inaccessible. Pendant des jours et des semaines, je séjourne dans les toilettes des trains, multipliant les changes intimes comme les germes infectieux. Je perds un à deux litres de sang par jour, avec son fer, son magnésium et tous ses nutriments nécessaires à la santé. Certains diront : – « C'est impossible! ». Qui mieux que moi peut en mesurer la quantité? Serviettes et tampons pèsent lourd dans les sacs plastique que je sème au fil de mes déplacements, tel le Petit Poucet et ses cailloux dans la forêt. Les petits sacs offerts gracieusement dans les toilettes publiques sont de dimensions tout simplement ridicules pour m'être utiles. Aussi j'ai toujours avec moi des sacs pour la congélation des aliments (format moyen) ou des sacs récupérés suite à

mes achats de fruits et légumes dans les marchés ou les supermarchés. Pour les uns et pour les autres, j'ai l'impression sans cesse d'en renouveler les stocks. Comme les tampons et les serviettes hygiéniques... À quand la fin de ce cauchemar éveillé?

Un froid glacial me transperce le corps jusqu'à ses extrémités et je pleure sans même y prêter attention tant il en est ainsi depuis des mois quasi en continu. C'est la faute aux hormones en quantité XXL. Mes yeux et mes joues sont rougies par l'eau salée. Et je souffre.

Une douleur continue me transperce les entrailles de nuit comme de jour. Une masse grossit dans mon bas-ventre, à droite. Au fil des semaines, impossible de me coucher ni sur le côté droit, ni sur le côté gauche. Sans oublier les autres masses, plus petites, qui croissent elles aussi. Certaines ont la taille d'une bille, d'autres d'une balle de ping-pong ou de tennis laissant la primeur à celle qui veut se faire aussi grosse qu'un joli pamplemousse! Et dire qu'un utérus de taille normale ne dépasse pas la taille d'une clémentine.

Douleur de femme. Douleur qui ne donne pas la vie mais qui la reprend. Toutes ces masses fibromateuses distendent mon utérus. Elles compriment tant ma vessie que l'envie d'uriner ne me quitte jamais, de nuit comme de jour. Sur tous mes trajets, à pied, en voiture

ou en transports en commun, deux arrêts obligatoires
– pauses pipi! –, voire bien plus pour le fun.

Dans quelques semaines, surviendra le terme de
mon calvaire.

Septembre 2006

Des nouvelles de Lui? Je n'en ai plus. Je n'en veux plus. Je ne peux plus ni le lire, ni l'entendre. Aussi, je l'ai bloqué de mes contacts sur mon Smartphone depuis qu'il a osé me joindre, voici quelques jours, après deux mois de silence absolu depuis ce sordide dimanche pour... C'est à peine croyable et pourtant véridique! Il voulait absolument partager avec moi sa joie d'être l'heureux père d'un petit garçon.

Je tombe raide sur mon canapé. Abasourdie. Médusée. Qu'il ose me téléphoner pour me faire part de la naissance de l'enfant qui nous a séparés, je n'en revenais pas. Je n'en reviens toujours pas. Je ne dis rien. Que pouvais-je exprimer? Les mots me manquent. Quels vocables pourraient s'opposer à la malfaisance d'un homme? Mon corps tremble de rage...

Il poursuit, me révélant comment les heureux parents ont fait leur choix sur ce nom de baptême et pas un autre... J'en reste muette de stupéfaction. J'aurais

préféré être sourde que d'entendre cela comme tout ce qui peut le concerner de proche ou de loin.

Il prolonge son débit formel sans aucun état d'âme, me décrivant ce petit être sans faire l'économie du moindre détail : ses mains, ses pieds, son petit nez... Tout y passe sans oublier les indispensables mesures de sa taille et de son poids ; les teintes de ses cheveux et de ses yeux.

Avec une hargne sans égale, je le somme de se taire illico, de cesser de suite cette litanie descriptive sans fin qui me torture les entrailles. Je vais éructer mon dernier repas et ma haine.

Il ne saisit pas que je ne veuille pas l'entendre ! ? Que je ne puisse pas partager sa joie d'être à nouveau père ! ? ...

– « C'est vrai, tu n'es pas maman ! Tu ne sais pas ce que c'est que de mettre au monde un enfant... Tu ne peux pas comprendre le plaisir immense de raconter... »

C'est un cauchemar, assurément. Je vais me réveiller. Je vais ouvrir les yeux... Je vais ouvrir les yeux pour que cela cesse instantanément.

Mais comment ai-je pu aimer cet homme complètement inepte à tout sentiment à mon égard ? Même pas un brin de compassion... Il a dû perdre la raison. Il a un peu trop arrosé l'heureux évènement pour se conduire de la sorte... Il ne peut pas en être autrement. Il ne semble même pas se rendre compte que ses paroles rouvrent plus grande la plaie béante de mon cœur

qui n'avait pas encore cicatrisé... Mais je ne dors pas. J'entends bien ce flot de paroles qui vient se fracasser sur moi comme des vagues à chacune de mes inspirations.

À présent, il me décrit les moindres difficultés rencontrées par la jeune maman lors de l'accouchement... Mais qui perd la raison, Lui ou moi? Le pire scénariste d'un téléfilm n'aurait pu oser imaginer une telle scène! Je vais me réveiller. Cela ne peut être qu'un mauvais rêve. Je vais me réveiller, assurément... Il faut que j'ouvre les yeux et que je ferme les oreilles.

Ne cessant de se repaître de son orgueil de père d'avoir un fils, des pulsions de meurtre me traversent l'esprit à son égard.

– « Un deuxième fils », répète-t-il, fier comme un paon.

À l'aide!... Que puis-je faire? Aucune de mes requêtes ne trouve grâce à ses yeux. Ses paroles se déversent sur mon cœur avec effroi. Toujours plus claquantes, toujours plus injurieuses, toujours plus cinglantes. Il faut que cela cesse. Il faut que le présent se fige. Mon cœur bat à trois cents pulsations à la minute. Dans mes poumons, aucun atome d'oxygène ne pénètre. Je vais être asphyxiée par ce flot verbal machiavélique. Il ne peut qu'avoir perdu la raison, il est en plein délire, il ne peut en être autrement... Je lui trouve encore des excuses, n'est-ce pas là encore un bref relent d'amour envers Lui?

J'éloigne mon téléphone de mon oreille, je me lève, je marche de long en large dans mon salon, je m'assois sur un fauteuil, je me relève... Je ne peux rester en place. Je vais, je viens pour me prouver que je ne cauchemarde pas. Hélas, je suis bien éveillée. J'entends parfaitement tous ses mots, un à un, dans un phrasé assurément impeccable. C'est indicible. Il est sobre, c'est certain. Il est parfaitement conscient de ce qu'il me dit. C'est horrible. Je ne souhaite pas à ma pire ennemie de vivre une situation pareille... Et tous ces détails. Ils sont incalculables... Comment ose-t-il? Il a perdu la tête. Il n'y a pas d'autre vue possible... Qu'il garde le silence!... Non, il persiste. Il est complètement aliéné. Il faut le bâillonner séance tenante sinon c'est moi qui vais perdre le peu de raison qu'il me reste. Je hurle. Je hurle pour que ce déversement oral de poison cesse. Il faut qu'il cesse. Immédiatement. Il faut qu'il cesse mais, lui, il poursuit sa litanie, invariablement... Les difficultés financières auxquelles il va être confronté pour élever trois enfants... C'est un cauchemar. Je vais me réveiller...

Mais je ne dors pas. Chacun de ses mots sont des coups de poignard en plein cœur. C'est insupportable. C'est inhumain. Il est ignoble. Mais qu'il cesse, qu'il se taise, je n'en peux plus. C'est trop cruel. C'est trop pour moi, c'est trop pour n'importe qui. Je n'en peux plus, je ne me contiens plus, je hurle. JE HURLE. Je hurle d'une douleur primaire. Je hurle et... dans un calme olympien, il me fait part de son incompréhen-

sion face à mon attitude... Que tout un chacun est amené à se réjouir du bonheur d'autrui... Mais il est vrai qu'il a toujours pensé que « je n'avais vraiment aucun sentiment maternel »!! Je rugis mon exaspération qui est à son apogée. Je vais le tuer. Je vais l'exécuter. Par chance pour Lui (et pour moi), je ne l'ai pas sous mes mains car je crois que je l'aurais volontiers étranglé pour qu'il se taise, enfin.

Je vacille. Je chancèle. Je bascule dans un fauteuil tout en balançant mon téléphone à travers la pièce. Et puis c'est le *black out*. Le trou noir. Noir dans mon cœur. Noir dans ma tête. Noir dans ma raison. Noir dans ma vie.

Combien de temps suis-je restée inerte, écroulée dans ce fauteuil? Nul ne le sait. Des heures, sans doute. Je resterai à jamais cassée par son coup de poignard reçu en plein cœur...

Après cette abominable fin de journée, le sang se déversera abondamment de mon intimité. Par intermittence au fil des jours. Puis en quasi continu pendant des semaines. Puis en permanence depuis des mois. Tel un accouchement... Sans fin.

Par la suite, beaucoup me soutiendront que mon inconscient a fabriqué tous mes fibromes pour m'empêcher d'accéder à mon tour à la maternité – « C'est psychosomatique! ». Ce serait la réponse de ma psyché sur mon corps à l'abjecte situation que j'avais vécue...

Selon eux, je serais à la fois sa victime et mon bourreau.

Très souvent, je choisis de laisser parler sans prendre la peine de répondre lorsque je me trouve devant des personnalités aux propos déconcertants mais assurées de leur bien-fondé. Comme l'œuf dur sur la table de deuil dans le judaïsme symbolise le cœur de l'Homme qui doit s'endurcir au fil des épreuves de la vie, mon cœur s'est solidifié au fil des tristes afflictions de mes vicissitudes sentimentales. Et ma bouche a appris à se taire.

Quelques mois après les premiers cris de son fils, parallèlement à mes conférences et mes sessions de formation dans quasiment toutes les régions de notre si beau et si grand pays, j'enfile sans faiblir, les uns après les autres, passages à la télévision, émissions de radio, interviews à foison. Campagne de presse oblige pour la publication de mon dernier ouvrage : *Vivre en couple mixte. Quand les religions s'emmêlent...*⁷.

Je parle avec une indolence assumée de religions et de cultures qui s'emmêlent, d'hommes et de femmes qui bravent leur famille et leurs interdits pour s'aimer au grand jour, de leurs enfants à naître, à nommer, à chérir, à élever...

J'ai répondu aux questions et commenter les témoignages avec une forme primitive de résilience. Les traits de mon visage n'ont rien dévoilé des désarrois de ma vie intime du moment. Ce livre fut l'un de mes

⁷ Presses de la Renaissance. Disponible actuellement aux Éditions L'Harmattan.

plus grands succès presse tel un mauvais coup du sort se plaisant à l'envi de m'entendre parler d'amour et des bonheurs de l'enfantement, moi qui étais tout simplement dévastée.

Je travaille donc je suis. Travailler jusqu'à l'harassement pour ne pas raisonner. Travailler jusqu'à l'abrutissement pour se sauver par soi-même. Sans jamais rien laisser paraître. Ni aux journalistes. Ni à la famille. Ni aux amis. Ni aux auditoires d'un jour. Ne se confier à personne pour ne pas avoir à raconter, expliquer, se souvenir, revivre l'horreur du moment qui n'en finit plus de m'anéantir intérieurement. Pas un soupçon de mon état à quiconque. Discuter de choses et d'autres du quotidien, s'abrutir de travail pour ne pas réaliser l'ineffable, voilà mes remèdes. À respecter à l'infini en surdosage constant pour ne pas flancher, pour ne pas succomber à l'ineffable. Et fuir tout ce qui touche de près ou de loin à un enfant ou à un rayon de maternité.

Des nouvelles de Lui? Je n'en ai plus. Mon téléphone portable me protège, il est mon bouclier de toute communication avec Lui. Je ne veux plus jamais entendre sa voix. Je refuse de lire le moindre de ses messages. J'ai bloqué son numéro de téléphone et son adresse email. De même sur tous mes comptes des réseaux sociaux.

Plus d'appel téléphonique. Plus de message audio. Plus de SMS. Plus d'email...

Plus rien de Lui. J'ai fait un sac de tous ses cadeaux comme de tous mes vêtements où il a posé ses mains et

ses yeux. Le tout a fini dans le collecteur de la Croix-Rouge. Qu'ils profitent à d'autres femmes.

À jamais, ma mémoire se souviendra de cette scène infamante.

Quant à pardonner... Un jour, peut-être.

Mes premières règles apparurent fin février 1972. Quatre mois après, je célébrais mes 12 ans. Combien de cycles menstruels ovulatoires depuis ce jour ? Pourquoi les compter?... Jamais je n'aurai imaginé rester célibataire et sans enfant. À l'ombre de la cinquantaine, j'ai eu le temps de m'y habituer. Un peu mieux chaque jour. Comme celle qui réapprend à se nourrir après des mois, voire après des années de manque, jour après jour, j'ai apprivoisé mon existence telle qu'elle m'a été offerte avec mes coups de cœur non partagés... Que faire d'autre ? Comment faire autrement ? Les rencontres sur Internet, j'ai tenté. Sans succès. Les agences matrimoniales, de même. Les petites annonces, plus encore. Les séjours entre célibataires, comment y échapper ? Les présentations organisées par les proches et les amis. Tout. Rien n'y a fait. Je n'ai pas rencontré mon âme sœur. Aussi, le labeur a remplacé l'amour dans mon existence au quotidien. Une manière d'occuper mon corps et mon esprit nuit et jour. Pour mon cœur, je n'ai rien trouvé pour assouvir sa soif d'amour et de tendresse.

Dans mon travail, dans mes paroles comme dans mes écrits, j'aborde les symboliques des rites culturels et religieux autour de la grossesse, la naissance, l'éducation, le mariage, la vie... et la mort. Chacun de mes mots me ramène à mon ordinaire de femme sans enfant. Je ne l'ai pas choisi, ma vie sentimentale l'a fait pour moi. Bien entendu, j'aurai pu faire un enfant toute seule. "Faire un enfant dans le dos!" Quelle abominable expression. Un enfant sans père, ce n'était pas dans mes desseins. Et puis, les aléas de ma vie intime ne m'ont jamais mise devant un tel dilemme puisque mon corps n'a jamais été gravide... Quant aux deux hommes qui ont compté dans ma vie, ils sont aujourd'hui père et grand-père par d'autres femmes.

Et moi, que laisserai-je derrière moi? Des biens matériels en héritage sans descendance directe. Pas de fille pour lui transmettre ce que j'aurai appris de ma mère et de mes grand-mères... Pas de fils pour transmettre le nom de famille de son père, pour lire le *Kaddish* à ma mort... L'un et l'autre m'auraient rendue fière d'avoir donné la vie. Et plus heureuse encore.

Mais je suis née femme. Une femme restée avec un ventre de pierre. Aussi, j'aurai été fille, sœur, belle-sœur, tante, grand-tante. Jamais mère ou grand-mère. J'ai passé mon tour, il ne repassera plus. Quant au Paradis, une place m'y sera-t-elle réservée? La Bible comme le Coran le promettent aux mères. Qu'en est-il pour les femmes stériles: l'Enfer? Un mode de rattrapage pos-

sible : si elles ont enseigné leur savoir, une place leur y sera réservée.

Tels sont les propos d'un Grand Rabbin, du moins tels que je les ai compris. Ils m'ont quelque peu rassurée sur mon devenir dans l'au-delà, moi qui ais passé le plus clair de mon existence à transmettre, par la parole et l'écrit, en une multitude de lieux et de circonstances, toutes mes connaissances aux quatre coins de la France, sans oublier plusieurs escapades pour la bonne cause en Belgique et en Suisse... Bien triste consolation, avouons-le.

Néanmoins, merci à vous, monsieur le Grand Rabbin. Soyez assuré de ma profonde gratitude pour vos complaisantes paroles à propos de mon parcours professionnel et de mes travaux. Quant à mon lieu d'accueil pour l'éternité, j'espère que nous nous y retrouverons pour bavarder comme nous l'avons fait sur notre bonne vieille Terre.

Teint livide. Carnation incolore. Cernes noirs. Inutile de me composer un maquillage pour la soirée d'Halloween, je le porte chaque jour de l'année.

Mes ongles sont cassants alors qu'il n'y a pas si longtemps leur qualité et leur longueur faisaient pâlir d'envie bien des femmes.

Je présente une alopécie diffuse si sévère que je m'interroge sur l'éventualité de porter une perruque pour dissimuler la perte excessive de ma chevelure. Ne voulant pas passer auprès de mes divers auditoires pour une femme juive orthodoxe, moi qui suis considérée comme la prêtresse de la laïcité dans les établissements publics de santé par la presse, je me suis abstenue. Aussi, levure de bière à tous les repas. Si ce traitement est très efficace à l'accoutumée, il n'a pas d'effet sur mon corps qui perd tous les nutriments que je lui apporte par le sang écoulé. Sans omettre les bouleversements hormonaux qui le bousculent fortement depuis des mois. Bref, diverses conjonctures fragilisent mes cheveux et favorisent leur chute. Plusieurs centaines chaque jour. Depuis des mois.

Quant à ma tension artérielle, elle n'excède jamais sept à sa maximale.

Mon manteau d'astrakan me semble de plus en plus lourd, je ne peux plus le porter, je n'en ai plus la force. Et puis, il n'est plus assez chaud malgré les multiples vêtements portés en dessous... Je suis totalement engourdie par le froid, où que je sois, même dans une rame de métro surpeuplée où chacun semble suffoquer en raison de la chaleur ambiante. Un véritable congélateur ambulante, voilà ce que je suis devenue.

Mon tableau clinique est réellement catastrophique. Suis-je encore vivante? Comment vais-je pouvoir tenir jusqu'à la mi-décembre avec une telle condition physique? Mon métabolisme basal⁸ est en chute libre.

Sans en rechercher la modification par leur prescripteur, – je n'ai pas le temps d'aller consulter une fois encore, et puis je suis toujours pas monts et par vaux – j'augmente de mon propre chef les doses des médicaments qui m'ont été précédemment prescrits : plus de Tardyféron[®] pour reconstituer mes réserves en fer, plus d'Exacyl[®] pour tenter de limiter les hémorragies permanentes. J'y ajoute un petit cocktail de magnésium et de vitamines B. Au vu de mon état général très diminué, cela pourra me faire que du bien. Évidemment, je fais en sorte d'équilibrer au mieux mon alimentation pour apporter à mon corps tous les nutriments nécessaires à son bon fonctionnement.

8. Désigne les besoins énergétiques minimums dont l'organisme a besoin au quotidien pour assurer ses fonctions.

N'est-il pas vrai que notre alimentation est notre meilleure médecine ?

En retour de toutes mes délicates attentions, je n'ai strictement eu aucun écho positif de mon corps. Je lui concède : il est totalement anémié, complètement harassé, absolument exténué. Tout comme moi et notre sort est mêlé l'un à l'autre à jamais.

Par contre, j'ai décroché un certain nombre d'effets secondaires. Plusieurs d'entre eux ne sont même pas notés sur les notices des laboratoires pharmaceutiques ! J'ai des aphtes par dizaine dans la bouche (idéal pour animer des conférences, inutile de vivre l'expérience pour en juger par vous-même). Sans oublier les diarrhées, les infections urinaires et j'en passe. J'oublie les changes et les litres de sang perdu au quotidien ? Ils font tellement partie de ma vie que je ne pense plus essentiel de les mentionner.

Je reste invisible pour la plupart des humains. On me bouscule sur les trottoirs où je traîne ma carcasse pas à pas. Dans les transports en commun, nul ne me laisse une place assise. Je n'ai pas de carte pour prétendre à ce droit mais un visage diaphane. Il ne semble pas suffire pour décrocher la grâce des voyageurs. Souvent, ils fulminent lorsqu'ils doivent se lever pour laisser leur siège à un handicapé, à une personne âgée ou à une femme enceinte. Alors, une femme qui porte la mort sur son visage... Pas un regard. Pas une parole. Pas le temps de faire du sentiment dans les zones urbaines. Quelle que

soit l'heure du jour ou de la soirée. Je n'existe même pas dans leur environnement.

Je limite le poids de mon sac à main au strict minimum. Même si j'ai une valise à roulettes, j'emporte avec moi uniquement ce dont j'ai besoin. C'est encore bien trop lourd. Trop d'escaliers à monter, à descendre, de distance à parcourir à pied. Il me devient très difficile de me déplacer. Je néglige mon intérieur. Plus de grandes courses alimentaires comme j'aimais le faire pour remplir mes placards pour ne jamais manquer de rien lorsque je rentre à pas d'heure... Plus de lèche-vitrines. Plus de sorties pour les loisirs. Plus rien sinon le travail et me coucher dès que je le peux. Sur le dos uniquement. Trop de douleur au fond de mes entrailles si je me couche sur le côté, gauche ou droit.

À force de me soigner et de tenter de sauver le peu d'entrain qui reste au fond de moi, j'en oublie de vivre, de me maquiller, de sortir, de me divertir, d'aimer. Je m'accroche à la vie comme je le peux. Jusqu'à quand ?

Exacyl® ou pas, même en surdosage, je saigne sans discontinuité. Entre deux trains, je case dans mon planning une seconde consultation pour la mi-novembre auprès du chirurgien du Groupe Hospitalier Pitié-Salpêtrière. Il constate mon état physique dégradé. Il me prescrit sans sourciller un nouveau traitement (hormonal, j' imagine) par injection. Son nom m'échappe mais pas son prix de vente : 150 euros pièce. Pris en charge

par la Sécurité sociale, heureusement. Surtout, il insiste pour que je programme au plus tôt l'intervention prévue dans six semaines.

Six semaines pour tout un chacun, un siècle pour moi. Impossible de reporter mes contrats à une date ultérieure. Et puis je me dois d'assurer le travail tant qu'il y en a. La période des fêtes de fin d'année approche. Pendant celle-ci, je n'aurai rien d'autre à faire que de prendre soin de moi.

Pourvu que je tienne d'ici la date fatidique.

Pourvu que je ne fasse pas d'hémorragie interne.

Pourvu que je ne tombe pas dans le coma au fin fond de la campagne dans un TGV.

Pourvu que le destin me prête vie jusqu'au 18 décembre 2008.

Pourvu que ce nouveau traitement si onéreux me permette de tenir...

J'oublie que les cimetières sont remplis de personnes qui s'estimaient indispensables à leur labeur.

Passage immédiat à la pharmacie qui dispose du remède miracle en stock. Coup de chance. Rendez-vous pris en urgence avec une jeune infirmière libérale à son cabinet. Elle est douce et assurément charmante. Injection. Je déteste les piqûres mais peu importe, pour que le sang cesse de couler, je suis prête à tout.

Auprès d'elle, je me sens en confiance. Je lui fais part de mon triste quotidien, de mon état de santé, des expectatives de l'intervention... Elle est à mon

écoute. Elle me relate l'expérience de sa jeune sœur qui a connu les mêmes "ennuis" médicaux, que l'exérèse chirurgicale de son utérus lui a été très favorable, que quatre semaines d'arrêt pour s'en remettre est loin d'être suffisant, que trois mois me seraient nécessaires pour bien récupérer...

Trois mois? J'ai déjà plusieurs contrats signés dès la mi-janvier qui courent sur les mois suivants. Environ, un tiers-temps. Une fois encore, impossible de les annuler...

Elle réitère ses conseils afin que je limite mon activité pour ne pas reprendre sur les chapeaux de roue. Le risque: s'affaiblir très vite.

– « Et puis, il faut laisser le temps au corps de récupérer de ces longs mois d'épuisement, de l'anesthésie, de la cicatrisation... »

J'ai entendu ses sages préconisations. Promis: je ne prendrai plus aucun contrat supplémentaire jusqu'à la mi-mars mais assurerai ceux qui sont déjà signés pour le premier trimestre 2009. En espérant que ma santé me le consente...

Ceci dit, je repars dès le lendemain dans ma course folle, de province en province, intercalant des présences dans des salons du livre les week-ends pour accompagner la sortie de mon dernier ouvrage. J'y étais inscrite depuis des mois, je ne pouvais pas me dédire des engagements pris auprès de mon éditeur, des organisateurs, des libraires, des journalistes comme de mes lecteurs.

Les quinze jours suivants, je saigne toujours autant. Présente le week-end à la Fête du Livre du Var à Toulon, départ pour Nice le dimanche en fin de journée pour trois semaines de contrats en centre-ville et dans ses environs. Le lendemain, après ma journée de travail, je me mets en quête d'une pharmacie, commande du produit à injecter, recherche d'un cabinet infirmier... Une piqûre tous les quinze jours, pas plus.

– « Sans strictement aucun résultat. »

Le chirurgien m'accordera le bénéfice du doute lorsque je lui en ferai part lors de mon hospitalisation. Aucune hémorragie de ses patientes n'a résisté à ce traitement de cheval. La mienne, si, à mon plus grand regret. Je ne réagis jamais comme je serais supposée le faire à un acte médical ou un traitement médicamenteux.

Aussi aucune nouvelle injection ne suivra puisque les deux premières se sont avérées sans réaction sur mon organisme. Et je continuerai à saigner d'un à deux litres de sang par jour pendant les semaines qui me séparent de l'intervention. Le chirurgien voudrait que je m'y présente dans la meilleure forme possible et

surtout « sans saignement ». Désolée, il devra travailler dans le sang sur un organisme éreinté.

Pour ménager le peu de force qu'il me reste, je choisis de passer les week-ends sur place, mon employeur du moment m'y autorisant. Le séjour à l'hôtel ou l'aller-retour en train ou en avion Paris-Nice est quasiment équivalent au niveau financier. J'espère en profiter pour découvrir la ville et me changer les idées.

En fait, je suis de plus en plus dans l'incapacité de marcher. Parce que livide, blême, exsangue, rompue, épuisée... Je crois que je suis arrivée au bout du bout de mes ressources intérieures. Et cette douleur au bas-ventre! Elle ne me lâche plus. Elle irradie jusqu'aux lombaires. Elle me fait hurler jusqu'au malaise lorsque je fais le moindre mouvement, debout comme couchée, de jour comme de nuit. Une lourdeur immense l'accompagne. Je soutiens en permanence la peau distendue avec ma main droite. Les fibromes prennent du volume et se font plus pesants.

Le week-end, après être restée au lit la matinée (moi qui suis du genre lève-tôt!), je me prépare au ralenti. Le moindre effort me coûte. Une douche. Se brosser les cheveux. Se laver les dents. Enfiler un vêtement... Mes jambes ne me portent plus. Je traîne un tabouret ou une chaise dans la salle de bains quand il n'y a pas de baignoire pour s'asseoir sur le rebord.

Vers 15 h, je prends le tram ou le bus avec une destination dans la ville de Nice ou dans ses environs. Ar-

rivée sur le site (Monastère de Cimiez, Jardins d'Albert 1^{er}, Villa & Jardins d'Ephrussi de Rothschild...), j'en fais brièvement la visite (ou je m'en abstiens tant marcher me requiert des efforts physiques surhumains), je m'assois à la buvette ou sur un banc (après une pause aux toilettes pour les changes, à l'arrivée comme au départ du lieu, cela va sans dire), j'attends un très long moment pour récupérer quelque peu. Le souffle me manque alors que je n'ai jamais fumé la moindre cigarette de ma vie. J'ai une quantité si infime de fer dans le corps qu'il m'est impossible de respirer ! Cela s'explique par la biochimie : cet oligo-élément permet la formation d'hémoglobine, c'est elle qui permet le transport de l'oxygène dans le sang. En somme, si pas suffisamment de fer dans le sang, il en est de même pour l'hémoglobine comme pour l'oxygène. CQFD !

Pour mon retour, je reprends le même mode de transport en sens inverse. Je rentre directement dans ma chambre d'hôtel. Je me mets au lit sous plusieurs couvertures, habillée comme si j'étais au pôle Nord, recroquevillée sur moi-même, transie de froid. Le radiateur chauffe à plein régime. Moi qui étais la première partante pour visiter le monde et ses merveilles, je dois me satisfaire d'apprécier les paysages, les façades et les jardins au travers des vitres des moyens de transport empruntés. C'est désolant de devoir s'en satisfaire.

Les quatre dernières semaines avant la date fatidique, je ne sortirai plus de mes chambres d'hôtel de Nice, d'Avignon, de Marseille ou d'ailleurs pour d'autres rai-

sons qu'honorer mes contrats. Départ le matin, retour en fin d'après-midi. Achat d'un peu d'épicerie sur le chemin du retour pour ne pas devoir ressortir. Et se mettre au lit au plus vite pour se reposer après avoir sorti toutes les couvertures mises à ma disposition (et parfois d'autres supplémentaires demandées à la plus grande incompréhension des réceptionnistes) et avoir pris mille précautions pour ne pas tacher les draps.

Se reposer. Se reposer encore alors que ma fatigue excessive est continuellement présente. Et ce froid extrême qui me colle perpétuellement à la peau. Se reposer encore et encore.

Je ne peux plus rien faire. Ni marcher. Ni monter un escalier. Ni lire un livre ou un article. Ni suivre un film, un reportage ou un débat à la télévision. Ni parler (j'ai compté mes aphtes un matin. Je me suis arrêtée à douze sans pour autant en avoir terminé avec leur décompte). J'en arrive à limiter mes échanges téléphoniques. Je me préserve un maximum pour le public que je dois satisfaire pendant mes conférences.

En somme, je suis dans une asthénie absolue. Physiquement. Psychiquement. Moralement. Je suis hors jeu, je l'admets. Je compte les jours un à un qui me séparent du jour J, le jour de ma délivrance. À chacun son calendrier de l'Avent!

Premiers jours de décembre 2008

Les fêtes de fin d'année approchent avec leurs illuminations et leurs frénésies d'achats de cadeaux et de victuailles, de célébrations familiales, de repas pantagruéliques... Tout cela m'importe encore moins que les années précédentes, c'est dire mon état d'esprit en berne. Très impatiente que le matin du 18 décembre se pointe dans mon horizon.

Si certains se précipitent avec enthousiasme dans les grands magasins, d'autres chez les cavistes, dans les églises ou les pentes enneigées..., j'ai des amies qui aiment à partir en voyage à toutes les périodes de l'année. Et Noël est un moment comme un autre pour s'offrir un séjour loin de chez soi... surtout lorsqu'on ne se sent absolument pas concerné par cette célébration religieuse, commerciale et culinaire à l'excès.

L'une me propose l'Andalousie, l'autre une croisière en Méditerranée!

– « Pour moi, ce sera le 13^e arrondissement de Paris, Groupe Hospitalier Pitié-Salpêtrière, Service d'hospitalisation de Gynécologie! »

Toutes deux me suggèrent de reporter mon intervention chirurgicale.

– « Ce serait vraiment dommage de passer la fin de l'année en convalescence... »

– C'est une occasion de passer de superbes vacances au soleil. Cela va te faire du bien au moral... »

Je repousse gentiment leurs propositions, totalement irréalistes. Elles insistent. J'écourte les échanges téléphoniques. Je ne changerai pas d'avis. Vu mon état de santé déplorable, je ne profiterais aucunement de ces vacances ni pour me reposer, ni pour m'amuser, ni pour visiter... Si mon état s'aggravait plus encore, en pleine mer, que deviendrai-je?... Et puis, cessons de nous voiler la face: si je reporte l'intervention seulement de quelques semaines, je serai bientôt en vacances pour l'éternité!

À leur corps défendant, toutes deux ne m'ont pas entrevue depuis des semaines, elles n'imaginent pas que je suis au trentième-sixième dessous depuis trop longtemps. Peu importe leurs offres alléchantes de plénitude et de bien-être, je choisis de recouvrer la santé. Et pourtant, je suis la dernière à refuser une escapade... Ai-je vraiment le choix?

Mercredi 17 décembre 2008

Mardi 16 décembre, veille de mon hospitalisation, je donne ma dernière prestation de l'année devant un parterre d'étudiants en soins infirmiers. Ironie du sort : l'institut se situe dans les murs du Groupe Hospitalier Pitié-Salpêtrière, à deux pas du service où je serai opérée d'ici quarante-huit heures.

Mercredi 17 décembre. Le matin, je suis à mon bureau. Mes dossiers administratifs comme financiers doivent absolument être à jour en cette fin d'année. Aussi, je mets un point final aux comptes-rendus de mes récentes sessions de formation. J'envoie mes notes de frais... Je croule sous la paperasse en retard. Heureusement, je m'étais pas mal avancée le dimanche précédent.

L'après-midi : je fais le plein d'épicerie en prévision de mon retour à mon domicile après mon hospitalisa-

tion pour ne pas avoir à sortir pour m'approvisionner dans des magasins bondés à l'occasion des fêtes de fin d'année.

Ensuite, en deux temps, trois mouvements (très ralentis, au vu de mon état), je boucle mon sac. J'ai tellement l'habitude d'en faire et d'en défaire que j'excelle dans la discipline en rapidité sans jamais rien oublier (le plus souvent).

Fin d'après-midi: direction l'hôpital. Service des admissions. Service d'hospitalisation. Service du téléphone...

– « Non, merci, pas la télévision. » J'aurais pu ajouter: « Je n'ai pas l'envie ni de me divertir, ni de m'intéresser à la face du monde. » Mais à quoi bon, elle n'aurait pas compris.

Retour dans le service d'hospitalisation. Le chemin à parcourir à pied me semble infini... Bien plus long que celui parcouru il y a deux mois, lors de la première consultation auprès du chirurgien. Ce ne sont pas les distances qui se sont élastiquées, c'est mon état physique qui s'est considérablement affaibli.

Dans la chambre blanche, mon lit blanc.

Dans le miroir du cabinet de toilette aux murs blancs, mon teint blanc.

Dans l'armoire blanche, mon sac vide.

Hébergée dans un bâtiment jouxtant une authentique fabrique à bébés, je suis allongée dans mon lit aux draps immaculés. Je suis épuisée, teint livide, sans res-

senti, sans émotion. Par la fenêtre, j'aperçois un nouveau couffin toutes les dix ou trente minutes, au fil des heures qui s'écoulent. Parfois un couple, parfois une femme seule porte le couffin.

Je regarde par la fenêtre. Je suis si défaite de toute force vive que je ne peux rien faire d'autre : ni lire, ni penser, ni rêver, ni téléphoner. Je regarde par la fenêtre et j'attends que le temps s'écoule en claquant des dents, recroquevillée sous les draps, dans cette chambre d'hôpital surchauffée.

Mon esprit est en *stand by*.

Mon corps est exsangue.

Mon teint est blême.

Mon cœur est froid.

J'abandonne mon corps à la médecine.

J'espère le lendemain.

Une pensée me traverse l'esprit : quel est l'être humain insensé qui a eu l'idée irrationnelle de construire l'aile de gynécologie face à celle d'obstétrique, ne pouvant ainsi éviter aux femmes hospitalisées pour des problèmes de reproduction d'assister à ce défilé quasi permanent de ventres arrondis et de couffins débordants de langes ?

Dans un demi-sommeil, j'accueille l'anesthésiste qui me prendra en charge demain matin. Sa visite est rapide mais porteuse de bonnes nouvelles :

- Je passe en pôle position. Aussi, je n'aurai pas le temps de m'apeurer en décomptant les heures à attendre mon tour.

- Je serai opérée sous anesthésie générale conformément à mon choix initial.

Voilà une quinzaine de jours, lors de la consultation d'anesthésie, sa collègue a insisté lourdement pour que j'accepte une péridurale présentant selon elle de nombreux avantages. Aucun de ses arguments ne me convainc m'interdisant de conserver en mémoire strictement un seul souvenir de ce triste épisode.

- « Pas question ! », répondis-je fermement face à son singulier entêtement à mon égard. « Je ne veux rien voir, rien entendre. » Elle insiste encore. « Que le chirurgien et son équipe fassent leur travail et moi qu'on me laisse dormir », lui répliquais-je. Une fois encore, elle met en avant son point de vue technique, je le repousse en bloc tout de go dans un dernier effort lors duquel je réfrène une douleur insoutenable provenant de mon bas-ventre : « Je demande une anesthésie générale pour ne rien voir et pour ne rien entendre pendant l'intervention. Cela me semble clair et compréhensible. L'épreuve que je traverse est assez douloureuse comme ça pour en plus m'obliger à y assister. Anesthésie générale, je n'en démordrai pas... »

Je suis excédée par son attitude. Ne suis-je pas la première concernée dans cette affaire ?

Mon ton a été ferme, sans doute un peu cassant. J'en suis désolée mais j'ai les nerfs à vif. L'épuisement, le sang, l'appréhension... Le *tutti quanti* depuis des mois. J'arrive à la fin de mon calvaire. Je me sens incapable d'assumer la moindre galère ou la plus infime contrariété en sus. Et puis, je ne suis pas un pantin mais un être humain doué d'un certain discernement, capable de faire des choix et d'en assumer les conséquences. Donc, j'ai décidé que ce sera une « anesthésie générale » et ma décision sera sans appel. Et puis il ne fallait surtout pas me chercher, ce n'était vraiment pas le jour...

Peu avant, en salle d'attente, une situation incroyable m'a tellement troublée que je n'en suis pas encore remise. Repliée sur une chaise, enveloppée dans mes vêtements, j'attends mon tour. Je suis de glace et de toute part entourée de jeunes femmes éclatantes de bonheur et de santé : dans quelques jours, elles seront mamans ! Là encore, je constate un certain manque de "délicatesse" dans l'organisation du service des consultations : comment peut-on se faire côtoyer des femmes sans enfants qui vont perdre leur utérus morbide avec d'autres femmes qui vont donner la vie ? Les énigmes de l'hôpital public inhospitalier du XXI^e siècle.

– « Madame Isabelle Lévy. »

Enfin... On m'appelle. Pourquoi sommes-nous deux à nous lever à l'appel de mon nom ? À mes côtés,

une blonde aux yeux bleus, vingt ans tout au plus, vêtue en rose bonbon de pieds en cape.

– « Madame Isabelle Lévy », répète l’anesthésiste.

– « Oui, c’est moi! », répondons-nous à l’unisson.

Une “Isabelle Lévy” a les joues rondes et rosées, une mine étincelante de bonheur. Elle est accompagnée par son époux (alliances en or flambant neuves à l’annulaire de leurs deux mains gauches pour preuve) et est enceinte jusqu’aux yeux.

L’autre “Isabelle Lévy” est habillée de noir. Elle a un teint incolore, une mine de déterrée, une enveloppe charnelle de glace. Elle est seule et meurt de l’intérieur.

– « Ah! vous êtes toutes les deux “Isabelle Lévy”... Des homonymes... Je n’aime pas les homonymes. Il faudra faire attention à ne pas mélanger vos résultats d’examens biologiques dans vos dossiers respectifs... À vous, madame. Dans votre état, vous devez être très fatiguée... »

Et passe devant moi la jeune madame Isabelle Lévy, prise par le bras de son bel époux, débordante de santé et de vie. C’est bien connu, la vie prime sur la mort. Comme dans le Talmud où il est écrit que si un cortège funèbre croise un cortège nuptial, le cortège nuptial a la priorité. Mais dans notre monde hospitalier actuel, la vie ne devrait-elle pas passer après un cas d’épuisement imminent?

Pour moi, encore l’attente, les douleurs, le froid, le sang. Ce bref épisode me renvoie en pleine figure le fait que je porte dans mes entrailles ma stérilité et mes his-

toires d'amour avortées. De sombres pensées s'enlissent dans mon esprit: "Ma stérilité ne m'a pas fait mère. Ma stérilité n'a fait père aucun homme... Une autre femme que moi l'a fait père. Père pour la troisième fois. Et moi, même pas une fois mère. Plus jamais la chance d'être mère... La branche de mon arbre généalogique restera nue."

Mon identité administrative se définit par ma filiation paternelle puisque je n'ai pas été mariée. Je n'ai jamais eu à choisir si je prenais pour nom marital celui de mon époux, si je l'accolais à mon nom de jeune-fille... À moins de choisir de conserver mon nom de jeune-fille tout en étant mariée puisque la législation française n'exige d'aucune femme de prendre le nom de leur époux. L'usage veut que tous les membres d'une même famille, adultes et enfants, portent le même patronyme, celui du père. Ce n'est pas la Loi qui l'impose mais la coutume. Et pourtant, le peu de femmes qui ont fait le choix de se marier tout en conservant leur nom de jeune-fille doivent faire face à de nombreux démêlés avec les administrations et leurs employés.

Quinze minutes après, je pénètre dans la salle de consultation. Les questions d'usage sont posées. L'anesthésiste insiste sur l'attention particulière que l'équipe devra porter afin qu'il n'y ait aucune erreur dans l'insertion des résultats d'examens dans les dossiers de l'une ou de l'autre.

– « Il n’y a aucun risque: nous n’avons pas le même âge, nous sommes suivies pour des motifs bien distincts et cette dame à deux noms de famille (de jeune-fille et marital), moi seulement un nom de jeune-fille. »

Tous ces éléments, qui nous différencient pourtant grandement, ne la persuadent absolument pas des risques d’erreur éventuels. C’est le genre de situation à laquelle j’ai été confrontée plusieurs fois alors que j’exerçais en tant que secrétaire médicale. Il suffit de mettre en place quelques procédés en interne pour éviter tout risque de confusion. Le *process* est simple. Il n’y a franchement pas de quoi alarmer avec cela une patiente déjà sur le qui-vive.

La suite de la consultation s’appuiera sur les deux techniques possibles d’anesthésie: péridurale ou générale. Elle prône la péridurale, j’exige la générale... Et je l’affirmerai une fois encore à cette anesthésiste, assise à mon chevet. Bien plus à mon écoute, elle note dans mon dossier “anesthésie générale” sans émettre la moindre objection. Et pour cause:

– « La péridurale n’apporte aucun confort à l’équipe. En fait, l’anesthésie générale est préférable pour tous! Je ne comprends pas l’entêtement de ma collègue sur ce point. »

Et voilà quinze jours que je me prends la tête inutilement à cause de son incompréhensible obstination. Comme si j’avais besoin de cela en sus.

Fin de journée : préparation pour le bloc opératoire (rasage pubien, douche à la Bétadine®).

Repas ultra léger.

Nuit (très) agitée... pour ne pas écrire (intégralement) insomniaque. Ce n'est pas le fait de dormir dans une chambre inconnue, dans un lit autre que le mien... J'en ai l'habitude avec ma moyenne annuelle d'une centaine de nuits passées dans les hôtels pour mes déplacements professionnels depuis plus de vingt ans... Être à la veille de l'exérèse de son utérus, geste vous rendant à jamais stérile, est loin d'être singulier.

Jeudi 18 décembre 2008

Dès l'aurore, l'infirmière est dans ma chambre. Tension artérielle. Température du corps. Suit la litanie des précautions d'usage à prendre avant tout passage dans un bloc opératoire que je commence à connaître par cœur. Je joue donc la vieille habituée (je m'en serais bien passée) et j'obtempère sans discuter.

Nouvelle douche, cheveux compris, avec la minuscule dose de Bétadine®. Côté parfum et texture, on pourrait s'attendre à beaucoup mieux.

Revêtir la tenue de bloc opératoire : casaque américaine, charlotte, sur-chaussures. Côté look, pas vraiment fashion.

Enfilage (à grand peine) des bas de contention pour prévenir tout risque de phlébite⁹ ou d'embolie pulmonaire¹⁰.

– « Non, merci, je n'ai pas besoin d'aide... mais d'une bonne dose de détermination. »

9. Inflammation d'une veine.

10. Obstruction d'une ou plusieurs artères irriguant le poumon.

Sur ses précieux conseils, je confie à l'infirmière mon sac à main pour me préserver du vol de mes papiers d'identité, mes clés d'appartement, mon téléphone... Bientôt seront installés des coffres personnels dans les chambres. Plus exactement, dans certains établissements hospitaliers.

Fin prête, couchée dans mon lit, j'attends l'heure fatidique. Des ventres arrondis et des couffins passent inexorablement devant ma fenêtre. Je détourne mon regard, je ferme les yeux, j'essaie de ne penser à rien... Difficile de ne penser à rien avec le bruit qui provient du couloir... Je fais avec.

Quelques minutes plus tard, le brancardier frappe brièvement trois fois à ma porte. Il est souriant. Il m'aide à m'installer sur le brancard. Il est prévenant. C'est bien agréable un peu de douceur dans ce petit matin d'angoisse.

Tous deux, cahin-caha, on part en balade entre couloirs et ascenseur. Direction : le bloc opératoire. Mon appareil digestif aurait préféré le sens de la marche, et bien non, ce sera la tête en avant. Et il en est ainsi avec tous les brancardiers de France (et d'ailleurs ? Je ne sais pas) et pour tous les patients. Pourquoi ? Seuls les défunts sont brancardés (le plus souvent) les pieds devant !

Dans l'antichambre du bloc, je grelotte de froid. Je claque des dents. Une affligeante habitude. Mais pourquoi fait-il si froid dans les blocs opératoires ? La tem-

pérature y varie de 14° à 19° pour limiter les proliférations bactériennes et microbiennes en tout genre et favoriser la coagulation du sang des opérés.

Le brancardier, sans même que j'en émette la demande, m'apporte une grande et chaude couverture. Je l'en remercie. Il prend soin de m'en envelopper avec beaucoup d'attention. Il me salue aimablement et va chercher un(e) autre patient(e)... En ce tout début de matinée, le ballet de transport d'êtres humains d'un point à l'autre de l'établissement ne fait que débiter et recommencera dès le lendemain, sempiternellement.

Une infirmière se présente à moi. Je suis tellement surprise par ses atours que je ne retiens pas son prénom. Doigts, poignets, oreilles et cou sont parés de volumineux bijoux fantaisie très colorés. Quand aux ongles de ses mains, ils sont vernis rouge sang alors que cela est strictement interdit à l'ensemble des personnels (et des patients hospitalisés) pour des raisons sanitaires évidentes. Après, parlez-moi des infections nosocomiales! Comment peut-on la laisser prendre son poste dans un tel accoutrement, si éloigné des règles fondamentales de l'hygiène hospitalière? Dans mon for intérieur, j'espère qu'elle ne me prendra pas en charge ni de près, ni de loin même si elle est d'un abord bien agréable. Je n'ai franchement pas l'envie que cette jolie dame m'offre gracieusement microbes ou bactéries en vrac.

Elle me pose les questions coutumières pour confirmer mon identité, ma date de naissance, le nom de

mon chirurgien, le type d'intervention que je vais subir. Suis-je bien à jeun (ni manger, ni boire, ni fumer) depuis la veille au soir? Si je suis porteuse d'une éventuelle prothèse amovible (bouche, oreille), n'ai-je pas oublié de les enlever? Le même interrogatoire sera renouvelé quelques minutes plus tard par l'infirmière anesthésiste. Mesures de sécurité obligent.

Devant tant de professionnalisme défait de toute émotion, je me sens dépossédée de ma personnalité et de mon histoire. Il me reste ma pathologie et deux bracelets d'identité (un au pied, un au poignet) sur lesquels sont notés mes nom, prénom et date de naissance. Des fois que je les oublie ou que je reste inconsciente...

Alors qu'on s'apprête à me brancarder jusqu'à la salle où je serai opérée, mon chirurgien surgit, le visage barré d'un masque. Je reconnais ses yeux bleus. Il apaise toutes mes craintes avec un regard et quelques mots. Comme quoi, il suffit de pas grand chose lorsqu'on veut apporter un peu de sérénité à un être souffrant. Pas besoin de moyens supplémentaires et de temps, seulement un peu de bonne volonté. Il semble bien plus à l'aise avec ses patientes au bloc qu'en face-à-face en consultation. Il est vrai que nous ne sommes pas là pour discuter d'une voie d'abord chirurgicale, si l'intervention sera conservatrice ou non... Nous sommes là pour que les interventions aient lieu comme elles ont été programmées, le mieux possible, sans ajournement, ni précipitation. Le patient le ressent : tout est orches-

tré au millimètre et à la seconde près. Pas de temps à perdre. De nombreuses patientes se succéderont au fil de la journée par souci de rentabilité financière et plus encore par nécessité sanitaire.

Et puis... Entrée dans la salle. Transfert sur la table d'opération. Sous les lumières des scialytiques¹¹, je suis le centre des attentions de toute une équipe habillée couleur Schtroumpfs de la tête aux pieds.

Les différentes phases du protocole de la prise en charge du patient au bloc opératoire s'enchaînent sans faille, ni hésitation :

- . Pose de pastilles autocollantes sur le thorax pour surveiller mon cœur ;

- . Pose d'une petite lumière rouge au bout d'un doigt pour mesurer mon taux d'oxygène ;

- . Pose d'un appareil à tension artérielle automatique ;

- . Masque à oxygène ;

- . Piqûre pour une anesthésie générale ;

- ... et endormissement dans les quelques secondes suivantes.

Je dors à poings fermés. Pour laisser réaliser ce qui doit l'être dans les règles de l'art. Sans rien voir. Sans rien entendre. Sans rien éprouver.

L'équipe se met au travail, le chirurgien dirige les initiatives de chacun...

Au programme : hystérectomie totale par voie vagi-

11. Appareil d'éclairage qu'on utilise dans les salles d'opération et qui supprime les ombres portées.

nale avec conservation ovarienne pour utérus myomateux à l'origine de ménorragies et métrorragies.

Voici par le détail le programme des réjouissances étape par étape...

- . Incision péri-cervicale.
- . Décollement postérieur.
- . Section-ligature des ligaments utéro-sacrés au Vicryl 1^{*12}.
- . Ouverture du cul de sac de Douglas.
- . Décollement vésico-utérin.
- . Ligature au Vicryl[®] 1 des pédicules cervico-vaginaux et des pédicules utérins.
- . Ouverture du cul de sac antérieur.
- . En raison du volume de l'utérus, on réalise dans un premier temps une section du col puis une hémisection du corps utérin avec ablation première des myomes.
- . Extériorisation de l'utérus.
- . Mise en place des pinces de Faure sur les pédicules aux cornes.
- . Ablation de l'utérus.
- . Ligature des pédicules utéro-ovariens et des ligaments ronds au Vicryl[®] 1 en deux prises.
- . Les ovaires sont d'aspect normal.
- . Fermeture de l'espace recto-vaginal par un surjet de Vicryl[®] 0.
- . Péritonisation¹³ par une bourse de Vicryl[®] 0.
- . Fermeture du vagin par un surjet de Vicryl[®] 0.
- . Urines claires en fin d'intervention.

12. Fil chirurgical à résorption accélérée.

13. Reconstitution par suture.

Je hurle comme jamais je n'ai hurlé de ma vie. La douleur est telle que je me réveille en sursaut d'un sommeil lourd et profond. Autour de moi, deux femmes s'affairent sur mes bras dont l'infirmière anesthésiste.

– « J'ai mal. C'est insupportable ! J'ai mal.

– Je ne peux rien faire, je lui ai donné le maximum. »

Selon un schéma préétabli, des antalgiques puissants m'ont été administrés de manière préventive pendant l'intervention pour limiter mes douleurs au réveil. Ils n'étaient pas encore effectifs, mes hurlements l'attestent.

– « J'ai mal. Je vous en prie. Donnez-moi quelque chose. »

Sans doute m'a-t-on injecté un produit anesthésique herculéen car je me suis réveillée bien plus tard dans ma chambre. Aucun souvenir de mon passage en salle de réveil. Un infime souvenir de mon transfert du brancard à mon lit. Rien de précis sinon quelques paroles échangées entre le brancardier et l'infirmière du service, des propos professionnels pour accorder leurs gestes, précis et efficaces.

L'important : cette abominable douleur au bas-ventre a complètement disparu. Mes plus sincères remerciements à cette équipe d'anesthésistes qui a apaisé mes souffrances et que je serai incapable de reconnaître où que ce soit.

Je me réveille lentement dans mon lit retrouvé et redécouvre mon nouvel univers. Perfusions d'antibio-

tiques pour diminuer le risque d'infection et d'autres produits (anticoagulants, nutritifs, etc.). Seringue électrique de morphine pour apaiser les douleurs. Sonde urinaire pour éviter toute rétention. Je passe ma main sur mon bas-ventre : aucune cicatrice ! La voie d'abord chirurgicale s'est faite par les voies naturelles. Bien maigre consolation mais très heureuse d'avoir été exaucée sur ce point par le chirurgien. Ne faut-il pas mieux apprécier le verre à moitié plein qu'à moitié vide ?

Du téléphone fixe de la chambre, je passe un bref coup de fil à maman pour la rassurer. Tout va bien. Pas de douleur. Des perfusions à foison. Une sonde urinaire... Non, pas de cicatrice sur le bas-ventre... Elle me souhaite un bon rétablissement, m'assure que je vais récupérer très vite à présent que j'ai été opérée, que ma santé va s'améliorer de jour en jour, me recommande de bien me reposer, va transmettre à mes frères et sœur et autres que tout s'est bien passé...

L'échange m'épuise, je le conclus rapidement. Pourtant, il n'a duré pas plus de deux minutes. Je raccroche. L'effet des produits anesthésiants persiste encore. À peine posé le combiné sur son socle, je me rendors aussitôt.

Dans l'après-midi, des visites de l'infirmière pour prendre les constances, vérifier si la poche d'urines se remplit régulièrement, contrôler les poches des perfusions, les remplacer si besoin... De vagues souvenirs. L'esprit entre deux mondes, ma mémoire est restée en relâche pendant ces premières vingt-quatre heures.

J'apprendrai par l'infirmière de l'après-midi que mes proches ont téléphoné pour prendre de mes nouvelles, ils m'embrassent et me souhaitent de recouvrer la forme très vite.

La nuit. Sommeil entrecoupé de trois réveils par l'infirmière de garde. Passages obligés pour surveiller les opérées du jour et les contrôles dictés par le protocole : constances, poche d'urines, perfusions, traitements...

Sous l'effet de la surdose des anesthésiants et de la morphine, je me rendors après chaque visite sans atteindre une dizaine de secondes d'éveil.

Vendredi 19 décembre 2008

Le matin. De nouveaux personnels, tous féminins. Ce choix est bien compréhensible au vu de la spécialité du service. Toutes les soignantes se présentent en énonçant leur prénom. J'ai le cerveau tellement embrumé que je suis incapable de les répéter l'instant d'après. Heureusement, cette situation bien désagréable s'estompera au fil des jours suivants.

Ma toilette dans le cabinet est un véritable numéro de bravoure. Bien évidemment, je serai aidée par le duo infirmière / aide-soignante pour le lever, l'assise sur le tabouret, l'installation de mes accessoires à portée de main... Ce sera une toilette au gant. Pas de douche au programme du jour. Dix minutes après, je serai la plus heureuse de retrouver mon lit, totalement vidée de toute vitalité pendant une heure environ.

Les contrôles cliniques se suivent et se ressemblent. Les infirmières sont efficaces, elles connaissent leur

travail et semblent l'apprécier. Leurs duos établis avec les aides-soignantes sont efficaces car bien rodés. Les patientes peuvent reconnaître à leur allure cadencée que leur temps est minuté. D'autres hospitalisées les attendent. Aucune n'a la possibilité d'échanger quelques paroles avec moi sur mon ressenti intérieur suite à cette intervention mutilante. Les questions se bornent aux constances biologiques : tension, température, douleur, saignement. Pas un mot à propos de mon moral. Pas l'ombre d'une proposition d'une oreille attentive professionnelle.

Selon l'usage, c'est aux infirmières de remplir le recueil de données en interrogeant les hospitalisés admis dans leur service respectif pour leur permettre de cerner au plus près leurs besoins (aide à la toilette, autonomie physique, diagnostic médical, modalité d'hospitalisation, histoire de la maladie, antécédents, allergies, prescriptions médicales actuelles, situation de vie, etc.) et leurs attentes dans de nombreux domaines conformément aux quatorze besoins fondamentaux établis par Virginia Henderson (y compris soutien spirituel éventuel). Et pourtant, je me souviens de l'avoir rempli moi-même dans les minutes suivant mon admission dans le service...

Un contrôle particulier me dérange notamment. Les infirmières me demandent à chacun de leur passage si je saigne ; je réponds par la négative en conformité avec l'authenticité de la situation. Ma parole ne leur suffit

pas. Sans même demander mon autorisation ou m'en avertir, elles baissent mon slip pour vérifier de visu par elles-mêmes.

Chacune, une après l'autre, plusieurs fois par jour, scrute mon intimité. Sang ou pas sang? Et il en sera ainsi pendant tout mon séjour. Il est vrai, un saignement vaginal modéré au cours de la période postopératoire est courant. Elles doivent s'assurer qu'il soit pondéré et que jamais il ne devienne excessif.

Hospitalisée, je n'ai plus droit au respect de ma personne. Plus aucune véracité n'est accordée à mes propos. Plus de matrice. Plus de pudeur. Plus d'intimité... Plus de pleurs.

Plus de pleurs! Moi qui ai passé plus d'une année à pleurer quasiment en continu, je pensais que la source de mes larmes semblait ne jamais pouvoir se tarir. Incroyable, depuis mon réveil, plus aucune larme ne perle à mes yeux. Mes taux d'hormones doivent être en chute libre. Plus d'utérus pour faire cesser les larmes. C'est cher payé.

L'après-midi. Entre deux séries de soins infirmiers, l'un de mes oncles me rend visite. J'ai l'apparence d'une pieuvre avec tous ces fils qui me rattachent à des potences ou à des poches. Un simple drap jaune (couleur pas des plus appropriées pour redonner un bon teint à des patientes blafardes) recouvre mon corps entièrement nu. Et pour seul bijou, mes deux bracelets d'identité. C'est certain, mon tonton m'a connue bien

mieux apprêtée lors des réunions de famille et de ses célébrations festives.

J'apprécie nos échanges mais il s'éclipsera bien vite pour que je puisse me reposer. Mes paupières se ferment sous le pressant besoin de m'endormir à peine a-t-il passé le seuil de ma chambre.

En fin de journée, plusieurs appels téléphoniques de mes proches : maman, frères, sœur, nièces, tantes, cousines... Heureusement que j'ai pris soin de réserver dès mon arrivée une ligne fixe directe, c'est mon seul lien à l'heure actuelle avec le monde extérieur.

Mon sac à main est toujours en garde auprès des infirmières. Je n'ai donc pas encore récupéré mes affaires personnelles dont mon téléphone portable. C'est mieux ainsi. Si un voleur pénétrait dans ma chambre, quelle que soit l'heure du jour ou de la nuit, il pourrait satisfaire son forfait sans même déranger mon lourd sommeil dans lequel je retombe inlassablement entre deux appels. J'ai dû mal à éliminer anesthésiant et morphine.

Une infirmière vient pour me libérer de ma sonde urinaire. Pour détendre un patient, quoi de mieux que de détourner son attention du soin. Aussi, elle me fait parler de choses et d'autres, et plus particulièrement de mon activité professionnelle :

– « Conférencière et formatrice autour des rites culturels et religieux face aux grandes questions de la santé.

– Je crois que vous avez écrit des livres sur le sujet... Votre nom me dit quelque chose, à mes collègues aussi...

– Oui, en effet, beaucoup d'entre eux sont désormais des guides de référence pour les professionnels de santé. »

Que n'avais-je pas dit ? L'équipe se doutait bien que j'étais l'auteur de ces ouvrages sur les cultures et les religions qu'elles avaient lus avec beaucoup d'attention pendant leurs études. Les enseignants de leur institut de formation les avaient faits bûcher sur cette thématique à leur programme. Certaines avaient eu « la chance » (selon leurs propres termes) de m'avoir entendue soit dans un cours magistral lors de leur formation initiale, soit en session de formation ou en conférence lors de leur formation continue. Accepterai-je de dédicacer leurs exemplaires personnels?... Et c'est ainsi que je fus libérée de ma sonde urinaire, sans en ressentir le moindre désagrément.

Comme une traînée de poudre, l'information sur mon identité professionnelle s'est propagée dans les équipes soignantes de jour comme de nuit. Désormais, lors des prochains temps de soin, toutes m'exposeront leurs questions et les cas pratiques rencontrés dans le service... Je ne suis plus à leurs yeux une simple patiente mais une des leurs, leur permettant de les éclairer sur les origines culturelles ou religieuses des réactions ou des croyances de telle ou telle communauté, de leur expliquer comment les en détourner dans le respect de

la législation française et de la réglementation hospitalière en vigueur, de leur liberté de conscience réservée à tous et en tous lieux en France, sans oublier le strict suivi des protocoles de soins et des prescriptions médicales. Tout un programme composé sur mesure pour chacune d'entre elles. Ces connaissances leur permettront une prise en charge optimale des patientes et de leur famille.

Leur attitude pourrait heurter, paraître dissonante ou incongrue aux yeux de certains. Moi, elle me réjouit amplement car elle me permet de m'éloigner par l'esprit de ma condition d'hospitalisée. D'ailleurs, cette même situation se reproduira lors de mes hospitalisations à venir pour toutes autres raisons médicales que celle qui me préoccupe alors.

Les échanges actuels m'évitent de penser à l'intervention que je viens de subir et plus encore à ses conséquences. La reconnaissance de mes recherches par le public-cible, qu'espérer de mieux? Une médaille décernée par la Présidence de la République? Un titre honorifique? Un poste de chargée de mission au ministère de la Santé et des Affaires sociales? Je ne fais ni de tapage dans la Presse nationale, ni ne communique sur les réseaux sociaux, ni ne fréquente les personnalités bien en vue pour espérer de telles retombées. Je me contente de la gratitude des médecins des soignants sur le terrain sanitaire et social. Celle-ci au moins n'est jamais feinte.

Réflexion faite, j'aurais bien apprécié de pouvoir échanger quelques mots (avec elles ou une psychologue) autour de ma douleur morale, de mon parcours de plus d'un an tracé dans le sang et les larmes, de mon immense solitude sentimentale suite à la naissance du fils de Lui avec une autre...

Je n'aurai droit qu'à un lourd silence de part et d'autre. Une omerta absolue m'est demandée insidieusement par chacun pour ne pas réveiller la bête meurtrie qui sommeille en moi. Saurait-on comment réagir si j'exprime tout ce que mon cœur et mon corps retiennent depuis tous ces mois de traverse? Personne n'a le cœur à s'alourdir du fardeau que je porte en moi. Surtout, les fêtes de fin d'année approchent. Chaque professionnel de la santé côtoyé pendant mes quelques jours d'hospitalisation n'a aucune envie de se confronter aux rudesses de mon existence. À moins qu'il ne s'en donne pas le droit... Ce qui est certain, rien ne m'a été proposé et je le regrette amèrement. Aujourd'hui encore.

Samedi 20 décembre 2008

Au petit matin, envie irréprouvable d'aller aux toilettes. Avec tous les produits qui me sont perfusés, cela s'explique aisément. Je me lève, en prenant un temps de pause à chaque nouvelle position pour reprendre mes esprits, pour ne pas réveiller une douleur à peine perceptible dans le bas-ventre.

Une jeune aide-soignante entrant dans ma chambre me surprend et me gronde comme elle l'aurait fait envers une petite fille prise la main sur un pot de confiture.

– « Pourquoi n'avez-vous pas sonné?... »

– Je ne voulais pas vous déranger...

– Vous ne nous dérangez pas, nous sommes là pour vous... Et si vous étiez tombée? Et si vous aviez eu un malaise? Vous auriez pu vous faire du mal et rouvrir vos cicatrices... ».

Elle a absolument raison, je l'admets: je n'ai rien mangé depuis plus de quarante-huit heures, la tête me tourne, je me sens très faible, j'aurais pu tomber. Le temps de récupération de mon expédition du jour – lit

/ toilettes / lit – se révélera bien long. Comme quoi, je suis vraiment très fatiguée. Il faut que j'apprenne à me reposer et à laisser un peu de temps au temps pour recouvrer la forme.

Petit-déjeuner. Café noir, lait, pain, beurre, confiture d'abricot. Un vrai festin que je déguste avec un grand plaisir, moi qui n'ai rien avalé depuis le très léger dîner de mercredi même si je ne ressentais absolument pas les désagréments de la faim car nourrie et hydratée par voie intraveineuse. Mais c'est bien plus agréable d'apprécier le goût des aliments à celui de ses papilles...

Pendant le temps des soins habituels, l'infirmière me fait une remarque sur le ton du reproche. Elle et ses collègues ont noté sur mon dossier que je n'ai quasiment pas appuyé sur le bouton de la pompe programmée pour m'auto-administrer des bolus¹⁴ de morphine par voie intraveineuse depuis sa pause. Elle m'explique qu'il n'existe aucun risque de surdosage, voire d'accoutumance... Que cette technique permet une vraie autonomie du patient dans la gestion de sa douleur et de son traitement...

– « Je sais, je connais le principe de la morphine sous PCA mais je ne ressens pour ainsi dire aucune douleur. Donc c'est inutile...

– Ce type d'intervention est très douloureux. Vous devriez avoir mal.

¹⁴ Doses prédéterminées par programmation, variant en fonction de l'intensité de sa douleur.

– Mon seuil de tolérance à la douleur est très élevé...
– Il vous faut appuyer régulièrement...
– Inutile, je n'en ai pas besoin comme je vous l'ai dit.

– Alors, je vous retire le matériel. D'autres patientes seront contentes d'en disposer. Je vais demander au médecin de vous prescrire du Paracétamol®. »

Le comble : me voilà punie telle une petite fille à qui on enlève son jouet parce qu'elle le dédaigne car ne sait pas la chance qu'elle a d'en disposer. Je ne ressens quasiment aucune douleur, dois-je pour autant être traitée de la sorte?! Et puis, que fait-elle du droit du consentement libre et éclairé réservé aux patients majeurs accordé par notre législation ?

Ceci dit, ceci fait : débranchement de la pompe à morphine suivi des deux perfusions. Je me sens enfin libre de tous mes mouvements.

– « Je peux me lever ?
– Au contraire, et même prendre une douche.
– La première depuis deux jours. Je vais l'apprécier !
– La salle des douches est au fond du couloir. Sonner si besoin... Ensuite, passer au poste de soins pour m'informer de votre retour en chambre pour que je puisse y venir faire votre pansement.
– Je n'ai pas de pansement.
– Comment, vous n'avez pas de pansement ? Avec ce type d'intervention, vous avez un pansement.
– J'ai été opérée par les voies naturelles... Mes cicatrices sont internes... »

Elle feuillette mon dossier. Se ravise, un peu contrariée de sa méprise.

– « En effet. Allez prendre votre douche, au fond du couloir. Et n'hésitez pas à sonner au moindre malaise.

– Merci. Je peux enfiler un survêtement. Cela me donnera un peu plus le moral que de mettre un pyjama...

– Oui, bien sûr. Vous pouvez vous habiller dans la tenue que vous voulez. Par contre, si vous sortez à l'extérieur du service, il faut nous en informer auparavant. »

À peine est-elle sortie de ma chambre que je roule sur mes jambes mes bas de contention avec une joie non dissimulée. J'enfile mes chaussons. Je rassemble mes affaires pour ma toilette en quelques minutes : tenue vestimentaire, lingerie, drap de bain, serviette... et ma trousse de toilette, celle qui m'accompagne dans tous mes déplacements, professionnels ou de loisirs.

Je longe le couloir à tout petits pas. La salle de douche me semble bien éloignée de ma chambre. C'est certain, ce n'est pas aujourd'hui que je vais battre un record de marche rapide. Je ne suis pas là non plus pour endosser le rôle du lièvre... Aujourd'hui, je serai plutôt tortue.

Enfin, les douches. Je reconnais les lieux d'un regard. Je choisis ma cabine. Je me dévêts. Mes gestes sont lents, j'en conviens. J'enjambe le bac, je règle la température de l'eau et... c'est le bonheur simple de se planter sous le pommeau de douche (une main sur la poignée de sécurité) et de laisser couler l'eau chaude sur son corps.

Sur ma peau, un gel parfumé aux essences de verveine citronnée. Sa fragrance est à la fois irrésistible, rafraîchissante et revitalisante. Tout ce dont j'ai le plus besoin en ce moment.

Shampooing aux œufs pour éliminer toute trace de Bétadine® et renforcer ma chevelure. Au cours de ces derniers mois, j'ai perdu des milliers de cheveux au point d'envisager de porter une perruque. À présent que le sang a cessé de couler, je peux engager la bataille de front. Riche en protéines et en vitamines A, D, E, et B12, le shampooing aux œufs est particulièrement adapté à mes cheveux fins. De retour à la maison, je prendrai des compléments alimentaires (levure de bière, biotine et bépanthène) pour leur redonner force et vitalité. Ce sera une affaire de longue haleine, dix-huit mois environ.

Rinçage à l'eau tiède puis froide pour le réveil des sens.

Séchage avec mes serviettes toutes douces et bien moelleuses. Un vrai bonheur!

Lingerie de coton pour éviter tout échauffement.

Tenue vestimentaire décontractée.

Pas de sèche-cheveux à disposition, on fera sans. Coiffage.

Pas de maquillage, je n'ai pas emporté ma trousse. Et puis je ne suis pas une accro de la chose.

Mon reflet dans la glace me satisfait. Tant mieux, je ne peux pas faire mieux avec les moyens du bord.

Depuis que le sang ne coule quasiment plus (deux ou trois gouttes par jour), je me sens renaître à la vie.

Les petits gestes du quotidien me remplissent de joie. Des bonheurs simples. Voilà le secret du bien-être et de l'existence.

Heureuse de cueillir le jour présent sans me soucier du lendemain. *Carpe diem*¹⁵.

Le chemin du retour jusqu'à ma chambre sera aussi éprouvant que l'aller. En chemin, je récupère avec un grand plaisir auprès de l'infirmière mon sac à main.

Le modèle de mon téléphone portable du moment ne me donne pas accès à mes mails. Tant mieux, mon esprit restera éloigné de toute préoccupation professionnelle jusqu'à mon accès à mon ordinateur resté à mon domicile. Ils ne doivent pas faire légion à être en attente de réponse. La période est calme. Quant aux messages laissés sur mon répondeur téléphonique, ils se comptent sur les doigts d'une main. Mon proche entourage m'a jointe sur ma ligne fixe du moment. Plusieurs amis sont en vacances, d'autres en pleine préparation des festivités de fin d'année. Certains d'entre eux ne savaient pas quoi me dire, alors ils ne m'ont rien dit. Ils ne me donneront jamais plus de leurs nouvelles, ils ne prendront jamais des miennes.

Midi. Comme mon appareil digestif est totalement au repos suite à la prise de morphine administrée régulièrement par la pompe pendant quarante-huit heures, on me sert un repas sans résidu à base de pommes de terre bouillies uniquement. Au goûter, des pruneaux

¹⁵ D'après le poème d'Horace.

cuits servis dans leur jus de cuisson. Au dîner, même menu que le déjeuner. Strictement sans aucun résultat sur mon transit.

Ayant l'habitude de passer par une telle situation après chaque anesthésie générale, je propose à l'infirmière du soir de prendre un traitement très efficace sur mon organisme. Après vérification, elle m'informe que la pharmacie du service n'en dispose pas, ni celle de l'établissement.

– « Pas de problème, j'en ai apporté. »

Et c'est ainsi que mes entrailles furent délivrées. surtout, mon transit rétabli me permet d'envisager ma prochaine sortie car impossible de mettre un terme à une hospitalisation sans une reprise du transit après une anesthésie générale. C'est la règle édictée par notre médecine.

– « Demain? Si le dimanche les sorties sont possibles... »

Seul mon chirurgien peut décider du jour et de l'heure de ma sortie. Il a prévu de passer demain dimanche au cours de la matinée. Patience de la patiente... À méditer.

Vivement mon retour à la maison. J'y aurai toutes mes aises, je pourrai m'y reposer et me concocter des repas plus verdoyants comme je les aime.

Dans l'après-midi, visite de maman, ma sœur et mes deux grandes nièces; mon frère et ma belle-sœur ont prévu de passer demain. Nos avons l'habitude de nous retrouver chez maman tous les samedis autour d'un

café. Maman voulait absolument m'apporter quelque chose, je n'ai besoin de rien... Les fleurs sont interdites dans le service pour des questions d'hygiène... Elle insiste... Je lui demande de m'apporter des fruits frais. Je les apprécie, elle le sait.

– « Des mandarines ? C'est plein de vitamines.

– Ce sera parfait aussi pour remettre un peu d'ordre dans ma digestion. »

Celles qu'elle m'a apportées sont magnifiques, rondes comme la Terre qui continue de tourner malgré nos affections et les tourments de l'existence. Elles agrémenteront agréablement mon petit-déjeuner dominical.

Nous deviserons jusqu'à l'heure de mon dîner puis elles s'éclipseront. Le temps s'écoule plus vite lorsqu'on est en agréable compagnie. Elles ont été rassurées sur mon état, nos échanges m'ont permis de m'éloigner par l'esprit de ce service de soins et de l'épreuve que je traverse.

La nuit, impossible de fermer l'œil. Je ne le sais pas encore mais il en sera ainsi pendant plus d'un mois. Un mois sans dormir. Bouleversement hormonal oblige suite au décollement de mes ovaires.

Lassée de me tourner et de me retourner dans mon lit, je sors de ma chambre pour faire les cent pas dans le couloir. Je vais et je viens. Je fais des pauses, détaille les représentations picturales exposées sur les murs et je reprends mon chemin. Des allers et des venues. Sans fin. J'aime marcher... Même si je marche à (très) petits

pas, je me réjouis de reprendre le dessus (très limité) sur mon autonomie.

Après leur tour de garde, infirmière et aide-soignante de nuit se retirent dans leur salle de repos. Elles partagent une collation, elles discutent, elles lisent, elles tricotent...

À 4 h du matin, feuilletant un magazine féminin, l'infirmière veillait sur le sommeil des patientes et de son aide-soignante.

Dimanche 21 décembre 2008

Matin du quatrième jour postopératoire :

. Petit-déjeuner. Avec en supplément deux des mandarines apportées par maman. Un délice vitaminé bien agréable. À se demander pourquoi l'hôpital n'en propose pas à ses patients ?

. Douche. Un pur moment de plaisir.

. Prise des constances par l'infirmière.

. Appels téléphoniques de mes proches.

Les heures de la matinée s'égrainent lentement mais sûrement. Je suis impatiente de voir entrer mon chirurgien dans ma chambre et que mon bon de sortie soit signé.

Visite de la jeune interne du service, elle vient faire le point sur mon état de santé.

– « Je récupère... Pas de douleur... Cela tire à la marche. Plus de saignement, des gouttelettes... »

En conclusion, tout va pour le mieux à l'instant T. Lors de ma convalescence, au fil des semaines à venir,

je vais recouvrer la forme. Je suis en bon chemin... Encore un peu de patience... Se ménager au retour à la maison...

Elle est très heureuse de me confier qu'elle a eu la chance d'assister à mon intervention, une première pour elle semble-t-il. Sans que je lui demande quoi que ce soit, elle s'empresse de me raconter par le menu détail son cours pratique et plus encore la séquence lorsque le chirurgien a dû découper en deux parties mon utérus. C'est cela qui l'a le plus impressionnée...

– « L'organe était suffisamment mobile mais bien trop volumineux pour être évacué tel quel par les voies vaginales. Il a dû le scinder en deux parts distinctes. »

Cette révélation me relèvera le cœur alors qu'une pensée éclair traverse mon esprit : avec une anesthésie en péridurale, j'aurais dû assister à cette sordide boucherie. Sans image mais avec le son. Heureusement que j'ai insisté pour être opérée sous anesthésie générale et que j'ai été exaucée.

Malgré moi, j'imagine mon utérus découpé comme un vulgaire morceau de viande rouge par le couteau professionnel d'un boucher. Lame bien aiguisée. Coupe nette et précise.

Vingt minutes après, suivra la visite tant attendue de mon chirurgien. Il est heureux de me voir dans la meilleure forme possible à J4.

Il me précise qu'il a examiné à l'œil nu mes deux ovaires. Ne présentant aucun aspect pathologique, il

les a conservés en place. Ceci permet de reporter la survenue de ma ménopause à un plus long terme.

Quant à mon utérus, au simple regard, pas de signe cancéreux (comme le plus souvent dans le cadre de fibromes). L'analyse anatomo-pathologique nous le confirmera, m'affirme-t-il.

Des questions? Aucune de ma part.

Je le remercie pour avoir respecté mon choix de la voie d'abord qui m'évite toute cicatrice visible sur la peau, une évocation inutile à l'avenir de l'épreuve traversée marquée dans la chair.

Après quelques hésitations, je lui confie les détails rapportés par sa jeune interne sur les problèmes rencontrés pendant l'intervention en raison des dimensions volumineuses de mon utérus, de la nécessité de le couper en deux pour l'évacuer par les voies naturelles... Il me demande d'oublier tout cela et de me reposer pour récupérer au plus vite. Mais la moue de son visage démontre son mécontentement face à un tel écart de langage de son interne et du surplus de détails barbares et superflus apportés à sa patiente.

Même si le fait n'a aucunement été dissimulé (il est retranscrit clairement dans le compte-rendu opératoire), jamais je n'aurai dû l'apprendre de sa bouche. Remis à ma sortie, j'aurai pu en prendre connaissance à ma guise en le lisant ou pas.

De même pour l'anesthésie. Le rapport mentionne, entre autres éléments, que je n'ai pas été transfusée au cours de l'intervention. Heureuse de l'apprendre, me

voilà indemne de tous risques d'exposition au virus du SIDA et des hépatites B et C et autres complications. Par contre, j'en déduis que les dons de sang ne me sont pas autorisés pendant au moins un semestre parce que j'ai été opérée et que je manque cruellement de fer.

Sans aucun doute, sorti de ma chambre, il a dû séance tenante remonter hautement les bretelles en bonne et due forme de sa jeune interne... en prenant la peine auparavant de signer la fin de mon hospitalisation et un arrêt de travail d'un mois à mon intention.

Seule, j'évacue très vite de mon esprit le fond de notre échange et entreprends de téléphoner à mon frère aîné. Il devait avec son épouse me rendre visite cet après-midi, je lui propose de venir me prendre dès qu'il le désire : ma sortie a été signée par le chirurgien !

– « Avec grand plaisir. »

Très heureux de cette bonne nouvelle, il me dit que sitôt raccroché, il se met en route. J'acquiesce avec une joie non dissimulée.

Dans l'attente de sa venue, je passe quelques coups de fil pour informer mes proches de mon prochain retour à mon domicile.

L'infirmière frappe à la porte de ma chambre, entre et me surprend en plein bouclage de mon sac. Elle désire me faire une dernière injection d'Héparine®, traitement anticoagulant pour éviter tout risque d'embolie pulmonaire ou de phlébite. Je refuse catégoriquement.

- « Ce traitement vous est prescrit par le médecin.
- Il est inutile. Depuis ce matin, je suis active physiquement et ma sortie est signée. »

Convenant du fait, elle rengaine sa seringue et me laisse seule pour finir de rassembler mes affaires et de finir de me préparer pour mon retour à la maison.

Après un bref temps de repos au fauteuil, j'entends les voix de mon frère aîné et de mon neveu provenant du couloir. Ils s'entretiennent avec l'infirmière afin de se renseigner sur mon numéro de chambre... Je leur ouvre la porte avant même qu'ils s'annoncent. Je suis très heureuse de les voir. Mon sac est prêt, j'ai en main mes papiers de sortie et m'apprête à prendre mon sac de voyage. Mon frère me rappelle que je dois éviter de porter et empoigne les deux anses. Nous saluons le personnel infirmier, je les remercie pour leurs bons soins et nous quittons les lieux sans nous y attarder plus longtemps.

Enfin, je respire l'air frais hivernal parisien. Timidement, le soleil apporte quelques couleurs à la grisaille des bâtisses.

Pendant que je patiente dans la voiture quelques minutes, mon neveu est heureux de découvrir les locaux où il est né une dizaine d'années auparavant.

– « Tu as besoin que l'on passe à la pharmacie? Ou ailleurs?

– Non, j'ai du Tardyféron® et du Paracétamol® à la maison pour plusieurs jours. Inutile de rechercher une

pharmacie de garde. Je sortirai dans la semaine renouveler mon stock. Je préfère que nous rentrions directement chez moi. L'air me saoule un peu. »

Ceci dit, on se met en route. Personne ou presque sur le trajet. Ils m'accompagnent jusqu'à mon appartement. Il me propose de venir déjeuner chez eux. Je refuse l'invitation : j'ai de quoi tenir un siège en épicerie comme en produits surgelés. Je ressens le besoin de me reposer. Je suis extrêmement fatiguée. J'ai été très active toute cette matinée. Et puis, avouons-le : l'épreuve passée a été aussi rude pour le corps que pour le moral. Il me faut un peu de temps pour encaisser. J'ai besoin de me retrouver seule.

Déjeuner frugal et équilibré. Et surtout, vite préparé. Pause-déjeuner. Vaisselle. Rangement. Je n'aime rien laisser en plan. Question d'hygiène ? Pas seulement.

Je suis hyper ordonnée. Je déteste chercher quoi que ce soit. Je ne supporte pas de laisser un sac de voyage ou une valise en plein milieu de mon appartement. Dans l'heure, il est vidé et rangé, que je rentre d'un déplacement professionnel ou d'un voyage, et peu importe l'horaire.

Il en sera de même pour le sac pris pour mon séjour hospitalier. Après l'avoir défait, rangé mes affaires de toilette, mis tous mes vêtements dans la corbeille à linge, etc., je me glisse avec volupté entre les draps frais et doux de mon grand lit.

Toute l'après-midi, j'ai espéré faire une sieste. Impossible de dormir. Je me repose les yeux ouverts, de

nuit comme de jour, depuis vingt-quatre heures. Toujours ce désordre hormonal notoire. Résultat : je suis épuisée. Je ne suis qu'aux débuts d'un long mois sans sommeil réparateur.

À la tombée de la nuit, à l'heure dite, allumage de la première bougie sur la *hanoukia*, le chandelier à huit branches. Nous sommes à la veille du premier jour de la fête de *Hanoukka*¹⁶. Elle commémore la restauration du culte dans le Temple de Jérusalem à la suite de la victoire des troupes juives de Juda Maccabée sur l'armée gréco-syrienne du roi Antiochus IV Epiphane. C'était il y a bien longtemps... En l'an 164 avant J.-C. Pendant trois années consécutives, ce roi a tenté d'imposer une hellénisation totale aux juifs de Judée. Il a même fait pratiquer des sacrifices à des dieux païens dans l'enceinte du Temple.

Après la reprise de Jérusalem par les juifs, la tradition talmudique raconte que le Temple a pu de nouveau être inauguré grâce à une fiole d'huile consacrée qui avait échappé à la profanation. Elle permit de rallumer sans tarder la *ménorah*¹⁷, le fameux chandelier en or à sept branches qui devrait brûler en permanence dans l'enceinte du Saint des Saints. La fiole d'huile permettait de le rallumer pendant une seule journée. Par mi-

16 "Inauguration", en langue hébraïque. Son histoire nous est rapportée dans les livres des Maccabées 1 et 2.

17 Elle a été construite sur prescription divine, conformément au livre de l'Exode (25, 31 – 40). Il sera l'un des principaux objets cultuels du Tabernacle et plus tard du Temple de Jérusalem. Selon les turpitudes de l'Histoire, elle serait "égarée" depuis l'an 70 après J.-C.... Mais cela est une autre histoire.

racle, les flammes brûlèrent huit jours consécutifs, nuit et jour, le temps nécessaire pour fabriquer de l'huile.

Selon la tradition, dans tous les foyers juifs du monde, pendant huit jours, on allume, soir après soir, une, deux, trois, et cela jusqu'à huit bougies sur un chandelier à huit branches utilisé à l'occasion de cette fête. Chaque *hanoukia* est pourvue d'une encoche distincte pour supporter une neuvième bougie. C'est le *chamach*¹⁸. La flamme de cette neuvième bougie permet d'allumer les huit autres.

Pour commémorer l'évènement, la coutume veut que les enfants s'amuse avec une toupie et que des cadeaux et des friandises leur soient offerts. Adultes et enfants consommeront des beignets en souvenir de la fiole d'huile miraculeuse.

Je craque une allumette.

J'allume la bougie du *chamach*.

Avec sa flamme, j'embrase la mèche de la première bougie placée à ma droite.

Si *Hanoukka* commémore l'inauguration du Temple de Jérusalem avec une fiole miraculeuse, ce premier soir de fête de l'année hébraïque 5769 célèbre ma renaissance, la purification de mon corps par l'exérèse de mon utérus malade et l'inauguration d'une nouvelle vie. Enfin, je l'espère de tout mon cœur.

18 "Serviteur", en langue hébraïque.

Dîner léger. Pas de beignet, aucun désir d'en faire et je n'apprécie pas vraiment la texture de cette pâtisserie. Je laisse toujours volontiers ma part à autrui. Il n'en est pas de même pour tous les autres gâteaux tels que flan, tarte, opéra, millefeuille... Là, je serai plutôt du genre : je prends deux parts et une autre pour la route ! Je suis une gourmande sucrée et le revendique.

Soirée télévisée (très) écourtée.

Mise au lit sans sommeil (ou presque). J'apprécie mon lit comme le silence des lieux. Que de bruit dans le service pendant mon séjour : les infirmières ayant le verbe haut de jour comme de nuit, les patientes qui hurlent leurs douleurs...

Le plus difficile est derrière moi.

Les douleurs. Le sang. Les larmes. Si abondant, le sang. Si salées, les larmes.

De toutes mes larmes versées, il reste le sel de la vie.
Ma vie.

Lundi 22 décembre 2008... et les jours suivants

Premier jour de ma convalescence à mon domicile.

Un seul but : prendre soin de moi et recouvrer la santé dans les meilleurs délais.

Pour ce faire : se concocter un riche programme de nombreux petits riens bienfaisants.

Je me prépare un bon petit-déjeuner et j'envisage deux bons repas variés et équilibrés pour ce jour et ceux à venir. Avant mon hospitalisation, j'ai rempli abondamment placards, réfrigérateur et congélateur. Voilà donc une nécessité de la nature aisée et agréable à satisfaire.

Bien entendu, je respecte mon ordonnance à la lettre (ou presque). M'ont été prescrites des pilules rouges et des pilules blanches.

Les rouges, le Tardyféron®, pour refaire le plein de fer. J'avale volontiers ma dose journalière de ce sup-

plément martial, mon corps le réclamant à cor et à cris.

Les blanches, le Doliprane® 1000, contre des douleurs éventuelles. Même si je les garde sous la main, je n'en prends quasiment aucune car je n'en ressens pas le besoin.

Rien ne m'a été prescrit pour retrouver la joie de vivre. Pour être honnête avec moi-même, je n'ai émis aucune demande de prescription en ce sens à mon médecin. À moi d'en trouver la recette... Naturelle, il va sans dire. Je suis opposée à tout cocktail chimique en règle générale.

Les douches me sont autorisées. Pour les bains, je devrai patienter un long mois. De même "pour reprendre une activité sexuelle". Cette recommandation, notée en clair sur l'un des feuillets remis à ma sortie d'hôpital reprenant divers conseils, m'a fait doucement glousser... Si l'équipe avait une connaissance infime du marasme sentimental dans lequel je me trouvais, elle aurait biffé cette phrase. Mais jamais un de ses membres ne m'a posé la moindre question à ce propos. Alors, je souris jaune en pensant brièvement à mon dépit amoureux et je passe très (vraiment très) vite à la thématique suivante.

Ma salle de bains n'est plus le lieu où je lave le sang : le sang écoulé de mon intimité, le sang de mes vêtements. Elle est le théâtre où je reprends possession de mon corps, pas encore en grande forme, convenons-en

mais en bon chemin. Alors, je le soigne, je le chérie. J'en prends soin comme j'aimais le faire avant le cataclysme qui a perturbé mon existence pendant plus d'une année et demie. Toutes mes crèmes et produits de beauté y passent pour détoxiquer, purifier, hydrater, nourrir, tonifier, apaiser, adoucir, raffermir, relaxer.

Gommer les impuretés du cœur.

Hydrater le corps de tendresse et de douceur.

Galber les sens de caresses soyeuses.

Réveiller les émotions par des parfums capiteux.

Reprendre le cours de mon existence en beauté.

Me cocooner pour lâcher prise. Me ressourcer au naturel. Voilà mes deux cibles du moment.

En plus du repos et de prendre soin de moi, je renoue graduellement avec mes activités au fil des jours. Pour cela, pour chaque jour de ma convalescence, je me donne au moins un objectif à atteindre.

Le premier objectif sera de faire des ballots des vêtements et de la lingerie portés pendant mon long calvaire. J'y joins sans aucun état d'âme les gants, les serviettes et les draps de bain qui ont épongé le sang. Sans oublier les tapis de bain. Je les ai tellement trempés, frottés, détachés que les teintes ont perdu de leur éclat, que leur tissu en est dégradé, que leur trame râpée reste à jamais porteuse d'amers et pénibles souvenirs. J'y ajoute tous les draps utilisés comme alèses pour mon lit, mes fauteuils et mon canapé. Je n'en ai plus besoin,

le sang ne coule plus. Trois énormes sacs seront déposés dans un point de collecte (dès que je percevrai la force de pouvoir les y porter).

Le deuxième objectif: me défaire des quelques tampons et serviettes hygiéniques miraculés de mes stocks engrangés ces dernières semaines. Quand on connaît les quantités que j'achetais chaque mois, on imagine sans façon les économies conséquentes à venir... Elles seront redistribuées sur la ligne budgétaire "Loisirs et voyages". Il n'y a pas de mal à se faire du bien dans cette période d'accalmie retrouvée après la tourmente infinie parcourue.

Le troisième objectif: se refaire une garde-robe. Une manière comme une autre de s'offrir une nouvelle féminité. De la belle lingerie avec des dentelles et des broderies. Des robes et des jupes. Que des couleurs claires et des teintes pastel! Révolu le noir et les couleurs sombres pour longtemps.

Pour réaliser cet objectif, j'attendrai un peu, histoire de récupérer un peu de vitalité (actuellement, je suis encore au strict minimum du minimum vital). Et puis, dans quelques jours, les soldes débiteront. Avec les réductions espérées, je m'offrirai bien plus de cadeaux car l'objectif ultime reste de me faire plaisir pour apprivoiser de nouveau la vie et ses plaisirs simples.

Je m'adonnerai alors volontiers aux joies de faire du shopping. Pas très loin de mon domicile: je réside à cent mètres d'un immense centre commercial. À petits

pas très serrés. Avec l'aménagement de plusieurs temps de pauses, toujours assises, bien évidemment. S'il n'y a pas de cicatrice sur la peau, elles sont nombreuses à l'intérieur de mon bas-ventre. Elles aiment à se faire rappeler à mon bon souvenir par des douleurs et des tiraillements lorsque je reste trop longtemps debout... ou assise. Quant aux autres organes aux alentours, ils reprennent leur place initiale...

Je ne vais pas pour autant passer mes journées à rester couchée au fond de mon lit à me morfondre d'ennui et de chagrin! Je ferai donc mes prochains achats à petits pas, en prenant des temps de pause dans les espaces aménagés pour ce faire.

Quand on passe le plus clair de son temps pendant dix-huit mois, nuit et jour, chez soi ou en extérieur, à froter ses vêtements, à procéder à des changes intimes, à vider sa vessie comprimée par un utérus aux dimensions monstrueuses, voilà un nombre considérable d'heures libérées qu'il faut désormais occuper par des activités bien plus divertissantes. Et c'est avec un plaisir sans borne que je m'y consacrerai très bientôt.

Le quatrième objectif: refaire mon carnet d'adresses. Biffer les noms et les coordonnées de tous ceux qui se sont effacés de mon quotidien pendant ces trois sombres semestres. Les supprimer de la liste de mes contacts de mon téléphone portable et de mon ordinateur est techniquement aisé; les sabrer de ma mémoire est plus douloureux. Le cœur de la femme

que je suis s'est endurci à jamais au fil des épreuves traversées.

Mon objectif essentiel : ECRIRE. Un besoin fondamental pour vivre et exister. Pleinement. Toute petite fille, c'était déjà une nécessité vitale comme respirer, manger, dormir.

Dormir, impossible. J'ai d'effroyables bouffées de chaleur extrêmement inconfortables, de nuit comme de jour. Sueurs, frissons et tous les *tutti quanti*. Les hormones. Encore elles, en plein déséquilibre. Plus particulièrement les œstrogènes, hormones ovariennes intervenant dans la régulation de la température du corps. J'ai l'impression d'être une usine à hormones. Une usine à hormones qui dysfonctionne. Qui dysfonctionne vraiment. Avec le temps, les taux vont retrouver leurs normes. Alors, dans cette attente, (im)patiences et insomnies sont au programme.

J'oubliais les points positifs suite à l'intervention et à la chute libre de mes hormones :

- Disparition totale des boutons du menton. J'aime.
- Plus jamais de règles et de saignements. J'adore.
- Je ne perds pas de poids mais je désenfle. J'exalte.

Par contre, je suis toujours aussi gelée (en dehors des bouffées de chaleur, bien évidemment). Il faudra attendre très longtemps pour retrouver une situation quasi normale.

Écrire. J'aurais pu entreprendre l'écriture de cet ouvrage. À l'époque, je n'avais pas suffisamment de recul sur mon vécu. Et puis, par-dessus tout, je désirais redécouvrir la vie et ses enchantements du quotidien. Ils m'ont tellement manqué.

Est-ce pour cette raison qu'une de mes proches amies me proposa d'assister à une représentation de "La Flûte enchantée" de Mozart au Théâtre des Mathurins (Paris)? Nous en sommes sorties absolument charmées. D'autres sorties culturelles suivront: Théâtre. Cinéma. Restaurant. Rencontre autour d'un verre... Des sorties toujours en position assise! Pour les expositions, les balades et le shopping, nous patienterons quelques mois.

Avec un arrêt de maladie en pleine trêve des confiseurs, je dispose de toute la disponibilité d'esprit nécessaire pour remplir mon nouveau contrat d'édition: rédaction de la deuxième version de mon ouvrage phare: *Pour comprendre les pratiques religieuses des juifs, des chrétiens et des musulmans*¹⁹. Version revue et augmentée. Une troisième suivra quelques années plus tard²⁰. Avant mon intervention, j'avais pris le temps d'inventorier une importante documentation pour pouvoir m'y consacrer pendant ma convalescence. Je l'avoue: je ne sais pas rester ni sans rien faire, ni sans projet d'écriture.

Deux séances par jour de deux heures de rédaction chacune. Des douleurs au bas-ventre m'obligent à me

19 Editions Presses de la Renaissance, 2010.

20 Editions Presses de la Renaissance, 2013.

coucher longuement entre deux séquences. J'en profite pour relire les derniers feuillets rédigés et faire le point sur ma documentation. Mon lit est recouvert intégralement d'un amoncèlement de papiers en tous genres. Les heures passent sans même m'en rendre compte. J'apprécie le travail en solitaire de la rédaction.

Entre deux séances d'écriture, j'ai navigué sur le Net, histoire de découvrir des témoignages de femmes ayant, comme moi, eu une hystérectomie, avec ou sans enfant. J'y ai lu les pires horreurs. Heureusement que je n'ai pas lancé cette fâcheuse requête avant de subir mon intervention chirurgicale ! Je ne me serais pas faite opérée et ne serai certainement plus de ce monde aujourd'hui. Je m'étais alors contentée de la documentation remise par le chirurgien lors de ma première consultation, elle était au plus près de la véracité des faits.

25 décembre 2008. Je ne fête pas Noël, comme tous les ans et cela depuis ma naissance, le judaïsme ne reconnaissant Jésus ni comme le fils de l'Éternel, ni comme prophète. Libres les chrétiens du monde entier de célébrer la naissance de leur Sauveur, libres les consommateurs de dépenser au-delà de leurs besoins et de leurs moyens financiers, libres les cuisiniers d'un jour ou de toujours de rester des heures devant leurs fourneaux. J'ai décidé pour ma part de passer cette journée pareille à une autre au fond de mon lit, bien calée entre deux oreillers, sous ma couette, avec pour toute com-

pagnie un bon roman de cinq cents pages. Entre les pauses réservées à se sustenter, je savoure les joies de la lecture... J'avoue intégrer à mon programme du jour quelques pauses de relecture / réécriture de passages de mon livre en cours de rédaction.

31 décembre 2008. Je décline les invitations qui me sont proposées pour le réveillon du Nouvel An. Je n'ai pas la moindre envie de me joindre à de grandes tablées et pas vraiment la forme pour veiller tard... J'ai une pile de bouquins en attente de lecture dans ma table de nuit. Il y a des mois que je ne me suis pas adonnée à mon passe-temps favori. Depuis quelques jours, je tente de rattraper le retard cumulé.

1^{er} janvier 2009. Nouvelle année, nouvelles espérances d'une existence meilleure. Des appels téléphoniques, des bons vœux, particulièrement de bonne santé. Cette année, ils prennent tout leur sens. Puis on s'attarde volontiers sur les détails du quotidien...

– « Non, merci, j'ai besoin de rien... Tout va bien. »

Jamais une seule question sur mon ressenti moral, pas une ouverture pour m'offrir la moindre possibilité de m'épancher. J'ai l'impression que l'on évite (inconsciemment ou non) tout propos sur le sujet brûlant du moment : la perte de cet organe féminin. Bien entendu, on me parle volontiers de mon intervention et des suites opératoires mais pas un mot sur le vécu de la perte de mon utérus.

Devrais-je considérer mon hystérectomie comme une maladie honteuse ? Ce n'est pas la même chose que de subir l'ablation des amygdales, des végétations, de l'appendice ou des dents de sagesse ! L'utérus est l'organe associé à la fertilité et à la féminité.

Sans doute, chacun esquivait tout échange à ce propos par respect de la pudeur.

Lorsqu'on prend de mes nouvelles, je réponds toujours que tout va bien, que cela ne peut qu'aller de mieux en mieux, qu'avec le temps tout va rentrer dans l'ordre... Mes paroles rassurent afin que nul ne s'inquiète pour moi.

Un regret récurrent : l'équipe hospitalière aurait dû me proposer un suivi de quelques séances avec un psychologue du service. Pour un peu de réconfort moral. J'aurais volontiers accepté. Mettre des mots sur mes maux.

15 janvier 2009. Visite postopératoire. Amélioration de mon état général. Cicatrisation interne en cours. Les résultats de l'examen anatomo-pathologique de mon utérus n'ont pas été envoyés à mon chirurgien, ils auraient dû lui être parvenus depuis trois semaines ! Je suis inquiète... Promis : il me les envoie dès leur réception, il va les réclamer sans délai au laboratoire.

– « Vous n'avez aucune appréhension à avoir, votre utérus ne présentait à l'observation à l'œil nu aucune atteinte cancéreuse.

– Désolée, j'ai besoin de le lire noir sur blanc pour être pleinement rassurée. »

Mon programme quotidien des jours suivants : écriture et marche. Délibérément, j'essaie de ne pas trop penser aux résultats qui se font attendre. Naturellement, par moments, je me concocte des films aux scénarios bien noirs. Noir de noir. Noir de carbone.

Patience de la patiente, une fois encore.

Aucun ménagement ne me sera fait, jusqu'au bout du bout de la dernière épreuve à dépasser.

Lundi 26 janvier 2009. L'enveloppe tant attendue est dans ma boîte aux lettres, l'entête de l'expéditeur en fait foi. Je choisis de l'ouvrir chez moi, bien calée au fond de mon fauteuil préféré, histoire de parer à un choc émotionnel éventuel.

Je la décachète et je lis... Extraits. "Hystérectomie totale inter-annexielle. [...] La pièce d'hystérectomie totale pesait 199 g... Le col est à part. Le corps utérin mesure 8 x 5 x 4 cm. L'endomètre est remanié. Présence de plusieurs myomes sous-muqueux et interstitiels de taille variable. Un myome à part de 4 x 3 cm. Le col utérin est sensiblement normal. L'endomètre est d'épaisseur inégale avec des zones légèrement hyperplasiques et dystrophiques. [...]"

Conclusion: Léiomyomes utérins remaniés d'aspect bénin. Endomètre légèrement hyperplasique et dystrophique."

Tels sont les termes de mon autopsie utérine. Autopsie. Le mot n'est pas trop fort. Mon utérus a bien été ablaté, découpé, pesé, analysé et incinéré. Incinéré

comme tout déchet anatomique doit l'être conformément à la législation française en vigueur.

Mon utérus a été incinéré incognito avec les amygdales, les appendicites, les rates, les intestins, les vésicules biliaires... d'autres patients.

Néanmoins, les résultats de ce compte-rendu me rassurent : pas de cancer. Par contre, si le poids d'un utérus est en moyenne de 45 grammes, le mien était quatre fois plus lourd que la normale. 199 grammes et sans le col !

Quant à son état général, il était loin d'être sain.

Donc je n'ai aucun regret à avoir sur son exérèse. Il ne se présentait à moi aucune autre proposition thérapeutique pour faire cesser les saignements surabondants, les douleurs qui avaient atteint leur paroxysme les dernières semaines au moindre mouvement, les besoins incessants d'uriner, la dégradation de mes phanères comme de l'ensemble de ma condition physique.

Côté latitude temporelle, je suis abasourdie : si l'examen a bien été effectué le 18 décembre 2008, soit le jour même de mon intervention chirurgicale, ses résultats ont été validés et édités par le laboratoire le 15 janvier 2009. Soit un mois après. Sans doute après le rappel de mon chirurgien suite à ma consultation postopératoire.

Le laboratoire peut (beaucoup) mieux faire pour li-

imiter ces délais de transmission afin d'éviter un surcroît de stress inutile à des patients déjà bien malmenés par leur état de santé.

Premiers mois après ma convalescence

Après un mois d'arrêt de travail, reprise à tiers-temps de mes activités professionnelles jusqu'à la fin mars. Puis à plein temps dès le printemps : Nice, Marseille, Strasbourg, Rouen, etc. Je me félicite d'avoir suivi scrupuleusement les préconisations de la jeune infirmière. Ce n'était vraiment pas un luxe. Je récupère effectivement bien plus lentement que je l'espérais.

À six mois de mon intervention, je l'ai croisée dans un immeuble, au détour d'un ascenseur. Elle m'a trouvée complètement métamorphosée et vraiment « resplendissante ». Je l'ai vivement remerciée pour ses précieux conseils et sa qualité d'écoute.

J'avais souvent pensé à elle et à notre échange si réconfortant pour moi. Je ne voulais pas me contenter d'un appel téléphonique mais aller à sa rencontre pour lui faire part des suites de ma prise en charge... Je n'avais encore entrepris aucune démarche pour ce faire

lorsque cette rencontre impromptue me fut offerte par le hasard. Mais était-ce vraiment le hasard ?

Au final, il m'aura fallu plus d'une année pour récupérer toute ma vitalité, pour que mes cheveux repoussent, que ma chevelure ait plus d'éclat, que mes ongles s'allongent, que mon teint se rosisse, que mes carences diverses en fer, magnésium et autres micronutriments flirtent avec des taux raisonnables pour un meilleur métabolisme... Plus d'une année pour recouvrer la santé et réapprendre à vivre.

Régulièrement, pendant la première année qui suivit mon intervention, j'ai entendu de part et d'autre des bêtises de toute nature. En vrac, je vous en révèle quelques-unes...

– « Ce n'est pas grave de ne pas être mère, on vit très bien sans avoir d'enfant ! »

Lorsque ce sont des femmes qui ont connu les joies de la maternité qui vous balancent cela avec le plus grand détachement, on peut volontiers s'interroger comment elles peuvent s'imaginer le travail de deuil à entreprendre par des femmes stériles ? Elles ne vous parlent que de nuits blanches, maladies infantiles, devoirs scolaires, centres de loisirs, poux, dépenses financières... Pas un mot sur les plaisirs de la maternité et de voir grandir leur propre enfant, de lui transmettre son histoire, ses passions, ses secrets. Pas une parole sur les bonheurs d'être mère, grand-mère, arrière-grand-mère.

Oui, mesdames, on peut très bien vivre sans enfant quand on ne veut pas être mère. Cela est bien différent lorsque l'on voudrait qu'il en soit tout autrement.

– « Mais si, l'exérèse de ton utérus, c'est très grave... Tu as été amputée de ton utérus. C'est une amputation d'une partie de toi. Il faut que tu en aies pleinement conscience... Tu ne méritais pas cela. »

Aucune femme ne mérite de vivre le calvaire que j'ai vécu et je suis bien consciente des réalités de mon corps physique. Que puis-je faire de plus ?

D'autres femmes se sont crues obligées de me donner des conseils énoncés avec le plus grand sérieux. Toutes mériteraient de mieux connaître leur anatomie comme la physiologie de leur corps. Jugez plutôt :

– « Achète des tampons pour tes prochaines règles ! »
Des règles sans avoir d'utérus, c'est impossible physiologiquement. Qu'on se le dise !

– « N'oublie pas de prendre un contraceptif pour ne pas tomber enceinte.

– Avec ou sans utérus, rien ne t'empêche de faire un enfant ! »

Je le mets où le fœtus : dans ma poche ? Je ne suis pas un kangourou mais une femme. Désormais, pour avoir un enfant, les seules solutions qui s'offrent à moi sont au nombre de trois : la greffe d'utérus, l'adoption, l'embauche d'une mère porteuse. Évidemment, pour

la troisième possibilité, elle reste possible si on dispose encore de ses deux ovaires et que votre corps n'a pas atteint l'âge canonique de la ménopause. La greffe d'utérus, à l'époque, n'était pas proposée par la médecine. Quant à l'adoption, sans compagnon à mes côtés, cela n'a jamais été envisageable pour moi.

Avec une amie très proche, nous échangeons à propos des examens à effectuer régulièrement dans le cadre de la prévention du cancer chez la femme :

– « C'est bien que tu fasses tous les deux ans une mammographie. Pour le col de l'utérus, il ne faut pas que tu négliges les frottis cervicaux.

– Je ne suis plus concernée par la chose... Je te rappelle qu'il y a bientôt dix ans que je n'ai plus ni utérus, ni col...

– Non, je ne savais pas », me dit-elle après un bien long silence.

J'en reste absolument bouche-bée. À l'époque, elle avait pris soin de prendre de mes nouvelles, de sortir à mes côtés pendant ma convalescence... Elle semblait découvrir le fait. Oubli inconscient, sans doute, et bien pardonnable.

Par contre, je me souviendrai à jamais de l'affreuse grimace qui a sabré son visage pendant un très long moment. Une authentique grimace de dégoût. Mon état de femme sans utérus et sans col la rebutait au plus haut point. Étais-je devenu un monstre ?

Trois ans après, suite aux aléas de diverses circonstances, Il est revenu dans ma vie. J'accepte de boire un verre, de le revoir, de reprendre notre relation... « Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point », dirait Blaise Pascal.

Un soir d'été, il m'invite à dîner dans un restaurant lové dans un grand jardin verdoyant aux alentours de Paris. Il me parle de ses enfants, de leur éducation... Je l'écoute mais je n'abonde pas sur le sujet. Après un long silence, cette phrase tombe de ses lèvres comme un poignard dans mon cœur :

– « Si tu m'avais fait un enfant, je l'aurais aimé... Oui, je l'aurais aimé celui-là. »

Que répliquer ? Rien.

Deux ou trois semaines après, tout en jouant avec sa chatte, il me confie son intention de la faire stériliser. Avant, il voudrait qu'elle ait une portée « histoire qu'elle connaisse les joies de mettre bas et de s'occuper de ses chatons ». Cette préoccupation provenant de lui me laisse une fois encore muette de stupéfaction. Lui, qui a toujours pris grand soin de ne jamais me faire un

enfant, semble excessivement préoccupé du bien-être féminin de sa chatte! Un très long silence s'installera à partir de ce soir-là entre nous.

Pendant plusieurs mois, nous nous sommes côtoyés, avec plus ou moins de régularité. À y réfléchir, avec beaucoup d'épisodes de silence et d'absence, de mon fait comme du sien.

Nous nous sommes quelquefois aimés. Le plus souvent, nous nous sommes accrochés sur de nombreux points liés à nos différences à propos de tout : mode de vie, alimentation, tenue vestimentaire, loisirs, voyages... Je ne lui passais plus rien : ni une parole, ni une absence, ni un retard... Absolument rien.

J'en conviens : impossible pour moi de faire table rase du passé. L'amour que j'avais pour Lui a été dévasté et emporté, telle la vague d'un tsunami qui vient frapper les rivages d'une île, par l'enfant de Lui né d'une autre. Aussi, lentement, comme à petits pas, je me suis éloignée de Lui, dans le plus grand silence. Pour toujours.

C'est certain, mon *Maza*²¹, le vrai, celui qui m'est destiné, m'attend quelque part.

Nous nous reconnaitrons.

Nous nous aimerons.

Cet homme ne sera pas le père de mes enfants, il sera le compagnon de ma nouvelle vie.

Que cet homme vienne jusqu'à moi.

21 «Âme sœur», en langue hébraïque.

Je suis prête à l'accueillir et à l'aimer.

*Le'haim*²²... À la vie.

22 "À la vie! ", en langue hébraïque.

Pour faire part de vos témoignages,
pour en savoir plus sur les activités d'Isabelle Lévy
(livres, articles, conférence, etc.),

vous pouvez consulter son site Internet :

<http://www.levyisabelle.net>

ou lui envoyer un email :

isabellelevy@yahoo.fr

